

1^{re} Année — N° IV

15 Mai 1905

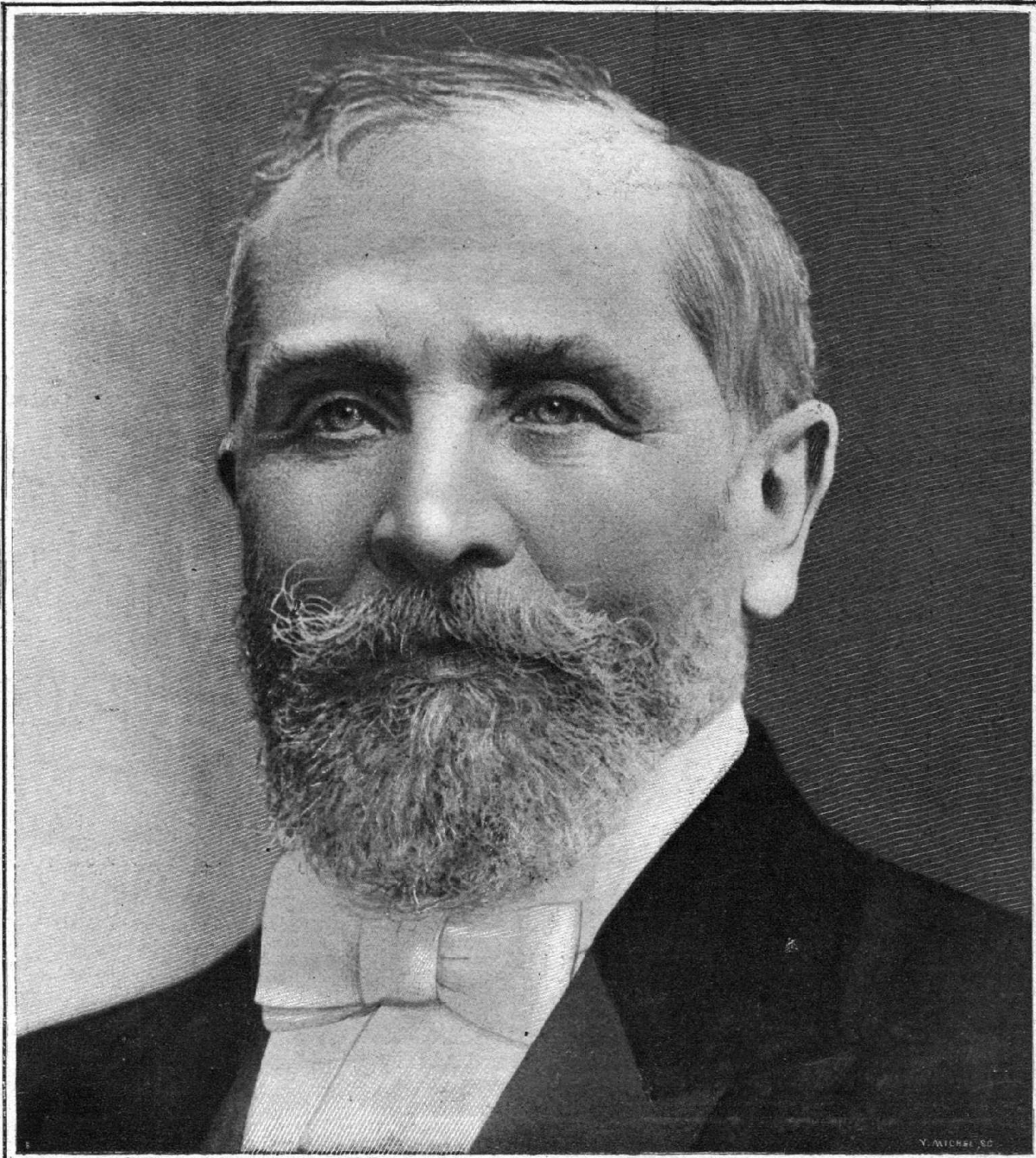
Je sais tout

PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE

9, Avenue de l'Opéra

Rédaction de *Je sais tout* 254.88

Paris Vincent



Galerie des Chefs d'Etat

M. Emile LOUBET
Président de la République Française

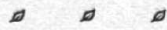
Cl. Pierre Petit.

1^{re} ANNÉE, IV. — 28

SOMMAIRE

Numéro IV : 15 Mai 1905

	Pages
Frontispice : M. Émile Loubet, président de la République Française . . .	385
RÉVOLUTIONNAIRES RUSSES , par Lucien Descaves	387
<i>Grands Faits : Avril 1905</i>	398
L'ÉCLOSION D'UNE OEUVRE , par Henri Cain	401
<i>Lettres et Arts : Avril 1905</i>	410
<i>Galerie des Souverains : Christian IX, roi de Danemark</i>	414
LE MAROC MYSTÉRIeux , par Hugues Le Roux	415
<i>A travers le Globe : Avril 1905</i>	425
LES MUSIQUES MILITAIRES ALLEMANDES , par Charles Joly	427
<i>Théâtre et Musique : Avril 1905</i>	432
MES MÉMOIRES , par Sarah Bernhardt (<i>suite</i>)	435
<i>Oh! ces Minuits là....., poésie</i> , par Jean Richepin	447
<i>Portrait du docteur Doyen</i> , par Carrier-Belleuse	448
LE PRIX D'UN HOMME , par le docteur Doyen	449
<i>Science et Nature : Avril 1905</i>	457
<i>Portrait du président Roosevelt</i>	460
ALPHONSE XIII	461
<i>La Vie Sociale : Avril 1905</i>	467
BIJOUX D'AUJOURD'HUI , par Henri Duvernois	469
<i>Élégances : Avril 1905</i>	478
<i>Galerie des Souverains : Carlos, roi de Portugal ; Wilhelmine, reine des Pays-Bas ; Georges I^{er}, roi de Grèce ; Oscar II, roi de Suède et de Norvège</i>	480
UN SPORT A LA MODE : Le Golf	481
<i>Tous les Sports : Avril 1905</i>	488
LA CRÉATION ET LE LANCEMENT D'UN MAGAZINE	491
<i>Curiosités : Avril 1905</i>	498
MOI ET L'AUTRE , par Jules Claretie, de l'Académie Française (<i>suite</i>)	499



LA GALERIE DES SOUVERAINS (8 planches en couleur) :
 Sa Sainteté Pie X ; LL. MM. Édouard VII, roi d'Angleterre ;
 Guillaume II, empereur d'Allemagne ; Nicolas II, empereur de Russie ;
 Léopold, roi des Belges ; le Mikado ; Victor-Emmanuel III, roi d'Italie ;
 François-Joseph, empereur d'Autriche.



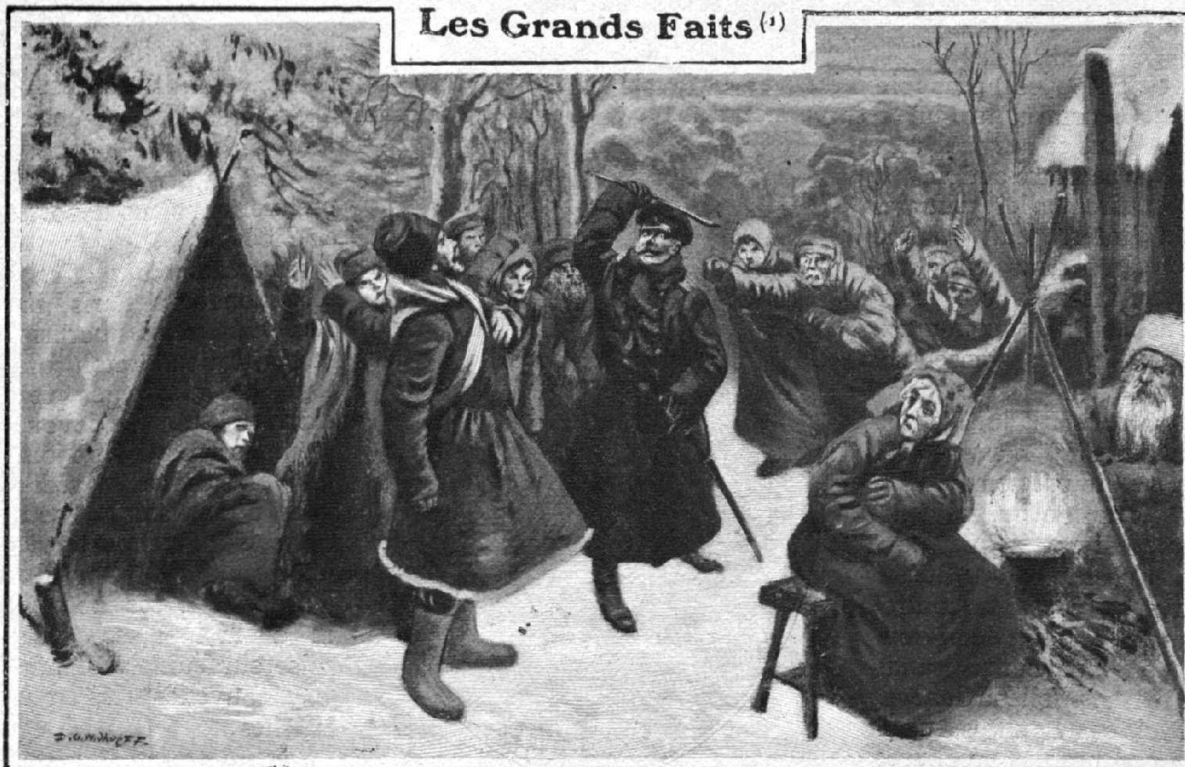
DANS NOS PROCHAINS NUMÉROS
nos articles seront signés :

LUDOVIC HALÉVY
 HENRI LAVEDAN
 MARCEL PRÉVOST
 PH. BERTHELOT

PAUL BOURGET
 CATULLE MENDÈS
 ABEL HERMANT
 RENÉ MAIZERoy

LES IDÉES ORIGINALES & NOUVELLES, LES DOCUMENTS
 PHOTOGRAPHIQUES INTÉRESSANTS SONT LARGEMENT
 RETRIBUES PAR LA DIRECTION DE "Je sais tout".

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.



UN CONVOI DE DÉPORTÉS POLITIQUES EN SIBÉRIE.

Au dernier acte de "Résurrection", le beau drame que M. Henry Bataille a tiré du célèbre roman de Tolstoï, la scène représente la halte d'un convoi de Déportés, en Sibérie. C'est une des scènes de cet acte, que représente cette illustration.

Révolutionnaires Russes

par Lucien Descaves

La Russie est gravement troublée en ce moment par les forces révolutionnaires. — M. Lucien Descaves, l'un des auteurs d'Oiseaux de passage, cette pièce jouée avec éclat dans le monde entier, nous décrit ici le monde révolutionnaire russe, et nous donne un aperçu de ses luttes et de ses efforts * * * * *



ous voudrions bien savoir, en France, de quelles forces dispose le mouvement révolutionnaire qui gronde en Russie et quelles sont exactement ses ramifications à l'étranger, notamment à Paris, à Londres, à Genève, à Zurich et à Berne.

C'est assez difficile. Les agitateurs ont trop intérêt à garder leurs secrets et trop de précautions à prendre contre les mouchards et les agents provocateurs dont ils sont environnés, pour que l'on se flatte d'appren-

dre tout ce que l'on désirerait connaître.

L'année dernière, à Genève, je suivis pendant quelque temps une piste qui me conduisit, au lendemain du meurtre de Plehwe, au joli petit village d'Hermance, situé au bord du Lac Léman, à la frontière de France. Là, je visitai une villa appelée *Le Nid*, où s'étaient réunis les socialistes révolutionnaires russes, beaucoup moins, m'assura-t-on, pour décider de nouvelles exécutions, que pour se réjouir de celle du ministre Plehwe. Des pyramides de bouteilles vides, dans le jardin, semblaient

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.

donner créance à cette assertion. Mais lorsque je voulais pousser plus loin mes investigations, je me heurtai contre une réserve inébranlable.

— Tout ce qui peut être révélé de notre action, me répondirent les réfugiés que j'interrogeai, vous le trouverez dans nos journaux. Lisez-les ou faites-vous-les lire, et contentez-vous de ces renseignements.

Ce conseil, qui paraissait évasif, m'a tout de même été précieux.

L'agitation révolutionnaire est entretenue, hors de Russie et en Russie même, grâce à la contrebande, par une demi-douzaine de journaux, grands ou petits, publiés à Genève, à Paris et à Londres, et par d'innombrables brochures de propagande, imprimées à Genève pour la plupart et introduites clandestinement en Russie.

L'énumération des journaux nous fournit déjà d'utiles indications sur les partis en lutte contre le vieux système.

C'est d'abord, l'*Osvobožděníe* (la Délivrance), organe des libéraux constitutionnalistes, qui est dirigé par M. Struve et, bi-hebdomadaire, a ses bureaux de rédaction à Paris, rue Cujas.

Puis, l'*Iskra* (l'Étincelle), organe du Parti socialiste-démocrate (disciples du célèbre écrivain socialiste allemand Karl Marx) dont les trois principaux inspireurs sont MM. Plekhanoff, Axelrod, et la célèbre Vera Zassoulitch qui, le 5 février 1878, à Saint-Petersbourg, blessait d'un coup de revolver le grand maître de la police Trépoff, le père du nouveau gouverneur de Saint-Petersbourg. Vera Zassoulitch, traduite en cour d'assises et acquittée par le jury, se réfugia en Suisse, où elle est encore.

L'*Iskra* se publie à Genève, où résident également ses principaux collaborateurs.

La Russie révolution-

naire, *Révolutzionnaïa Rossia*, organe du parti socialiste révolutionnaire, s'imprime aussi à Genève, et compte parmi ses intelligences,

MM. Chichko, Volkhosky et Tchaïkosky, les deux premiers anciens déportés en Sibérie.

Révolutzionnaïa Rossia est secondée à Paris, par *La Tribune Russe* que dirige M. E. Roubanovitch, orateur de meetings, plein d'activité et de dévouement à son parti. Son journal, bi-mensuel et rédigé dans notre langue, comporte, en outre, un service d'informations rapides qui donne à ses abonnés et à la presse française, sur feuilles volantes, les nouvelles les plus fraîches.

Poslédnia Izvēstia (Dernières Nouvelles) est l'organe du Bund ou Union ouvrière des Juifs de la Russie, de la Pologne et de la Lithuanie. Il paraît à

Londres, sur quatre pages, aux soins de M. Maximoff.

Enfin, citons encore, *Svobodnoï Slovo* (la Parole Libre), journal des tolstoïens, publié à Londres par M. Tchertkoff; *Razsviète*, feuille sociale-démocrate des sectes dissidentes religieuses; *Le Pain et la Liberté*, anarchiste (Londres) et *Vpériod* (En avant), à M. Lénine, marxiste.

Tel est, sauf omissions de peu d'importance, l'inventaire de la presse russe révolutionnaire, à l'étranger.

Personne, j'imagine, n'aura la naïveté de demander à quel journal se confie cette mystérieuse Organisation de Combat (*Borjevaya Organisationsia*) qui juge, condamne et exécute les plus fermes et souvent aussi les plus cruels soutiens du pouvoir en Russie.

C'est à cette Organisation secrète, insaisissable, que l'on impute les attentats contre le ministre de



M. DE PLEHWE.

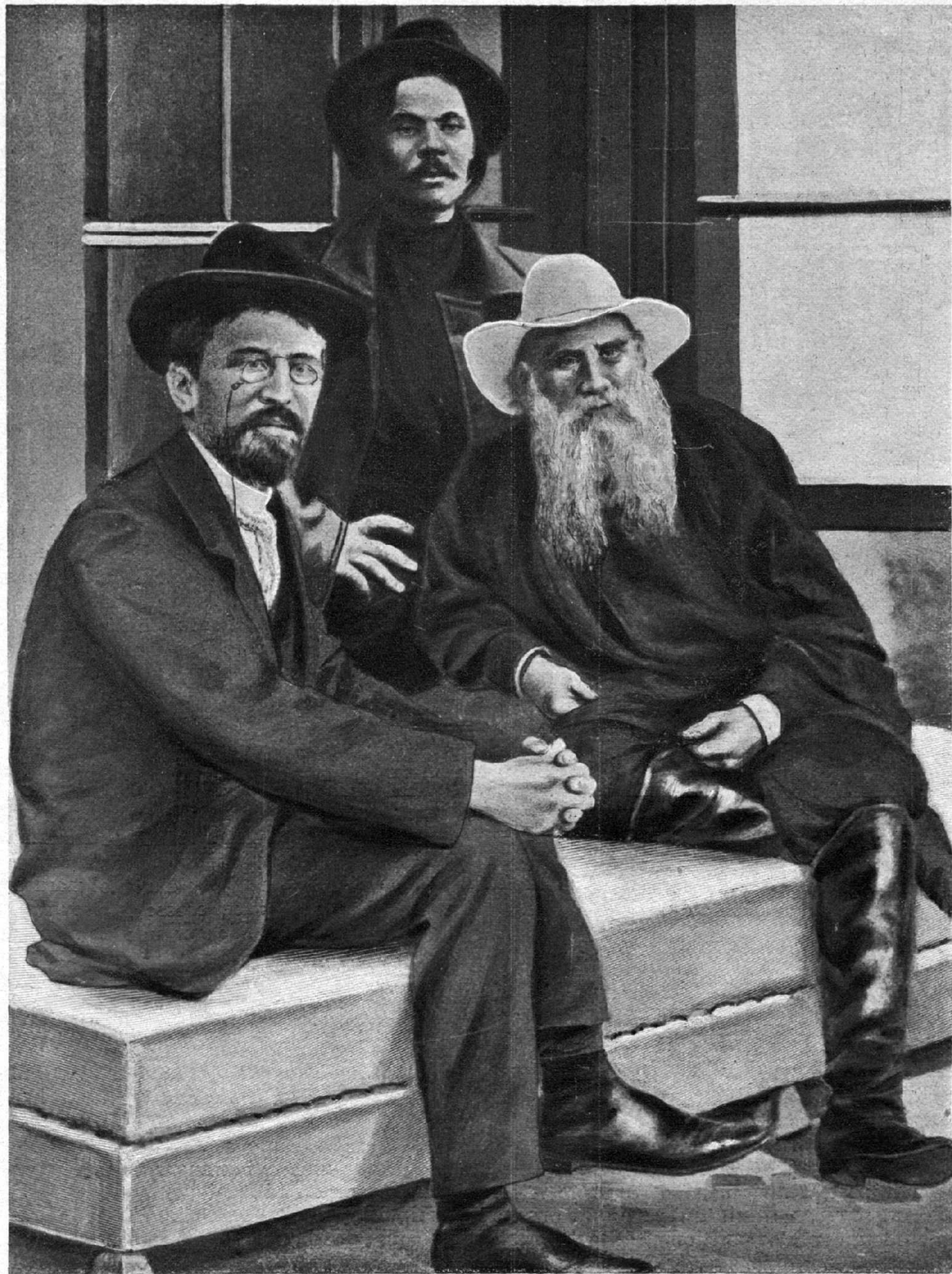
M. de Plehwe, ministre de l'Intérieur de Russie, tué en 1904 par le révolutionnaire Sazonoff.



SAZONOFF A L'HOPITAL.

L'auteur du meurtre contre M. de Plehwe fut blessé lui-même par sa bombe.

Révolutionnaires Russes



Tchertkoff

Gorki

Tolstoï

TROIS PROMOTEURS DU MOUVEMENT LIBÉRAL EN RUSSIE.

Les écrivains Tchertkoff et Gorki, que nous voyons ici en visite chez Tolstoï, ont réprouvé la propagande révolutionnaire par la bombe, mais leur influence est considérable sur les esprits en Russie.

l'intérieur Sipiaguine, prédécesseur immédiat de Plehwe, en 1902 ; contre le gouverneur d'Oufa, Bogdanovitch, en 1903 ; contre l'ancien gouverneur de Kharkof, le prince Obolensky ; contre le gouverneur général du Saint-Synode, Pobiedonostseff ; contre Plehwe et contre le grand-duc Serge, enfin. Et peut-être en passé-je.

LE SIÈGE DU COMITÉ EXÉCUTIF RÉVOLUTIONNAIRE EST PARTOUT ET NULLE PART.

Cette Association pour les représailles, qui évoque les souvenirs de la Sainte-Vehme, fait sa publicité elle-même et signifie directement



Skitaletz Andréeff Gorki Telecheff Chalapine Bounine Tchinkoff
LES INTELLECTUELS RUSSES.

Cette curieuse photographie représente réunis la plupart des écrivains qui ont travaillé à l'émancipation de l'âme russe.

aux condamnés l'arrêt qu'elle a rendu.

Où cela ? On en est réduit aux suppositions. La plus téméraire, m'a-t-on dit, est de situer à l'étranger le siège du Comité central exécutif. En réalité, il est partout et nulle part. Le meurtrier de Plehwe, Egor Sazonoff, semble bien avoir dit la vérité, lorsqu'il a déclaré : « Oui, je suis membre de l'Organisation de Combat du Parti socialiste révolutionnaire. Mais cette organisation n'est pas une association à part, autonome, indépendante ; c'est un organe constitutif du parti, un organe subordonné par sa position et sa tâche particulière à l'ensemble. »

Les terroristes d'aujourd'hui seraient donc des solitaires coopérant, par la violence, à la réalisation d'un idéal pacifique. Ce sont les termes mêmes de la déclaration de Sazonoff.

Les membres de l'Organisation de combat

apparaissent comme les enfants perdus de l'armée révolutionnaire. Quelques-uns sont des épaves de l'ancien Comité exécutif de la *Narodnaia Volta* (Volonté du Peuple), décimée par la répression. Et les autres, dont le nombre échappe à l'évaluation, se recrutent dans toutes les classes de la société.

La préparation d'une entreprise comme le meurtre de Plehwe ou du grand-duc Serge, entraîne des dépenses considérables.

Ils trouvent de l'argent. Et qui sait même si les plus fortes sommes ne leur sont pas envoyées par quelques personnes de l'entourage des victimes désignées ? L'hypothèse n'est pas inadmissible ; les sentences du terrible comité ne parviennent pas à leur adresse, autrement que par la poste et grâce à des complicités qui déjouent toutes les mesures de sécurité.

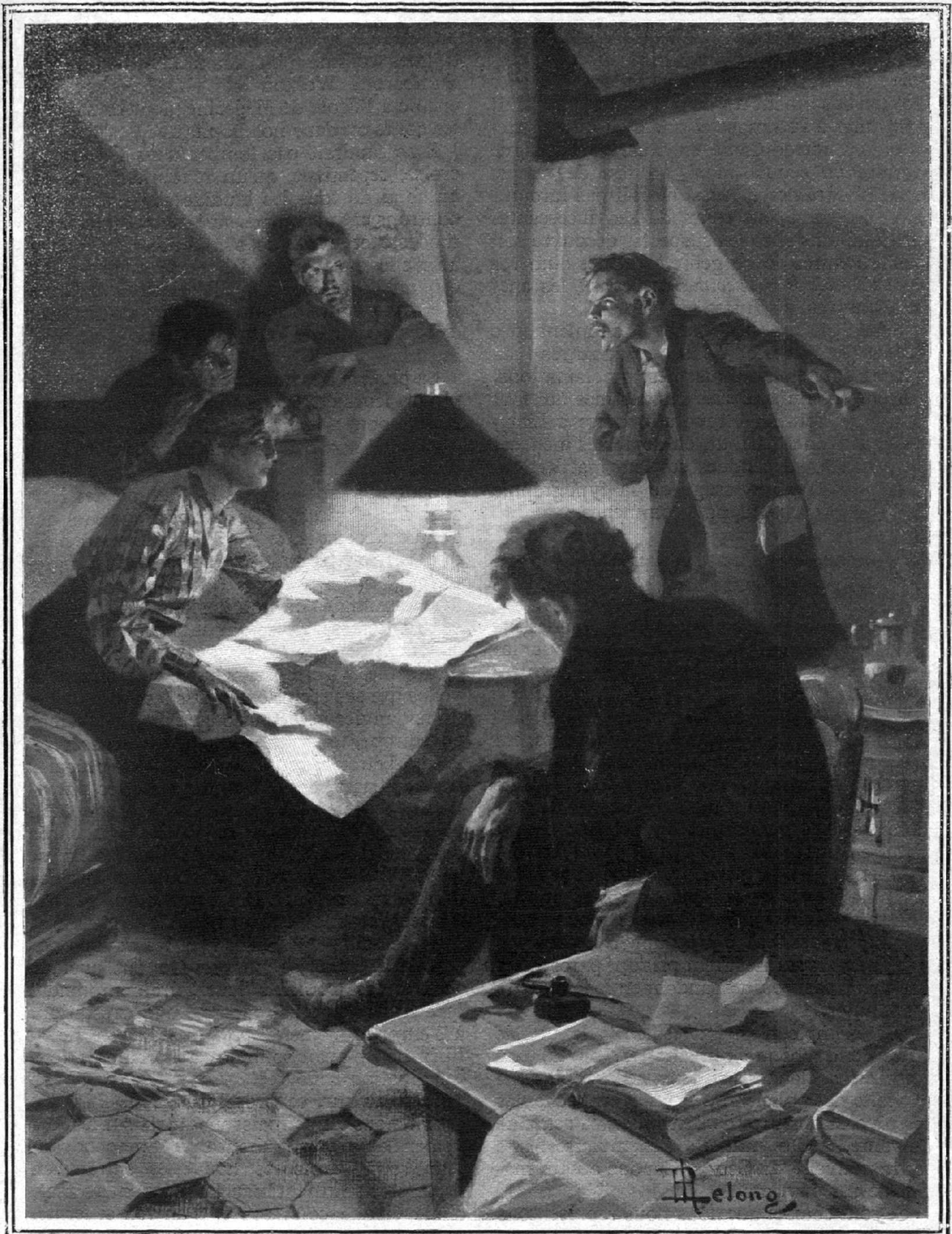
Maintenant, que l'on songe à l'existence du propagandiste chargé de perpétrer l'attentat résolu. Il a fait le sacrifice de sa vie, assurément, mais encore faut-il que se présentent les circonstances les plus favorables à l'accomplissement de sa mission. Les faire naître donnerait l'éveil. Il doit attendre l'occasion, et la saisir ; il doit guetter sa proie, être prêt à toute heure, la main crispée non pas sur le manche d'un poignard ou sur la crosse d'un revolver, mais sur une bombe qui

peut, au moindre heurt, le tuer lui-même en éclatant.

Plehwe était condamné dès le lendemain de son entrée au Ministère de l'Intérieur, mais c'était de la main d'un autre membre de l'Organisation de Combat, Alexis Pokotiloff, fils d'un ingénieur militaire et frère d'un haut fonctionnaire des finances, c'était de cette main qu'il devait mourir.

Pokotiloff vint de l'étranger à Saint-Petersbourg, descendit à l'hôtel du Nord et se mit à manipuler, dans sa chambre, la dynamite. Mais une des bombes qu'il préparait fit explosion et le tua. C'est alors que le choix du Comité exécutif tomba, pour le remplacer, sur Sazonoff, fils de négociant, et sur Sikorsky, ouvrier tanneur.

On sait de quelle façon ceux-la s'acquittèrent de leur mission.



LES ÉTUDIANTS RUSSES A PARIS.

Dans les modestes logis qu'ils occupent à proximité de la Sorbonne, les étudiants russes se tiennent au courant des événements et s'enthousiasment pour la cause de la liberté, même quand ils ne font partie d'aucune secte révolutionnaire. (Composition d'après nature de Lelong.)

En dehors de ses journaux, le Parti socialiste révolutionnaire, auquel se rattache plus ou moins étroitement l'Organisation de Combat, poursuit la diffusion de ses idées au moyen des brochures de propagande qu'il fait imprimer à l'étranger et que d'adroits contrebandiers introduisent en Russie. La Ligue agraire en écoula ainsi, en peu de temps, 1200 kilogrammes. Aussi n'est-il pas rare que la police russe, au cours de ses incessantes perquisitions chez les suspects, découvre soit des brochures de ce genre, soit des numéros de *la Russie Révolutionnaire*, venant, les unes et les autres, de Suisse.

Mais ces publications ne circulent pas seules en Russie. Beaucoup d'autres ouvrages subversifs, opuscules, proclamations, sortent des imprimeries clandestines qui font partie de l'outillage révolutionnaire à l'intérieur. Il y en a partout, en dépit des menaces perpétuelles suspendues sur leur installation. C'est par l'apprentissage de la typographie qu'un bon propagandiste commence.

PERQUISITION DANS UNE IMPRIMERIE CLANDESTINE, A VARSOVIE.

La découverte d'une imprimerie clandestine n'est pas toujours exempte de risques pour les policiers. Ils s'en aperçurent l'année dernière encore, à Varsovie.

Un socialiste arrêté au moment où il affichait des proclamations révolutionnaires, fut soumis à la torture et lâcha, dans les souffrances, l'adresse d'une imprimerie secrète établie au faubourg, dans un atelier de cordonnerie. Les gendarmes s'y transportèrent. Ils furent accueillis à coups de revolvers. Le colonel de gendarmerie, son aide et le commissaire de police, tombèrent roides morts. D'autres policiers furent blessés. Deux typographes réussirent à s'échapper. Quatre de leurs camarades ne furent pris que parce qu'ils n'avaient pas voulu abandonner la femme du cordonnier.

Cet exemple n'est pas isolé, je le prends entre cent. Chaque semaine, ici ou là, une imprimerie clandestine dénoncée, reçoit ainsi la visite des policiers... ce qui n'empêche pas les révolutionnaires de distribuer, la semaine suivante, à des milliers d'exemplaires, une lettre nouvelle de George Gapone ou un manifeste des ouvriers.

Ce sont ceux-ci que nous nous représentons le moins aisément. Les étudiants et les étudiantes russes, nous pouvons les voir, à Paris, soit dans un des restaurants qu'ils fréquentent, — quand leurs moyens le leur permettent, — soit à l'Ecole des Hautes-Etudes

Sociales, rue de la Sorbonne, où ils ont pour professeurs et conférenciers des hommes distingués comme MM. Maxime Kovalewsky, Gambaroff, Wolkoff et Tratchevsky; soit encore à l'Ecole de Médecine, dont ils suivent les cours ou dans nos hôpitaux.

Il ne faudrait pas tomber dans l'erreur de croire, cependant, qu'un révolutionnaire est au fond de tous les étudiants que nous rencontrons et qui composent cette petite colonie modeste et avide de s'instruire. La Tatiana aux cheveux courts des *Oiseaux de passage* est, au contraire, une exception à présent. C'est une figure des années soixante-dix, une contemporaine de Vera Zassoulitch et de Vera Figner.

La plupart des étudiants d'aujourd'hui n'aspirent, leurs études terminées, qu'à rentrer en Russie, pour y exercer la profession qu'ils ont choisie. Il y a peu de réfugiés à proprement parler.

Le temps est passé des Bakounine, des Herzen, des Ogareff... De révolutionnaire qui s'égale à ceux-là, je ne vois guère, en exil, que Pierre Kropotkine, qui vit en Angleterre.

Mais réfugiés ou non, les étudiants, loin de se désintéresser de ce qui se passe en Russie, appellent de tous leurs vœux un changement de régime et s'électrisent entre eux, aux nouvelles qui se précipitent. Après les événements du 22 janvier et l'émotion qu'ils soulevèrent en Europe, un grand nombre de Russes vivant à l'étranger commencèrent des préparatifs de départ; des exilés, des réfugiés, impatients, entreprirent de se procurer de faux passeports pour rentrer en Russie à la barbe des gendarmes. Une aube de liberté allait se lever sur leur pays et ils voulaient être des premiers à la saluer. Des femmes qui se sont mariées, établies, étaient prêtes à tout quitter — je le sais — éblouies par les rayons qui perçaient enfin les nuages. On eut quelque peine à les retenir, à leur faire comprendre qu'elles s'exposaient encore à une arrestation, à l'emprisonnement, bref que l'heure de la libération n'avait sonné qu'à l'oreille de leur imagination enfiévrée.

Cette ardeur, ce prosélytisme de *l'Intelligentia*, nous les connaissons; mais sur le mouvement ouvrier qui aboutit au Dimanche sanglant, sur ces forces nouvelles entrant en ligne et s'affirmant par la pétition au tsar, d'une éloquence si sobre, d'un ton si ferme, nous sommes beaucoup moins renseignés. Nous avons seulement l'intuition d'une intelligence nouvelle, l'intelligence collective du peuple conscient de ses droits et les revendiquant.

Ce ne sont plus des étudiants, des fils de petits bourgeois, de commerçants et de fonctionnaires, qui élèvent la voix; ce sont les ouvriers de l'atelier et de l'usine, une classe

trente ans, n'a pas perdu son temps; la semence qu'elle y a jetée, germe.

Mais la Bastille pétersbourgeoise, la forteresse Pierre et Paul, où se consumèrent tant

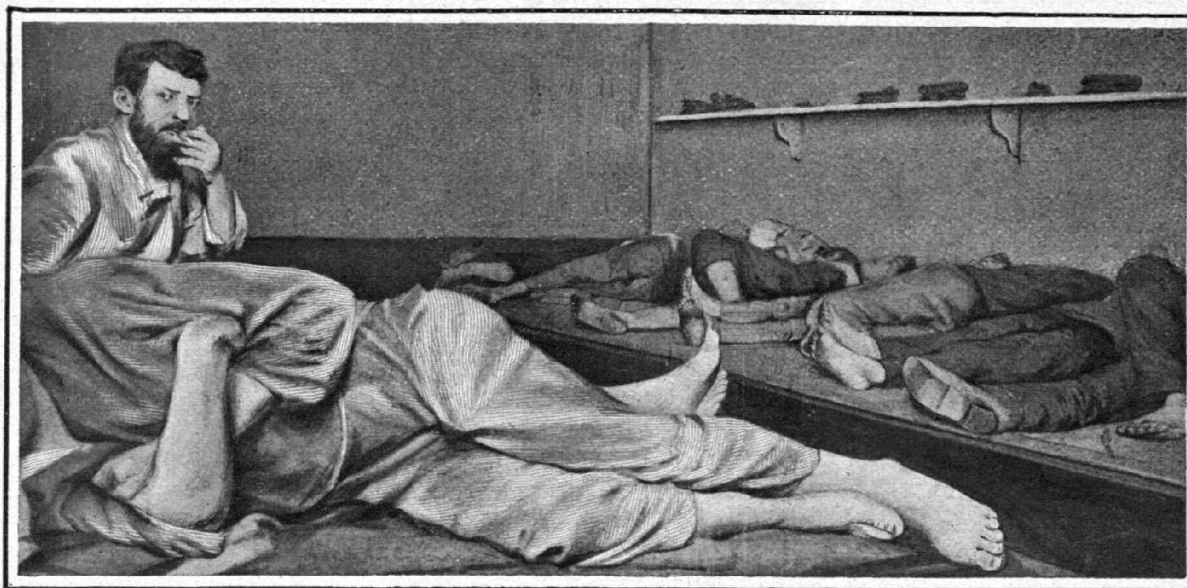


UN GROUPE DE POLICIERS RUSSES.

La police russe est extrêmement redoutée des révolutionnaires auxquels elle fait une guerre incessante et acharnée, mais dont ceux-ci déjouent le plus souvent les ruses avec une rare habileté.

tout entière effaçant les querelles de race et admettant au juste partage des libertés à conquérir, le prolétariat juif représenté par le Bund; c'est l'émancipation pour tous. L'*Intelligentia* qui « allait dans le peuple », il y a

d'existences précieuses, ect toujours debout, et combien de Latudes, coupables seulement de colportage, de propos imprudents, de lectures défendues, d'infractions légères aux règlements de police, expient encore en d'au-



DANS UNE PRISON RUSSE DE MOSCOU.

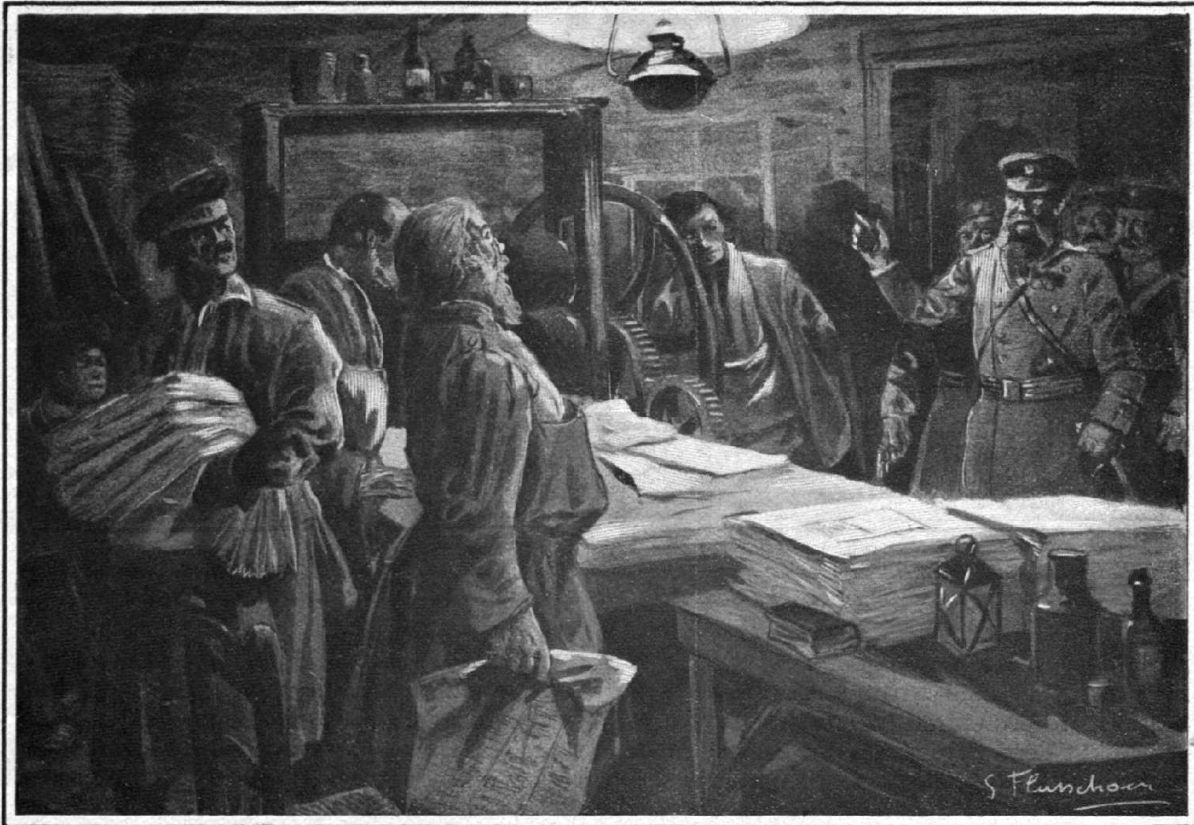
Beaucoup de prisonniers ont raconté avec des détails émouvants les souffrances qu'ils endurent dans leurs cachots. Les prisons russes n'ont rien, en effet, du confort relatif des prisons françaises.

tres prisons ou dans les déserts glacés de la Sibérie, le crime d'avoir pensé !

On a écrit des volumes sur le régime pénitentiaire et la déportation, pour les prévenus et les condamnés politiques en Russie. Depuis *La Maison des Morts* de Dostoïewsky, jusqu'au *Monde des Réprouvés*, de Melchine, l'écrivain

naires russes, à côté de Vera Zassoulitch, de Sophia Pérowskaïa, de Hessa Helfmann et de tant d'autres.

De 1879 à 1883, Vera Figner déploya une activité prodigieuse pour faire pénétrer les idées socialistes dans l'armée. Elle gagna à la cause beaucoup d'officiers et consacra absolu-



L'INVASION DE LA POLICE DANS UNE IMPRIMERIE CLANDESTINE.

Chaque semaine, en Russie, une de ces imprimeries clandestines, qui font partie de l'outillage révolutionnaire, reçoit la visite des policiers. Et cela n'empêche pas les feuilles subversives et les manifestes de paraître.

arrêté en même temps que Gorki, que de témoignages directs et probants !

VERA FIGNER EST ENTERRÉE VIVANTE DANS UN CACHOT OÙ ELLE RESTE VINGT ANS.

Quand on a lu cela on sait à quoi s'en tenir, aussi bien sur le sort des déportés, que sur la vie (on pourrait dire la mort quotidienne), des détenus dans les prisons russes et notamment dans la plus fameuse d'entre elles, la forteresse Petropavlosk.

Il en est une autre, à Pétersbourg, non moins redoutable, d'ailleurs, la forteresse Schlüsselbourg.

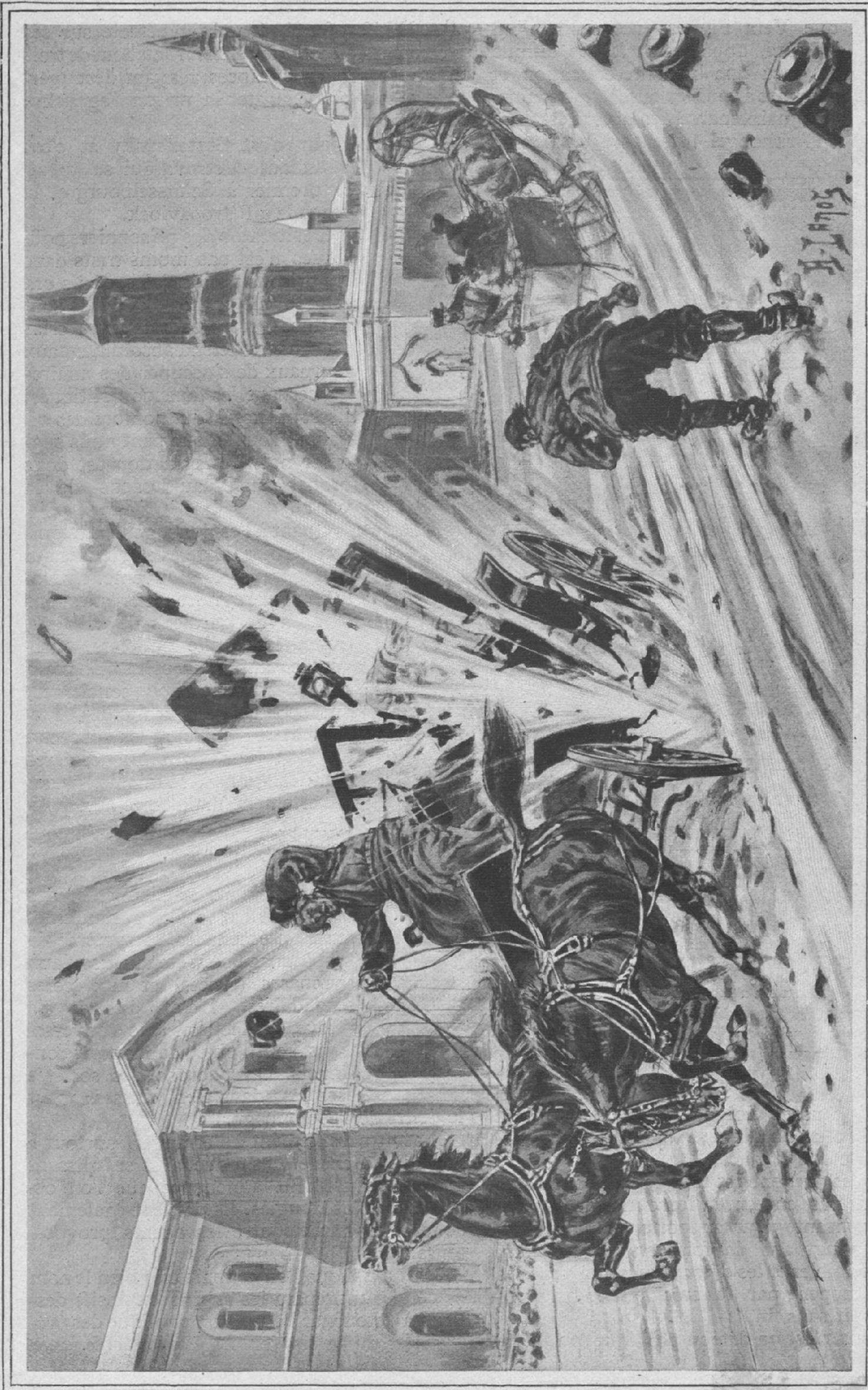
C'est précisément là que fut enfermée pendant vingt ans cette Vera Figner, qui mérite de figurer au martyrologe des révolution-

ment sa vie au parti de la Volonté du peuple.

Trahie par un des siens, nommé Degaïeff, elle fut impliquée en 1884, avec le lieutenant de vaisseau Soukhanof, dans le procès des 20, condamnée à mort, graciée enfin, mais pour être enterrée vivante dans un cachot. Elle avait trente-deux ans lorsqu'elle y entra et cinquante-deux ans lorsqu'elle en sortit, au mois d'octobre dernier, dans un état de santé que l'on peut concevoir.

Elle avait atteint il y a deux ans le terme de sa détention, mais Plehwe répondit alors aux personnes intercédant en sa faveur, « qu'il y avait encore trop de vie en elle » pour qu'il pût sans danger souscrire à sa libération !

Ce fait, entre mille, explique la haine qu'inspirait aux révolutionnaires le ministre tout-puissant.



LA BOMBE, ARME SUPRÊME DES RÉVOLUTIONNAIRES.

Le dernier attentat des révolutionnaires russes a été l'assassinat du Grand-Duc Serge, oncle du tsar, qui passait pour s'être toujours montré très nettement opposé à toutes les réformes. Le Grand-Duc Serge, gouverneur de Moscou, fut tué par une bombe qui mit en pièces sa voiture. (Dessin de Lalos, d'après des documents pris à Moscou par notre correspondant en Russie.)

Notez que Vera Figner, petite-fille d'un général de 1812, appartenait à une famille noble, avait reçu une brillante éducation et pouvait prétendre à tous les succès mondains.

Où est-elle, maintenant? Les autorités n'ont pas jugé qu'Arkhangel fût encore un lieu de

ans, Nikiforof, qui répand du pétrole sur ses vêtements, y met le feu et meurt au bout de trois jours d'atroces souffrances, n'ayant découvert que ce moyen de quitter la prison Tagansky, à Moscou.

Un autre jour, c'est Gratchevsky et c'est l'étudiante Vetrova, qui se tuent, le premier à Schüsselbourg et la seconde à Pétropavlosk.

La situation des prisonniers politiques n'est pas moins triste dans les prisons provinciales, où ils ont faim, où ils ont froid et où ils sont battus. Qui entendrait leurs cris? La censure défend absolument aux journaux de s'occuper des affaires concernant les détenus politiques. Ils sont rayés du nombre des vivants. Tout ce que peut nous suggérer notre imagination est donc probablement au-dessous de la vérité.

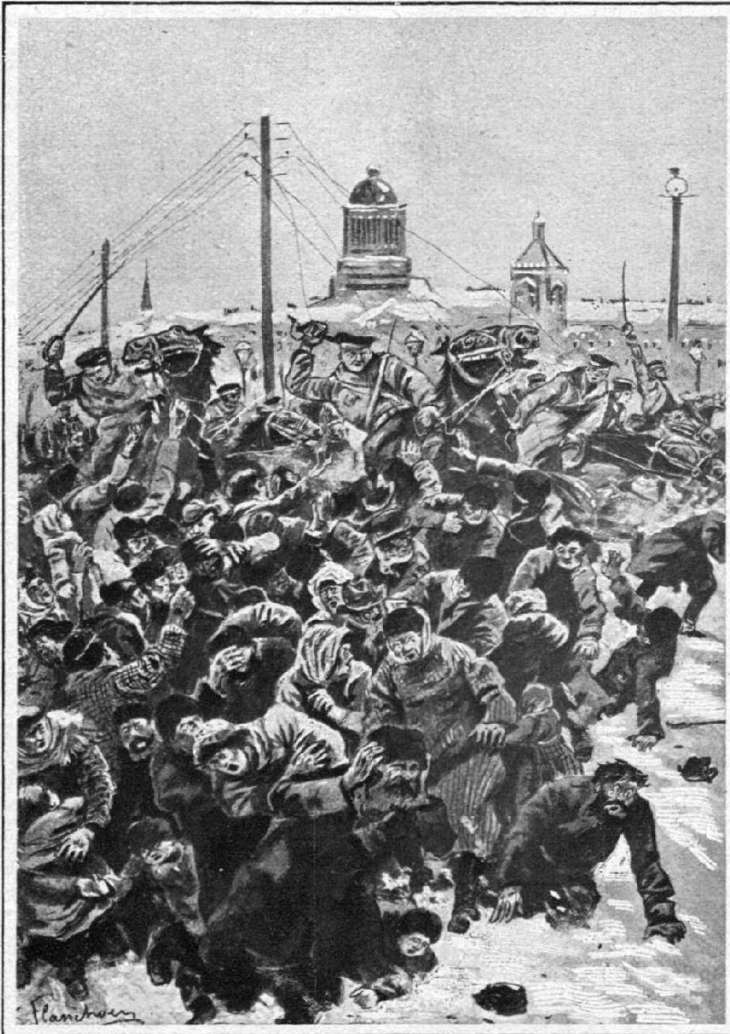
Quant à l'espionnage, il atteint son dernier degré avec Plehwe qui crut enrayer le mouvement révolutionnaire agraire en créant, sous le nom de gardiens de villages, trente-cinq mille policiers, chargés de remplir un rôle analogue à celui des *dvorniks* ou concierges, qui opèrent dans les villes, surveillent et dénoncent les suspects. On les a vus, dans les dernières manifestations d'étudiants, prêter ouvertement main forte aux policiers et aux cosaques, déchainés pour rétablir l'ordre à coups de *nagaïka*.

Des maisons particulières, des lieux publics, cafés, restaurants, gares, promenades, le système de l'espionnage s'est étendu jusqu'aux gymnases (lycées) et aux écoles secondaires. L'état d'esprit de l'élève, ses lectures, ses conversations, sont l'objet de rapports continuels. On cherche des sociétés secrètes dans les classes; c'est

le délire de l'espionnage.

Il sévit pareillement à l'étranger, surtout à Paris et à Genève. Les mouchards se glissent partout et justifient la méfiance que l'on observe chez les réfugiés. Ils doivent également se tenir en garde contre les agents provocateurs.

C'est ainsi que l'on connaît très bien le nom de celui qui prépara les engins explosifs destinés à détourner l'attention publique des événements du 22 janvier. La bombe jetée place



LA JOURNÉE DU 22 JANVIER A SAINT-PÉTERSBOURG.

Les efforts des révolutionnaires ont abouti à des bagarres sanglantes où des milliers de personnes ont été pourchassées par les cosaques et massacrées (Dessin d'après nature de notre envoyé spécial).

relegation assez éloigné pour elle et l'ont envoyée plus au Nord, dans on ne sait quel hameau perdu et glacé.

Tous les prévenus et tous les condamnés ne trouvent pas en eux la force morale et physique suffisante pour supporter, comme Vera Figner, vingt ans de forteresse. Nombreux sont les faibles et les démoralisés qui, tous les ans, échappent par le suicide aux horreurs d'une nuit sans fin.

Un jour, c'est un détenu politique âgé de 22

de la République, à l'issue d'un meeting au Vaux-Hall, blessa deux gardes municipaux, mais l'autre bombe, déposée devant l'hôtel du prince Troubetzkoï, eut le bon goût de ne pas éclater. Rien que ce détail eût suffi pour édifier la colonie russe.

Elle n'ignore pas non plus de quelle officine, latine en apparence et slave en réalité, est partie la nouvelle que les Japonais et les Anglais avaient mis au service de la révolution en Russie, dix-huit millions de roubles.

Personne, ici, n'ajouta foi à cette invention inepte; mais elle fut recueillie, à Moscou, par le procureur général du Saint-Synode, qui l'inséra dans un mandement de circonstance et la divulgua par voie d'affiches, comptant sur la crédulité populaire pour l'accréditer.

Le mouvement ouvrier, que n'a pas arrêté la saignée du 22 janvier, a fait surgir ou poussé du second rang au premier, des hommes nouveaux. Le prêtre Gapone, inconnu avant-hier, est célèbre aujourd'hui; et le vieux Tolstoï est, d'autre part, éclipsé par le jeune Gorki, pour la gloire duquel son arrestation et son emprisonnement, ont fait

plus que ses livres. C'est à lui que les sévérités du pouvoir sont réservées; on laisse en paix Tolstoï, dans sa retraite de Yasnaïa Poliana;

la censure n'interdit plus aux journaux, comme naguère encore, la publication des dépêches ou des nouvelles relatives à l'enthousiasme qu'excitait son moindre trait de plume. Il peut, impunément, dans une lettre au tsar qu'il appelle son frère, donner à celui-ci des conseils familiers; tandis qu'on emprisonne Gorki simplement parce qu'il a mis son nom au bas d'une pétition que d'autres hommes de lettres éminents ont signée et qu'aurait signée sans doute avec eux l'observateur des moujiks, Antoine Tchertkhoff, Tchertkhoff le désabusé, mort l'année dernière dans la plénitude de son âge et de son talent.

Oui, en vérité, des énergies nouvelles se manifestent, irrésistibles... Et c'est assez pour que s'applique aux circonstances un vers de Victor Hugo, qui s'envole de ma mémoire :

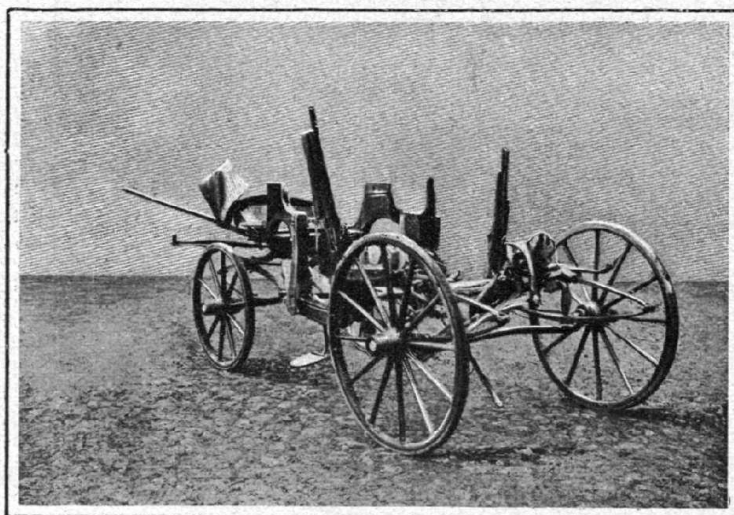
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme.

LUCIEN DESCAVES.



VERA ZASSOULITCH

La célèbre révolutionnaire russe qui tenta en 1878 de tuer le grand maître de la police Trépoff, vit aujourd'hui à Genève.



LA VOITURE DE M. DE PLEHVE APRÈS L'ATTENTAT.

On peut voir d'après cette photographie, la force destructive inouïe des engins qu'emploient les anarchistes russes pour se débarrasser de ceux qu'ils condamnent à mort.

LE VOYAGE DE GUILLAUME II

Comme nous le disions dans le dernier numéro de *Je sais tout*, Guillaume II, qui avait quitté l'Allemagne le 23 mars, après avoir visité Lisbonne le 30, est arrivé à Tanger le 31.

A neuf heures du matin le paquebot *Hambourg*, qui servait de yacht impérial, escorté du croiseur *Friedrich Karl*, entrait dans la rade. Il était salué par les batteries de terre et par les deux croiseurs français *Du Chayla* et *Linois*.

Par suite de l'état de la mer qui était très agitée, Guillaume II ne débarqua que vers midi et ce contre-temps fut cause qu'une partie du programme de la journée fut abandonné.

L'Empereur se contenta de se rendre à la légation d'Allemagne, où il séjourna pendant près d'une heure et où il reçut l'envoyé du sultan et le corps diplomatique.

En répondant aux félicitations du sultan, l'empereur a prononcé les paroles suivantes, qui ont donné lieu à de nombreux commentaires et qu'on a interprétées comme une protestation contre l'œuvre de la France au Maroc.

« C'est au sultan, en qualité de

souverain indépendant, que je fais ma visite, et j'espère que, sous la souveraineté du sultan, un Maroc libre sera ouvert à la concurrence pacifique de toutes les nations, sans monopole et sans exclusion! »

Dans l'après-midi, Guillaume II remontait à bord de son yacht et débarquait à 8 heures du soir à Gibraltar.

Le 3 avril il reprenait la mer et s'arrêtait à Port-Mahon.



L'empereur d'Allemagne arrivant à Naples et allant rendre visite au roi d'Italie (6 avril).

Le 6 avril il arrivait à Naples où il était reçu par le roi d'Italie.

Au dîner qui eut lieu le soir, l'empereur porta un toast très chaleureux au maintien de la Triple Alliance, tandis que le roi Victor-Emmanuel prononçait des paroles dont toute intention politique était

écartée. Le 7 avril Guillaume II s'est arrêté un moment à Messine et le 11 avril il est arrivé à Corfou, où l'attendait l'impératrice et la famille royale de Grèce. Il a passé les fêtes de Pâques dans l'île.

L'AGITATION EN RUSSIE

La Russie est toujours dans un grand état de fermentation.

Le 1^{er} avril, des troubles très graves ont éclaté à Galta, en Crimée. Un certain nombre de propriétés appartenant à des Français ont été incendiées par les émeutiers.

LES ATTENTATS

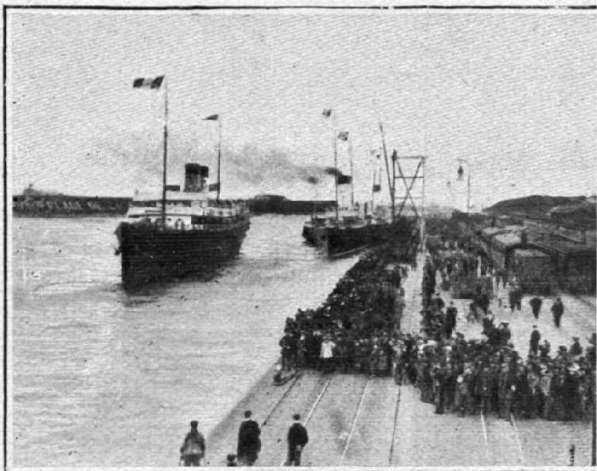
Le 1^{er} avril, le commissaire de police de Lodez a été grièvement blessé par une bombe.

Le 5 avril, la police de Pétersbourg a arrêté la fille du général Leontieff, chez laquelle on a trouvé deux bombes et des matières explosives.

Le 10 avril, à Libau, trois individus ont tiré neuf coups de revolver sur le directeur de la prison.

LE VOYAGE DU ROI D'ANGLETERRE

Le roi Edouard VII est parti de son palais de Buckingham le matin du 6 avril pour re-



Le paquebot Queen, ayant à bord le roi d'Angleterre, arrivant à Calais.



Le roi Édouard VII débarquant à la gare maritime de Calais (6 avril).

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



Le général Liniévitch, général en chef des armées russes dans son cabinet de travail à Kharbine.

joindre à Marseille la reine Victoria.

Le président de la République l'attendait à la gare de Pierrefitte, et a pris place dans le train royal jusqu'à la gare de Lyon.

Edouard VII n'a fait que traverser Marseille où il s'est embarqué immédiatement avec la Reine sur son yacht, *Victoria and Albert*. Après avoir visité les Baléares, il s'est rendu à Alger. Il est resté en Algérie jusqu'au 23 avril. Il s'est rendu en Sardaigne et s'est embarqué pour Marseille où il est arrivé le samedi 28 avril.

Le 29, Edouard VII arrivait à Paris.

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

Un événement très important s'est produit sur mer. La flotte russe de l'amiral Rojestvensky, après être restée depuis le 1^{er} janvier à Madagascar, a quitté le 26 mars, la rade de Nossi-Bé.

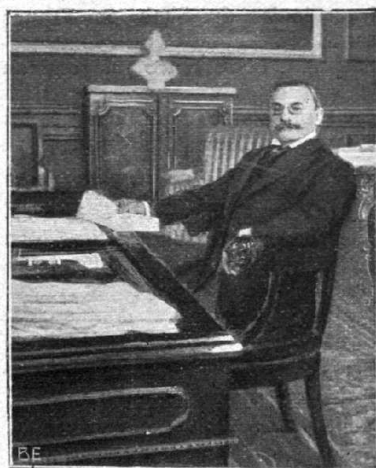
Le 8 avril elle traversait le détroit de Malacca et passait au large de Singapour.

Une 3^e escadre commandée par l'amiral Niebogatoff et composée de trois gardes-côtes cuirassés, d'un cuirassé, d'un croiseur, et de plusieurs transports, traversait en même temps l'Océan Indien.

A ces forces les Japonais peuvent opposer 5 cuirassés, 8 croiseurs cuirassés, une quinzaine de croiseurs protégés et un nombre considérable de torpilleurs.

Dans la nuit du 11 au 12 avril l'escadre russe de l'amiral Rojestvinsky a pris son mouillage dans la baie de Camerangne, située sur la côte de l'Indo-Chine, à 150 milles au nord de Saïgon.

Le gouvernement japonais s'est



M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, démissionnaire le 19 avril, et qui revint sur cette décision le 22.

ému et le 20 avril M. Motono, ministre du Japon à Paris, a appelé l'attention de M. Delcassé sur la présence des navires russes dans les eaux françaises.

Le 21 avril, M. Rouvier a déclaré à la Chambre que le gouvernement français respecterait scrupuleusement la neutralité entre les belligérants, et que des ordres formels et précis avaient été donnés dans ce sens à nos agents de l'Indo-Chine.

L'escadre russe a, en effet, quitté la baie de Camerangne le 22 avril à midi.

LES AFFAIRES MAROCAINES

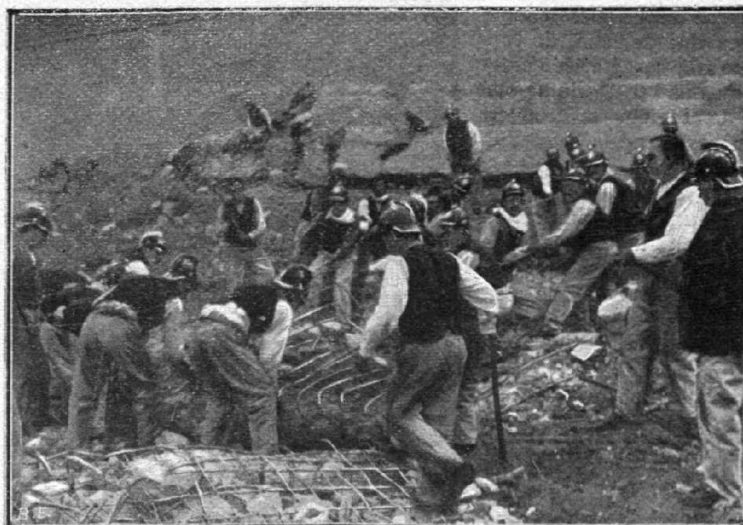
Le 29 mars, deux jours avant l'arrivée de Guillaume II à Tanger, le comte de Bulow, chancelier de l'Empire d'Allemagne, a prononcé un discours qui a produit dans tout le monde diplomatique une émotion considérable.

Le chancelier a nettement laissé entendre en effet, que depuis un an, la politique allemande au Maroc avait changé, que l'Allemagne avait des intérêts économiques à défendre dans ce pays.

M. Delcassé s'est contenté de déclarer, tant à la Chambre qu'au Sénat, que les intérêts commerciaux de toutes les puissances au Maroc seraient respectés.

Le 19 avril un débat capital s'est engagé devant la Chambre sur la question du Maroc à l'occasion du budget des Affaires étrangères.

MM. Jaurès, Deschanel, et autres ont vivement reproché à M. Delcassé d'avoir négligé de négocier avec l'Allemagne au moment de la conclusion du traité franco-anglais.



La catastrophe de Madrid (8 avril). Les pompiers retirent les cadavres des décombres. Il y eut 50 morts et 100 blessés.

La réponse de M. Delcassé n'ayant pas paru satisfaire la Chambre, M. Rouvier, président du Conseil, est monté à la tribune pour déclarer qu'il était solidaire du ministre des Affaires Étrangères, et que celui-ci avait pris maintenant l'initiative d'engager des pourparlers avec l'Allemagne.

A la suite de cette séance M. Delcassé a remis sa démission

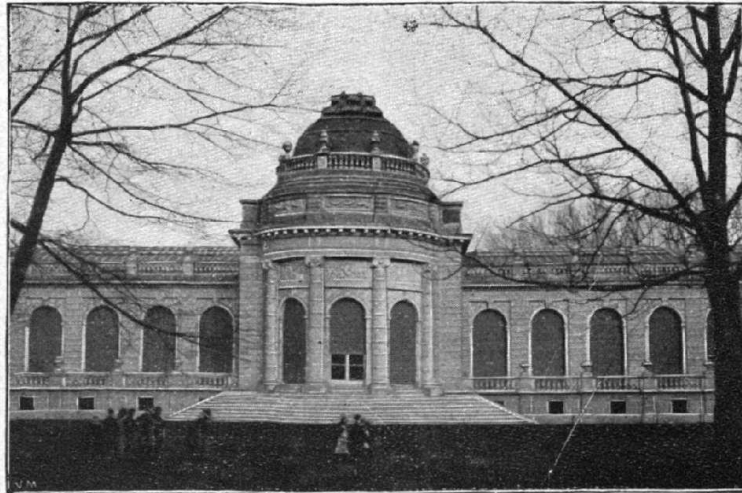


S. E. Samar-Khan-Momtazos-Saltaneh, *nouvel ambassadeur de Perse.*

au président du Conseil. Il a consenti à revenir sur cette décision le 22 avril. Le 27 avril le journal *Le Matin* publiait une note d'allure officieuse dont le ton général laissait supposer une tension de rapports très caractérisée entre la France et l'Allemagne. Le lendemain le gouvernement français, vu l'influence que la note avait eue sur le marché financier, a publié une communication de laquelle il ressortait que la note n'avait pas été inspirée par lui et que rien de nouveau ne s'était passé « au cours de la conversation engagée entre Paris et Berlin au sujet du Maroc ».

LE NOUVEL AMBASSADEUR DE PERSE

Le successeur du général Nazare-Aga dans les fonctions de ministre plénipotentiaire et envoyé ex-



Le Palais des Beaux-Arts de l'Exposition de Liège, inaugurée solennellement le 27 avril.

traordinaire du Shah en France est S. E. Samar-Khan-Momtazos-Saltaneh. Il est entré en fonction le 3 avril.

Ce diplomate avait exercé les mêmes fonctions à la Haye.

L'ASSASSIN DU GRAND-DUC SERGE

Le 18 avril, le Sénat a jugé Ivan Kalaïef, qui, le 17 février dernier, assassina le grand-duc Serge. Les débats ont eu lieu à huis clos. Ivan Kalaïef a été condamné à mort.

L'EXPOSITION DE LIÈGE.

L'ouverture solennelle de l'Exposition de Liège a eu lieu le vendredi 28 avril, sous la présidence du prince et de la princesse Albert de Belgique. Les ministres,

les membres de la Chambre et du Sénat, les représentants du corps diplomatique, parmi lesquels M. Girard, ministre de France à Bruxelles, et des personnalités nombreuses de Belgique, de France, d'Allemagne, etc., y assistaient.

Dans la section française le prince et la princesse ont été reçus par MM. Chapsal, commissaire général; Pinard, président de la section française; Crozier, de Monzie, Bouvard, etc. M. Pinard a offert au prince une plaquette en souvenir de sa visite et à la princesse une gerbe de fleurs provenant des serres de la Ville de Paris.

LA CATASTROPHE DE MADRID

Une terrible catastrophe s'est produite le 8 avril à Madrid.

Un réservoir d'eau en construction s'est effondré en ensevelissant près de quatre cents ouvriers.

On a retiré des décombres 50 morts et une centaine de blessés.

M. DE SEGONZAC EN LIBERTÉ

Le 28 avril, la nouvelle parvenait à Paris de la mise en liberté de M. de Segonzac, l'explorateur capturé le 2 mars par des fanatiques dans le sud du Maroc, à la suite de la trahison du cheick Mohammed Ben Baera. Les mahométans qui l'emmenèrent ne consentirent à le relâcher que moyennant une rançon s'élevant à 1700 douros (8.500 fr.). M. de Segonzac a continué son voyage.



L'Impératrice d'Allemagne débarquant à Gênes.

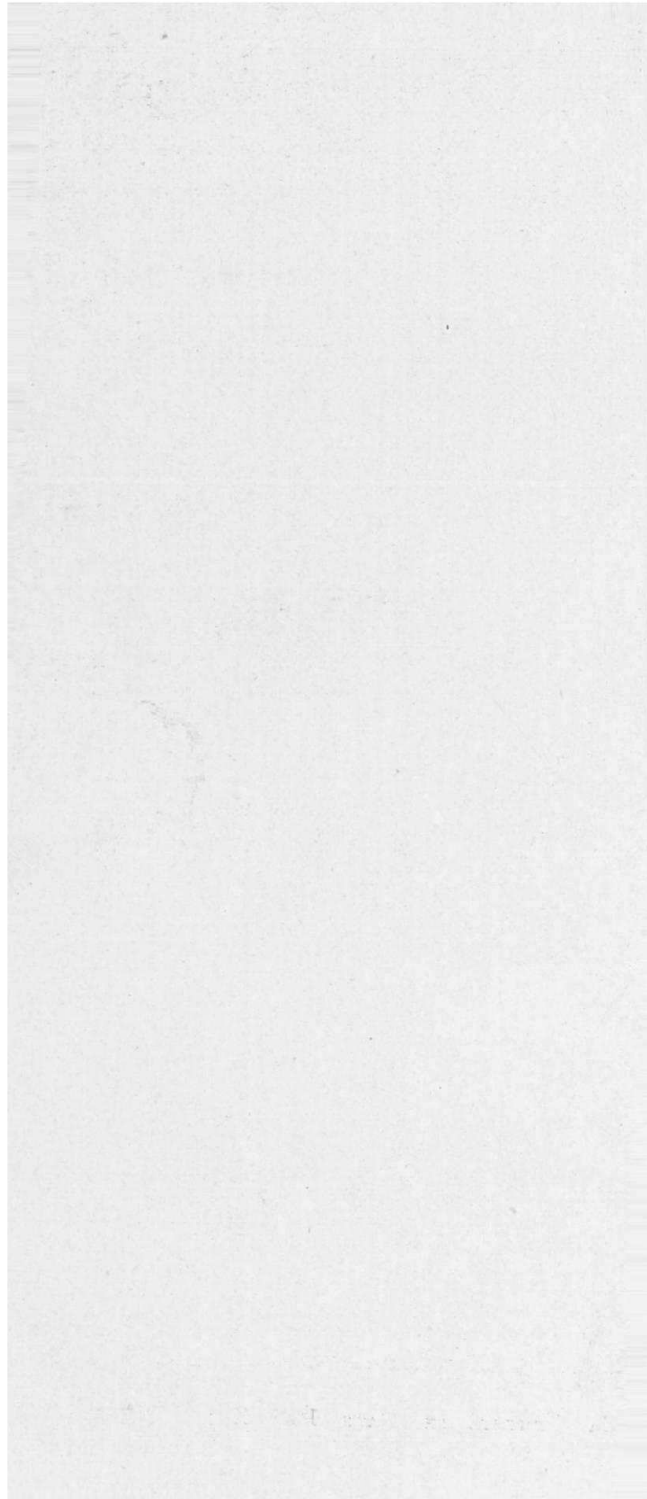
Je sais tout

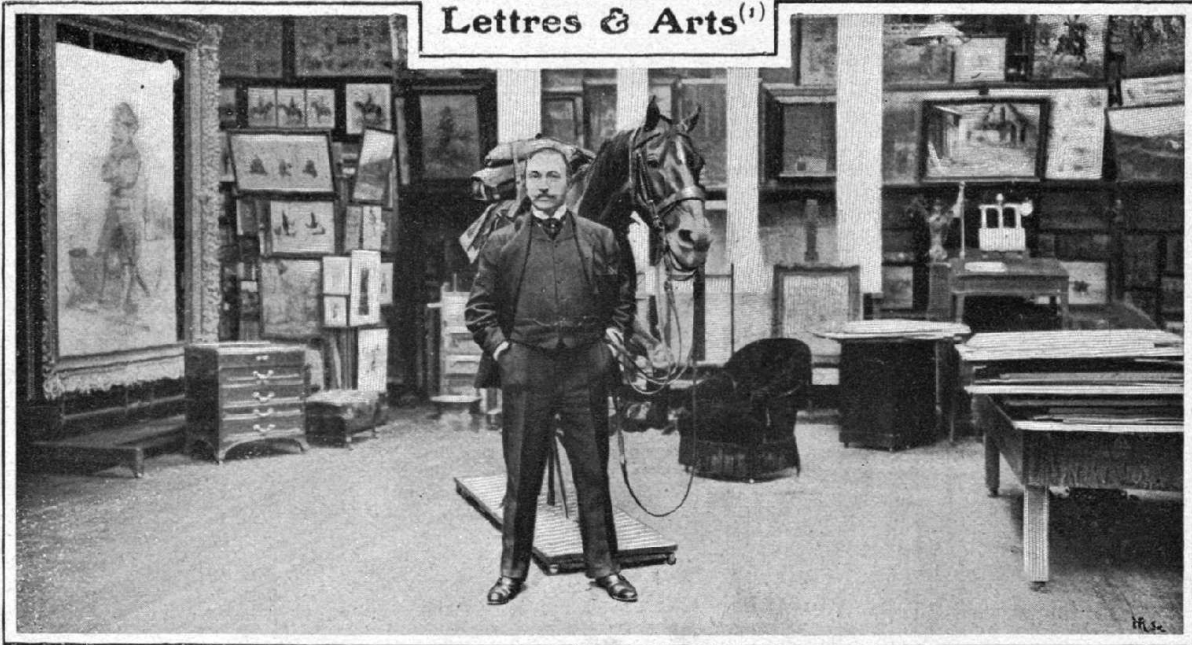


SA SAINTETÉ LE PAPE PIE X

Galerie des Souverains







ÉDOUARD DETAILLE DANS SON ATELIER

C'est dans son atelier du boulevard Malesherbes, parmi ses esquisses et ses bibelots, auprès du cheval en carton sur lequel il pose son modèle, qu'Edouard Detaille a conçu et préparé ses œuvres.

Les Étapes d'un Chef-d'oeuvre

par Henri Cain

“Vers la Gloire”, l'œuvre grandiose qui fait sensation cette année, au Salon, et qui est destinée à la décoration du Panthéon, a une histoire : un ami de Detaille, Henri Cain, l'écrivain et le peintre si connu, va la raconter aux lecteurs, en les initiant à la conception de ce travail gigantesque, ainsi qu'à ses différentes phases jusqu'à son éclosion définitive. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



n vint, un jour, annoncer à un peintre illustre qu'il allait « entrer vivant dans l'immortalité ».

— Cher maître, lui dit un des membres de la délégation qui se présentait chez lui, nous avons la grande joie de vous apprendre qu'un honneur presque sans précédent va vous être décerné : le conseil municipal va donner votre nom à une rue.

Tout le monde s'attendait à une explosion de bonheur. Il n'en fut rien, le grand homme caressait rêveusement sa longue barbe. Enfin il dit :

— Merci tout de même... mais vous m'enlevez mon boulevard !

Cette vanité ingénue, Edouard Detaille, qui bénéficia d'un pareil honneur, ne l'a pas. Il a horreur de la publicité et la haine de l'interview : il fait son œuvre, simplement, songeant que, selon la parole de Victor Hugo, on a « des devoirs vis-à-vis de sa pensée ». Le labeur énorme qu'il s'impose ne lui laisse pas le temps de s'occuper des côtés de la célébrité. A le voir passer, grand, mince, moustache au vent, on dirait, à son allure dégagée, un de ces sveltes lieutenants de chasseurs à pied dont nul mieux que lui n'a su croquer les élégantes silhouettes. Il faut que les dictionnaires biographiques soient bien affirmatifs pour que nous puissions croire qu'il est né à Paris en 1848.

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.



A NEUILLY

Detaille arrivant dans le jardin de l'atelier où il travaille et que son ami Dubufe a mis à sa disposition.

Au milieu de son travail et de ses succès, Edouard Detaille, parvenu à la gloire, est toujours resté le plus simple des hommes, le plus sûr des amis, le plus gai des compagnons. Son apparence ultra correcte, même un peu froide, cache une gaieté si fantasque et si imprévue qu'un de ses familiers a pu dire de lui avec raison : « C'est un lord anglais qui a avalé Gavroche. »

Cette courte définition vaut bien un long paragraphe. Ce qu'il y a au fond de cette gaieté si charmante, c'est simplement la satisfaction du devoir, de la noble tâche accomplie. Quand Flaubert s'arrachait à son labeur effrayant et se trou-

vait au milieu de ses amis Daudet, Goncourt, Zola, Tourgueniev, il esquissait volontiers le « pas du garçon », sorte de cancan diabolique au cours duquel le maître, en bras de chemise, roulant des yeux effroyables, bondissait et virevoltait comme un gamin, en poussant des rugissements. Edouard Detaille, commandeur de la Légion d'honneur, membre de l'Institut, fait des farces comme un rapin et est le camarade le plus enjoué du monde. C'est le délassément d'écrasants travaux au cours desquels est dépensée une somme insoupçonnée d'énergie, de courage et de volonté (sans compter le talent!).

Pénétrons donc dans l'atelier du grand peintre militaire français. *Vers la Gloire*, l'œuvre magistrale, le *clou* sensationnel du Salon de cette année, nous servira de type, si



LES PRÉPARATIFS

Avant de se mettre à l'œuvre, Edouard Detaille prépare sa palette. Sait-on que la dépense des toiles pour un tableau comme "Vers la Gloire", dépasse 1.500 francs et que l'on peut quintupler cette somme pour les autres frais ?



LE LAVAGE DES " TROIS GLORIEUSES "

Dans la cour de son hôtel du boulevard Malesherbes, Edouard Detaille surveille la destruction de son œuvre primitive, " Les Trois glorieuses ", dont il n'était pas satisfait.

vous le voulez bien, pour initier le public, non encore averti, aux multiples étapes par lesquelles passe une œuvre. Ce sera une excellente leçon pour les sceptiques qui croient qu'une toile importante se fait tranquillement, et méconnaissent la loi de l'effort.

Vous connaissez ce tableau légendaire du Maître : *Le Rêve*; un régiment aux manœuvres, est couché dans le crépuscule et voit en songe défiler les bataillons héroïques qui couvrent de gloire notre drapeau. Pour faire *Le Rêve*, Edouard Detaille s'inspira des principes de ce poète illustre qui disait en parlant d'une

pièce : « Elle est faite, il ne me reste plus qu'à l'écrire. » Comme lui il réfléchit longuement, patiemment à son sujet. C'est ainsi qu'il composa mentalement *Le Rêve*. Puis, le pinceau à la main, sans esquisse préalable, le Maître « attaqua » sa merveilleuse toile.

L'HISTOIRE D'UNE ŒUVRE.

Revenons maintenant à *Vers la gloire*, qui marque une étape spéciale dans cette admirable carrière.

Ce fut pendant le Salon de 1902, où il avait exposé ses deux grandes toiles destinées à l'Hôtel de Ville, que Detaille reçut la commande d'une décoration pour l'abside du Panthéon. De suite chacun dira : « Voilà un programme et une place bien faits pour séduire un artiste ! » Certes, mais si nous allons visiter l'emplacement désigné, que trouvons-nous ? Une sorte de niche aux proportions colossales — 10 mètres de haut sur 14 mètres de large — dont le mur est subdivisé en trois tranches de 3^m50 par deux immenses piliers. Le tout noyé dans une douce obscurité.

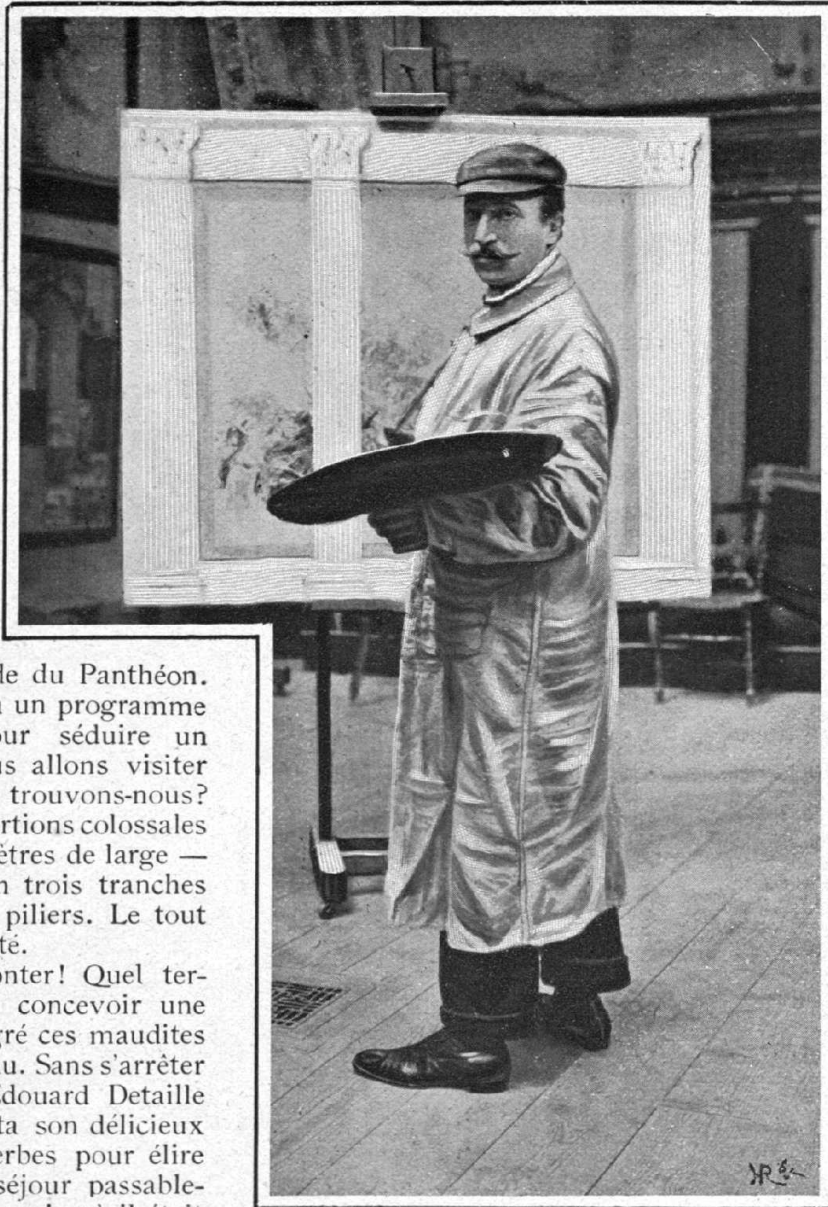
Que de difficultés à surmonter ! Quel terrible problème à résoudre : concevoir une œuvre ayant une unité malgré ces maudites colonnes qui coupent le tableau. Sans s'arrêter à ces obstacles terrifiants, Edouard Detaille se mit à la besogne et déserta son délicieux hôtel du boulevard Malesherbes pour élire domicile dans le Panthéon, séjour passablement froid et peu réjouissant, mais où il était invinciblement attiré et retenu par l'obsession de l'œuvre qui lui avait été demandée.

La première idée fut inspirée par les noms des victimes de la Révolution de 1830, gravés sur les murs du monument.

Il songea à peindre : *Les Trois Glorieuses*, chercha sa composition et voulut de suite se rendre compte de l'effet qu'elle produirait « en grand ».

Suivant le procédé des décorateurs de théâtre, il brossa largement « à la colle » une esquisse de 10 mètres sur 14 mètres et la fit installer dans l'abside.

Detaille jugea alors que le sujet était trop pittoresque pour le fond magistral et intimidant du Panthéon ; aussi ordonna-t-il de rouler ses toiles, les remporta-t-il chez lui et là, sans hésiter, fit laver à grande eau toutes ces



DETAILLE DEVANT SA MAQUETTE.

Devant la maquette de son œuvre, le maître semble un géant.

admirables esquisses sur lesquelles avait été déjà dépensée une si grande somme de travail.

Ayant donc renoncé à cette tentative, l'artiste rêva d'une allégorie : *Le Chant du Départ*. De nouveau il eut le courage de chercher sa nouvelle composition à grandeur d'exécution, et cette fois encore il ne fut pas satisfait :

— Ce n'est pas ça !

Pendant des mois il s'enferma dans son atelier, travaillant sans relâche à de nouveaux sujets. Successivement il ébauche :

Les Funérailles du Général Damrémont sur la brèche de Constantine.

Les Étapes d'un Chef-d'oeuvre



L'EXÉCUTION DE L'ŒUVRE

Ici, au contraire, Edouard Detaille semble un nain perdu dans une toile aux proportions considérables. Nul ne saura jamais le désintéressement des peintres auteurs de ces fresques gigantesques qui leur ont pris tant d'années.

La Fédération au Champ de Mars.

Les Funérailles de Marceau.

Revenant à son projet primitif, il refait une nouvelle esquisse du *Chant du Départ*.

Les études s'entassent sur les études, et après avoir consacré l'année 1903 à l'exécution de cette immense toile, Detaille la fait accrocher sur les murs du Panthéon.

Tout le monde est enchanté... sauf l'auteur.

— C'est superbe mon cher Maître. Quelle belle œuvre! — Quel mouvement! etc..... etc.....

A ces compliments, Edouard Detaille semble

— Ils sont bien gentils, mais comme je ne suis pas content de moi, ils pourraient m'en dire mille fois plus encore que ma décision ne serait pas ébranlée. Je rentre à l'atelier pour chercher autre chose. Au revoir!... Mais au fond je suis très ennuyé.

C'est ainsi qu'Edouard Detaille, pour satisfaire sa conscience d'artiste, se remet simplement, héroïquement à la besogne, sans même une parole de regret pour deux années de travail inutile et d'efforts perdus.

Afin de changer un peu le cours de ses idées, Detaille songea à un projet de plafond qu'il



L'ARRIVÉE A NEUILLY

Tous les matins, à 9 heures, Detaille quitte son hôtel pour se rendre à Neuilly, où il passe sa journée dans le travail et le calme le plus absolu.

peu sensible. Nous le voyons hocher de la tête et avancer fortement la lèvre inférieure.... Pour ses intimes c'est très mauvais signe... Bientôt Detaille vient de notre côté, et nous l'entendons murmurer: — « C'est gris, ça n'y est pas, ça n'illumine pas le fond noir que j'ai accepté de décorer. Oui, la composition est ingénieuse, si vous le voulez, mais l'ensemble est froid. C'est un tableau décoratif, ce n'est pas une décoration. Je ne sais pas encore ce que je vais refaire, mais en tout cas ce n'est pas cette toile-là qui restera. »

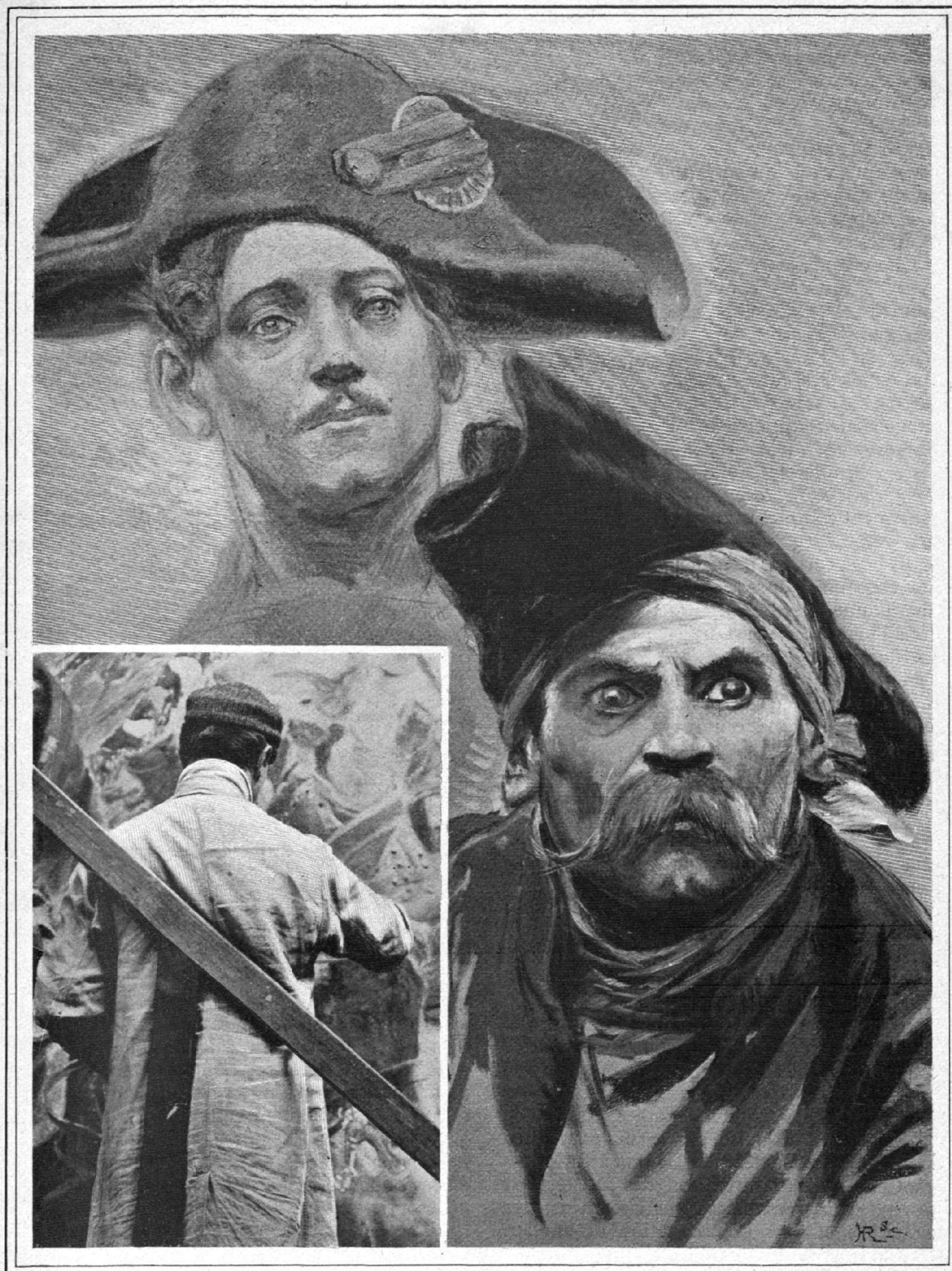
— Écoutez pourtant ces camarades, ces collègues, ces gens du monde qui vous crient : bravo!

levait composer pour l'Hôtel de Ville : *La Victoire couronnant les Trophées conquis par les armées françaises*.

— J'avais l'esquisse toute prête dans ma tête. Au bout de cinq minutes de méditation, je me dis : « Mais la voilà, ma décoration du Panthéon. Je n'ai qu'à la développer et ça y sera. »

En effet, le lendemain ça y était! Juste le temps matériel de laisser courir le fusain et l'esquisse des *Trophées* apparaissait, éblouissante. C'est en s'inspirant de ce premier croquis que le maître trouva son projet définitif.

Tout ce labeur lui avait pris plus de deux ans et nous voilà au printemps 1904.



DETAILLE AU TRAVAIL.

Sous le pinceau du Maître, monté sur une énorme échelle, les toiles gigantesques se couvrent de peinture, les faces des volontaires apparaissent nerveuses et puissantes.

De nouveau Detaille s'est remis à l'œuvre, mais cette fois dans une sorte d'ivresse joyeuse, car « il sent sa composition et sait où il va ».

Délaissant Paris, chaque matin il part pour Neuilly où jusqu'au soir il s'enferme en un immense atelier mis à sa disposition par son ami Dubufe.

Là, vivant « en ours », sourd à tous les coups de sonnette, Detaille abat une besogne incroyable, car soutenu par l'idée qu'il tient son sujet, les forces décuplées par l'exaltation de l'enthousiasme, le maître peint de verve en un an et demi cette formidable toile de *Vers la Gloire* qui, non seulement comptera comme une nouvelle et victorieuse étape en la carrière du grand peintre, mais encore marquera une date glorieuse dans l'histoire de l'art français à notre époque.

Peut-être quelques-uns de ceux qui lisent cette « petite étude sur une grande œuvre » ignorent-ils les procédés techniques employés pour faire un tel tableau ? Afin de combler cette lacune et donner les indications les plus rares et les plus savoureuses, je suis trop heureux de passer la plume, au maître Detaille qui devient ainsi l'un des illustres collaborateurs de ce journal et le plus précieux des conseillers.

« Pour mon tableau, que je veux appeler « *La chevauchée de la Gloire* ou *La chevauchée vers la Gloire*, les différentes études, au lieu « d'être faites à part, furent peintes, d'après « nature, sur les esquisses mêmes, et de façon « à faire un tout qui devait servir pour ainsi « dire de modèle définitif, de bon à tirer.

« Ces esquisses furent longues à exécuter, « sans cesse remaniées, très cherchées, très « étudiées et sans préoccupation du métier, « ce qui est la meilleure condition pour être « réussies.

« La première esquisse a été faite à la peinture à l'œuf, procédé très commode pour « chercher une composition permettant tous

*En abandonnant une œuvre presque
achevée, ce n'est pas un acte de courage
que j'ai accompli, j'en suis sûr
j'en ai simplement fait acte de probité.*

*En faisant sur la muraille du
Parthéon une Décoration qui ne me
satisfaisait pas, j'en ai profité
seulement de ma vie à me dire
que j'en aurais dû faire autre chose.*

*N'était-il pas tout naturel de
mettre de suite à exécution sur toile
ce qui me paraissait meilleur ?*

*À vous de tout cœur
Henri Detaille.*

Clément Detaille.

AUTOGRAPHE DE DETAILLE.

La lettre que le maître a bien voulu écrire et où il explique sa manière de travailler.

« les changements. Ces toiles terminées, à la « proportion du cinquième de la grandeur « définitive, c'est alors que commence l'opé- « ration de la mise au carreau qui consiste à « grandir en recopiant au moyen de carreaux « appliqués sur l'esquisse et tracés en plus « grand sur la toile définitive. C'est ici qu'in- « terviennent les spécialistes chargés de cette « besogne.

« Lemeunier et son fils et M^{lle} Michaud fu- « rent les « pistons » comme on dit, connais- « sant bien la façon de travailler de leur patron « et rendant fidèlement et trait pour trait la « composition, collaborateurs dévoués et intel- « ligents. J'aurais bien voulu employer la

« peinture mate, la cire pour exécuter ces
« toiles, mais les murailles du Panthéon sont
« humides; à chaque changement de tempé-
« rature, l'eau suinte et coule sur les toits, il
« n'y a que la bonne vieille peinture à l'huile
« capable de résister à ces brutalités atmos-
« phériques.

« Le métier a été le plus simple possible,
« pas de trucs ni d'artifices, des pétroles,
« essence ou huile — et voilà tout. »

EDOUARD DETAILLE RACONTE LE SUJET DE
« VERS LA GLOIRE ». UNE LEÇON DE
CONSCIENCE ARTISTIQUE.

Édouard Detaille nous raconte ensuite le
sujet de *Vers la Gloire*.

« Les cavaliers et fantassins qui se ruent
« vers la gloire, apportant par brassées les
« trophées conquis, ce sont les gens de Jem-
« mapes et ceux de Valmy, les grenadiers à
« cheval de Marengo, les chasseurs et mame-
« lucks d'Austerlitz, dragons d'Espagne et
« fantassins d'Égypte, hussards d'Iéna ou cui-
« rassiers de Montmirail et de Champaubert,
« tous chargés de leur glorieux butin.

« L'effet définitif ne pourra bien se juger
« que sur place, au Panthéon, avec le *baut* des
« toiles éclairé et le *bas* noyé dans la *demi-*
« *teinte* régnant dans le monument et qui
« ajoutera à l'ensemble un mystère voulu et
« prévu d'avance.

« En abandonnant une œuvre presque ache-
« vée, ce n'est pas un acte de courage que j'ai
« accompli, je crois avoir tout simplement
« fait acte de probité.

« En laissant sur la muraille du Panthéon
« une œuvre qui ne me satisfaisait pas, j'au-
« rais passé le restant de ma vie à dire que
« j'aurais dû faire autre chose.

« N'était-il pas tout naturel de mettre de
« suite à exécution, une idée qui me parais-
« sait meilleure? »

Il est 6 heures, tout à coup, au fond de l'a-
telier, la voix de Detaille résonne plus émue
qu'à l'ordinaire : — « Allons, c'est fini d'être
heureux ! » — Le maître vient de signer son
tableau.

Demain : on emportera au Salon l'immense
toile dans laquelle l'artiste a mis tout son
talent et son énergie. Demain « son » œuvre
appartiendra « à tous ». Demain : c'est l'in-
connu ! Un si noble effort d'art sera-t-il com-
pris ou méconnu ??... Mais le peintre a déjà
oublié sa peine, ses déboires et ses années de
luttés, pour ne penser qu'à ce qu'il y avait de
bon dans cette vie de travail opiniâtre et soli-
taire ; et si la voix du « patron » tremble, si
son cœur est serré, c'est qu'il songe à ces
heures consolantes de la tombée du jour où,
dans le grand atelier silencieux qui doucement
se remplit d'ombre, l'artiste, sa journée finie,
regarde peu à peu son œuvre se voiler de
nuit, tandis que ses beaux rêves et ses espé-
rances se confondent avec la fumée de la ciga-
rette qui monte légère et bleue... plane un
instant... s'éparpille... et s'évanouit.

HENRI CAIN.



Henri Cain et Edouard Detaille, après leur causerie, se serrent la main.



LE PLUS JEUNE EXPOSANT

Le plus jeune exposant du Salon des Artistes français est le jeune Thaddée Styka, qui n'a que



Thaddée Styka, le plus jeune exposant du Salon, travaillant à côté de son père.

quatorze ans, et dont l'œuvre fut très remarquée l'an dernier. Thaddée Styka avait sollicité du peintre Henner la faveur de faire son portrait pour le Salon. Une indisposition du modèle a interrompu le travail que nous pourrions voir l'année prochaine.

CONSTANTIN MEUNIER

Constantin Meunier, le célèbre peintre et sculpteur belge, né à Etterbeek le 12 avril 1831, est mort à Bruxelles le 4 avril 1905.

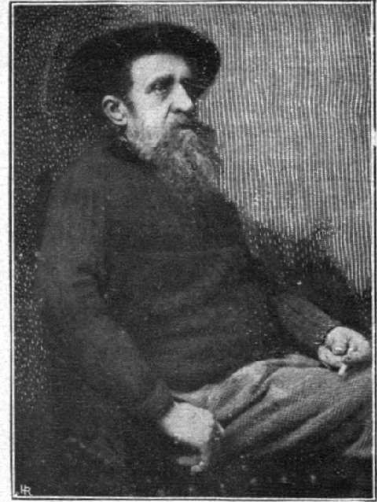
Constantin Meunier fut, par excellence, le peintre et le sculpteur de l'ouvrier. Avec Rodin, dont il était l'ami, il put exprimer en des statues à la fois réalistes et synthétiques le travail et le travailleur dans leur vrai caractère moderne.

Le musée du Luxembourg possède de lui deux statuette : *Le Marteleur* et *Le Débardeur* et deux bas-reliefs : *La Glèbe* et *Puddeurs au four*.

Il venait de terminer le *Monument du Travail*, que l'on admirera un jour dans les futurs locaux du Mont-des-Arts, de Bruxelles.

Constantin Meunier avait été chargé de réaliser, conjointement avec le sculpteur Charpentier, le monument Zola. La maquette était faite et Meunier comptait terminer son œuvre cette année.

apportés ce jour-là à Burlington-House par une nuée de commissionnaires, et c'est le plaisir de nombreux badauds que d'assister à



Constantin Meunier, le grand sculpteur belge, mort à Bruxelles le 4 avril.

POUR LE SALON DE LONDRES

Notre photographie représente la remise des toiles que les peintres soumettent au jury de la *Royal Academy*, laquelle organise chaque année une exposition analogue à nos grands Salons.

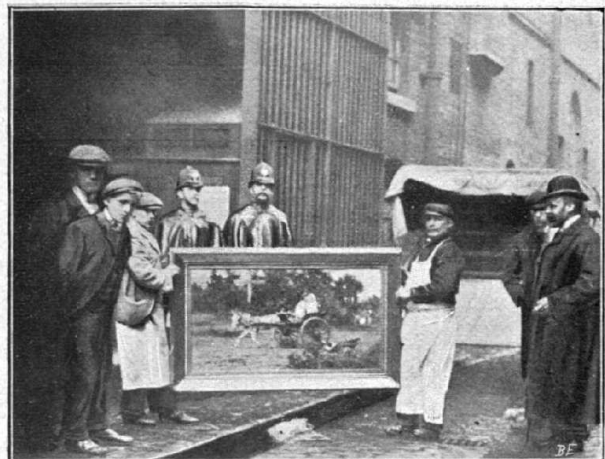
Des centaines de tableaux sont

l'arrivée des toiles et de discuter leurs mérites.

Le défilé continue pendant toute la première semaine d'avril, les peintres déjà primés jouissant du privilège de pouvoir envoyer leurs œuvres tant que le jury n'a pas commencé ses opérations.

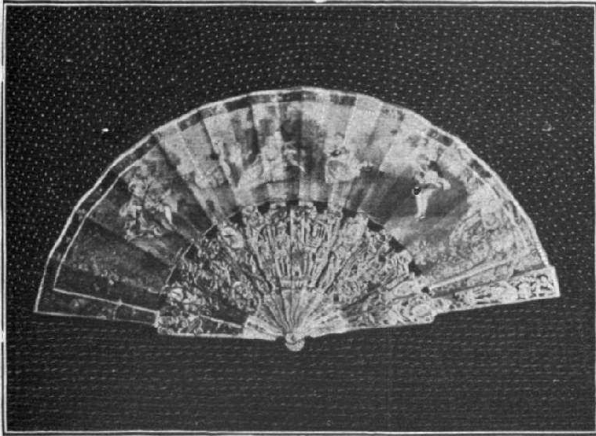


Le roi et la reine d'Italie regardant à l'hôpital Saint-Michel la statue équestre de Humbert I^{er} par Cipanelli.



Arrivée des toiles au Salon de Londres (l'exposition annuelle organisée par la *Royal Academy*.)

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



Éventail peint par Watteau, découvert le 2 avril dans le vieux château d'Isleworth.



M. Denys Puech, élu le 2 avril membre de l'Académie des Beaux-Arts en remplacement de M. Barrias.

UN WATTEAU RETROUVÉ

Un chef-d'œuvre, que les plus grands experts de Londres attribuent à Antoine Watteau, vient d'être découvert dans le grenier d'un vieux château d'Angleterre, à Isleworth. C'est un éventail d'un goût merveilleux et d'une exquise élégance. Les deux faces représentent des pastorales. Les lames sont en ivoire et portent d'admirables décorations.

Comment cette œuvre d'art est-elle venue échouer dans le grenier d'un château anglais? On sait que Watteau, atteint de phthisie, vint passer une année en Angleterre (1719) pour suivre le traitement d'un fameux spécialiste; le grand artiste, déjà universellement connu, reçut de nombreuses commandes des premières familles du Royaume-Uni.

D'autre part, on a lieu de penser que l'éventail fut apporté en Angleterre par un émigré qui le mit en gage pour se procurer quelques ressources pendant la tourmente révolutionnaire.

A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Le 2 avril, M. Denys Puech, sculpteur, a été élu membre de l'Académie des Beaux-Arts, en remplacement de M. Barrias.

Parmi les œuvres de M. Puech, citons le *Sainte-Beuve* et le *Leconte de l'Isle* du Luxembourg et différentes œuvres qui ornent des musées de province.

M. LOUBET AU SALON

Le jeudi 13 avril, le président de la République, accompagné de M^{me} Loubet, a inauguré au Grand Palais, le Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts.

Le Président était accompagné



Au Salon : J. Sala : *Portrait d'Odette et Jacques.*

du général Dubois, de M. Henry Poulet, et du colonel Rebell. Il a été reçu par MM. Bienvenu-Mar-

tin, ministre de l'Instruction publique, Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, et Carolus Duran, président de la Société Nationale des Beaux-Arts.

LA RUCHE

Pour remercier M. Boucher qui dirige leur cité artistique de l'exposition de leurs œuvres organisée par lui, les artistes de la Ruche ont offert à l'éminent sculpteur, le 6 avril, un grand banquet.

LE PLUS GRAND PEINTRE MILITAIRE DE L'ESPAGNE

L'art espagnol a perdu une de ses célébrités en la personne de don Marcelino de Unceta, le fameux peintre de bataille qui vient de mourir à Madrid. Le grand artiste était originaire de la province de l'Aragon. Il avait exposé plusieurs fois au Salon de Paris.



M. Loubet sortant de l'inauguration du Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts (13 avril).



E. Sain : *Portrait de M^{lle} Renée du Minil, de la Comédie-Française.*

LE SALON DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE

La première — en date sinon en mérite — des deux grandes halles printanières, a ouvert ses portes le 15 avril.

Les œuvres essentielles sont d'abord les deux plâtres d'*Auguste Rodin* et le portrait du statuaire *Deville* et sa mère, par *Eugène Carrière*; dans la pénombre affectuonne de l'artiste, se détachent les deux visages aux modelés sculpturaux. Le peintre *Albert Besnard* nous montre son *Plafond* de la

Comédie-Française, d'un coloris éblouissant, d'une vertigineuse audace de palette; peut-être les personnages, quand ils seront en place, apparaîtront-ils un peu petits. M. Lucien Simon s'est surpassé : sa *Soirée dans un atelier* est sa plus forte réalisation; on y voit, groupés dans une harmonie des plus heureuses, des artistes notoires, MM. Cottet, Prinnet, Saglio, Georges Desvallières. *Le Christ chez les humbles*, de M. Léon L'Hermitte, est un renouvellement magistral de la manière de ce paysagiste. L'exposition rétrospective des sites picards, de feu Cazin, pieusement organisée par M^{me} Cazin, et M. Michel Cazin, tous deux statuaires de haut mérite, est une des attractions du Grand Palais. Des fantaisistes comme MM. Jean Veber et Albert Guillaume, créent devant leurs œuvres, des attroupements joyeux. *Le Casino de frontière*, du premier, réunit les types les plus cocasses du rastaquouérisme; et le *Chef-d'œuvre* du second est une illustration dont la drôlerie est irrésistible.

Les portraitistes sont nombreux et brillants. Au premier rang, doivent être signalés MM. Carolus Duran, La Gandara, Boldini, Caro-Delvaile, M^{me} Delasalle, Louis Picard, Dagnan-Bouveret, Armand-Berton, Aman-Jean. Remarqué les effigies de *M. Léonce Bénédite*, par le directeur de la Villa Médicis,



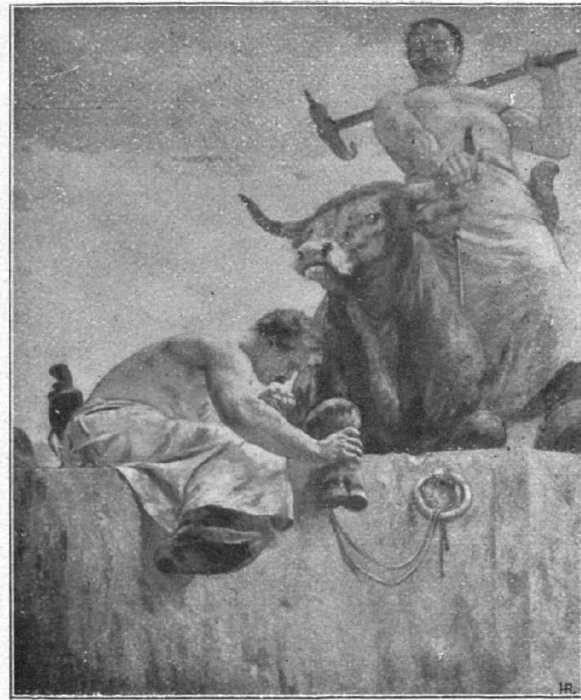
Aman-Jean : *Portrait de M^{me} A. J.*

de *M^{me} Polaire*, par Antonio de La Gandara, de *M. Willy*, par Boldini, de la gracieuse *M^{me} Rosland*, par Caro-Delvaile, de *Jules Adler*, par M^{me} Delasalle, de *Louis Picard*, par lui-même. M. Anquetin s'est représenté, mais en condottiere fantaisiste.

De vastes compositions allégoriques de MM. Roll (*Les Joies de la Vie*), de M. Prouvé (*Joies de l'Été*), de M. Friant (*La Lorraine protectrice des arts et des lettres*), de M. Meunier (*Le Retour de l'Enfant prodigue*) attestent la vitalité de nos décorateurs.



Carolus Duran, président de la Société Nationale des Beaux-Arts : *Portrait de M^{me} X...*



H. Gervex : *Étude pour le plafond de la mairie du XIX^e arrondissement.*

BRICHANTEAU CÉLÈBRE

Monsieur Jules Claretie vient de donner une suite à son *Brichanteau comédien* et c'est *Brichanteau célèbre*, étude mélancolique et exacte de ce don Quichotte de



N. Sternberg-Davids : l'enfant à la poupée.



J. Belon : Le soir (bords de la Creuse)



M. Jules Claretie, de l'Académie française, auteur de "Brichanteau célèbre".

Les paysagistes, sous l'égide du grand nom de Cazin, — et trop souvent inspirés de lui, — se nomment René Billotte, Henri Duhem, Lucien Griveau, André Dauchez, René Ménard, Meslé, etc. La peinture de genre se réclame des noms autorisés de M. Jean Béraud, et de M. Gaston La Touche.

Les artistes étrangers sont, on le sait, accueillis à bras ouverts à la Société Nationale. Citons MM. John Lavery, de Glasgow, Morrice, Guthrie, Rupert, Bunny, Maurer, M^{me} Olga de Boznanska. Les Espagnols, eux aussi, nous prouvent, par leur brillant succès à la Nationale, qu'en art, il n'y a pas de Pyrénées. MM. Ignacio Zuloaga et Hermen Anglada sont de vigoureux coloristes. Le *Marchand de coqs* d'Anglada est chatoyant comme une tapisserie persane. Les gitanes de Zuloaga sont prestes et provocantes.

Notons en sculpture les envois de M. Jules Desbois (*Une Femme à l'arc*, de la plus souple facture), de M. Alexandre Charpentier (*la Famille heureuse*, bas-relief d'une simplicité émouvante), un savant buste féminin, de M. Camille Lefèvre; un masque antique d'Emile Bourdelle, une gracieuse tête d'adolescente de M^{me} Charlotte Besnard, le *Renan* de M. José de Charmoÿ, les chevaux de M. Rembrandt Bugatti, les bustes de MM. Lucien Schnegg, Vallgrenn, Louis Dejean.

Enfin il serait injuste de passer sous silence une section d'art décoratif qui se recommande des grès céramés de MM. Auguste Delaherche, Ernest Carrière, Dammouze, Bigot et Dalpayrat; des bijoux adorables de M. Charles Rivaud, etc.



M. Marcel Prévost, réélu le 8 avril président de la Société des gens de lettres.



Couverture de « Récits d'un vieil Alsacien » par Jeanne et Frédéric Régamey.

l'Art qui restera un type parmi ceux que la littérature a créés. La célébrité de Brichanteau est un peu hypothétique; le pauvre homme la croit pourtant réelle et cela le console de ses déboires. N'est-il pas interviewé, ne trouve-t-il pas son nom parmi une vente d'autographes où une lettre de lui est cotée 1 fr. 25? Plusieurs chapitres de ce délicieux roman sont touchants, d'autres apportent des documents nouveaux à ce Roman comique moderne dont l'éminent auteur de *Moi et l'Autre* s'est fait l'historiographe.

RÉCITS D'UN VIEIL ALSACIEN

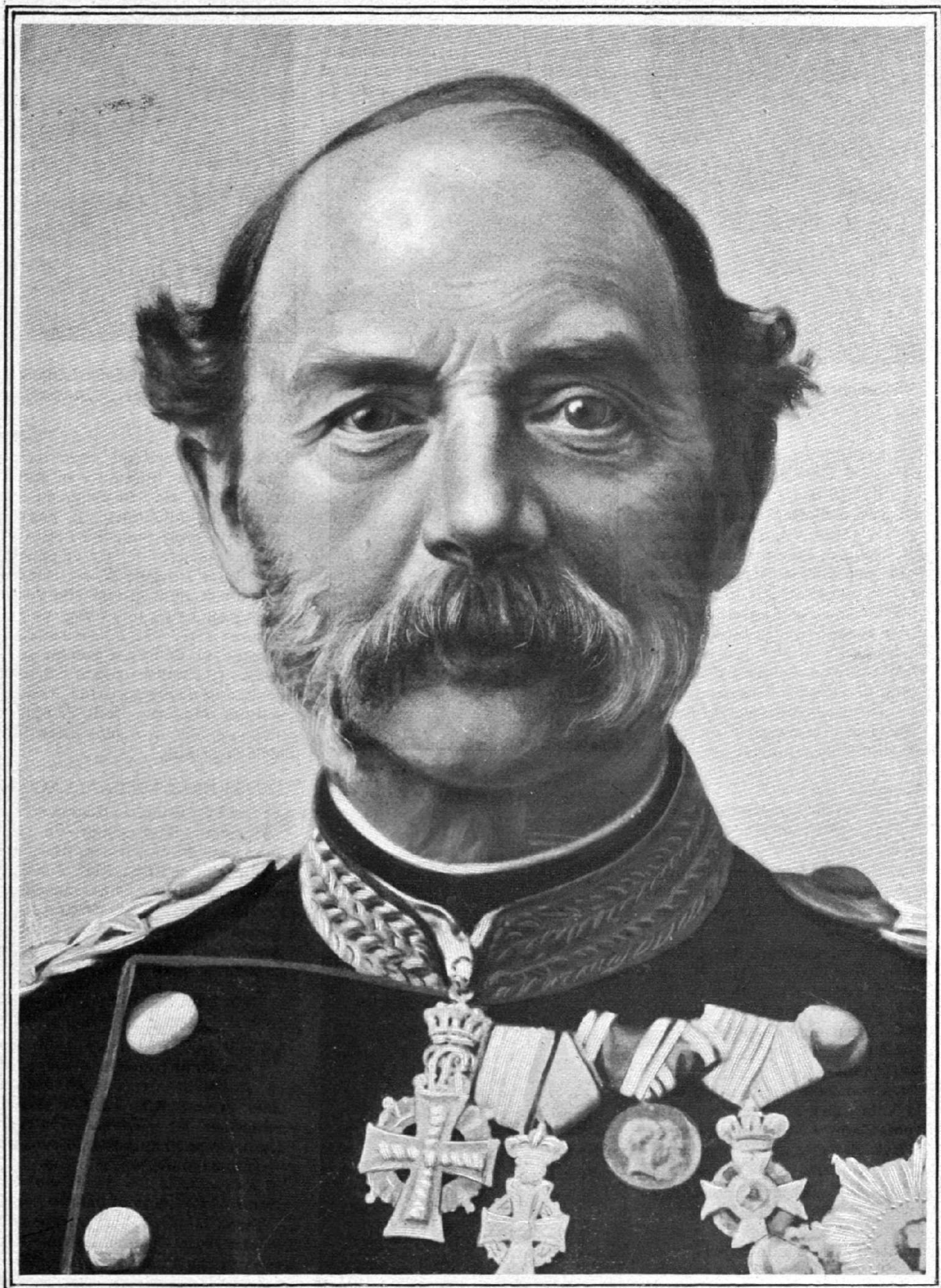
M. et M^{me} Frédéric Régamey, de retour d'un séjour de plusieurs années en Alsace, nous apportent sous ce titre : *Récits d'un vieil Alsacien*, des notes très curieuses et très vivantes. Frédéric Régamey a semé le livre de croquis charmants. M. Maurice Barrés a écrit une préface pour ce livre.

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE

On sait que M. Pierre Loti, de l'Académie française, n'est autre que l'officier de marine Julien Viaud. A ce dernier titre l'écrivain enchanteur de *Pêcheurs d'Islande* fit, en Chine et au Japon, la longue et pénible campagne de 1900.

Il en rapporte sur le Japon un volume d'exquises notations sous ce titre : *la Troisième jeunesse de Madame Prune*. Madame Prune est une proche parente de cette *Madame Chrysanthème* que Pierre Loti nous raconta si joliment. Il nous narre ses impressions, sur ce pays qu'il n'avait pas vu depuis seize ans.

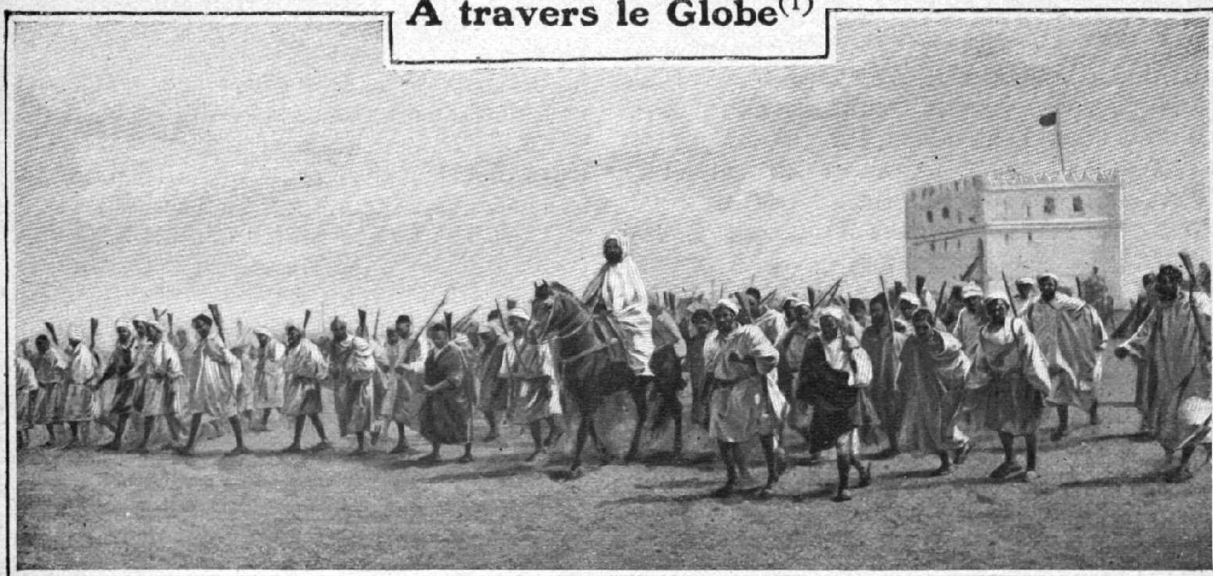
Je sais tout



S. M. CHRISTIAN
Roi de Danemark

Galerie des Souverains





L'ARMÉE DU SULTAN EN MARCHÉ

Aux environs de Fez, l'armée du sultan partant pour combattre le prétendant Bou-Amama.

LE MAROC MYSTÉRIEUX

par Hugues Le Roux

Depuis la visite de l'empereur d'Allemagne à Tanger, les événements du Maroc ont pris une importance considérable. Mais si l'on en parle en ce moment beaucoup, on le connaît peu, et il reste encore entouré de mystère. Notre éminent collaborateur Hugues Le Roux, intrépide explorateur de toute l'Afrique du Nord, nous donne ici un aperçu du caractère et des moeurs de ce pays. * * *



LE Maroc est merveilleusement connu et inconnu : il est là, en face de Gibraltar, aux portes de notre Algérie; tous les yachts qui font dans la Méditerranée quelques escales de plaisir viennent mouiller leur ancre en rade de Tanger; tous les aquarellistes ont fixé sur leurs blocs cette atmosphère transparente, dans laquelle les détails des plans les plus lointains apparaissent seulement rapetissés par la distance, avec une netteté déconcertante qui détruit la sensation de la profondeur. Quelle joie d'éclabousser ces blancheurs de neige avec les petites taches bariolées des vêtements, des chéchias qui grouillent sur le quai de la Marine, d'entasser de la marge bleue de la mer à la marge bleue du ciel l'éboulement de

cube symétriques qui sont des maisons rechampies à la chaux avec des touches d'orange ou de lilas, soulignant les arêtes où un peu d'ombre se pose!

« Le Maroc? disent les touristes qui ont visité Tanger, c'est un pays où l'on débarque d'abord en canot, puis à dos d'homme, où la cuisine est déplorable dans les hôtels européens, mais le pittoresque extraordinaire dans les ruelles, dans les marchés d'indigènes. Il ne reste dans la Méditerranée rien qui ait autant de couleur locale. »

« Le Maroc? disent les diplomates, c'est un pays où l'on s'ennuie ferme, où l'on gagne les mérites qui, par la suite, vous envoient dans une légation ou dans une ambassade plus européenne. »

« Le Maroc? disent les officiers d'Algérie,

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.

c'est un pays avec lequel nous n'avons point de frontière et où les anciens traités ont attribué à la France le *droit de suite*. C'est-à-dire que nous avons la faculté d'y poursuivre comme nous l'entendons, les pillards marocains qui viennent marauder sur les territoires de notre Algérie. Il y a longtemps que nous aurions dû donner la chasse à ces brigands-là, à travers leur pays tout entier. On les aurait poussés dans l'Atlantique, quitte à faire, en revenant, un petit tour par les villes saintes. »

« Le Maroc? disent les financiers, c'est un pays qui... »

Et ils se mettent à parler tout bas. Or, quand les financiers commencent à parler tout bas, c'est que les histoires deviennent intéressantes. Il n'y a pas au monde d'actualité plus actuelle que celle qui préoccupe les financiers. Il fallait donc s'attendre à ce que *Je sais tout* demandât à un vieil Africain du nord, comme je suis, d'apporter à l'enquête marocaine les clartés qu'il a glanées en tournant tout autour de l'empire interdit et en y poussant du côté du nord, du sud, de l'est et de l'ouest, quelques pointes aiguës.

L E MAROC EST UNE DES TERRES LES PLUS PITTORESQUEMENT REMUÉES DU GLOBE.

Si l'un de ces hardis aéronautes qui maintenant traversent la Manche en ballon aussi aisément que dans un bateau à vapeur, voulait bien nous emporter par les airs au-dessus de cette terre mystérieuse que ceux d'Islam appellent « le Pays du Couchant », *Moghreb*, nous découvririons par-dessus le rebord de la nacelle une des terres les plus pittoresquement remuées du globe. C'est, sans doute, un peu le régime de notre Algérie, mais avec plus de continuité dans les grands reliefs et d'étendue dans les chaînes montagnardes. La Kabylie d'une part, les hauts plateaux d'une autre, en troisième lieu les villages Berbères, dits « Ksours », qui longent le Sahara algérien, donnent une idée assez exacte de cette disposition géographique. La montagne alterne partout avec la « plaine-pâturage ». De là, la division du Maroc en deux zones, habitées par deux races totalement différentes, ce que les gens du pays appellent le « Bled-el-Maghzen » et le « Bled-el-Siba ».

Lorsque l'invasion arabe qui arrivait d'Asie se répandit dans l'Afrique du nord, elle ne trouva pas ce pays vide d'habitants. Nous sommes si habitués à trouver l'homme en burnous installé sur le littoral méridional de la Méditerranée que nous avons une tendance à oublier qu'il est, en ces contrées, un immi-

grant assez fraîchement débarqué. Les habitants du pays que l'on avait pris l'habitude de désigner sous le nom quelque peu dédaigneux de « Berberi », c'est-à-dire les barbares, — probablement pour se dispenser d'étudier leurs diverses origines — quand il parut, ne se sentirent point la force qu'il fallait pour lui résister. Les uns se retirèrent dans le Sahara. Ils sont devenus les Touaregs (on prétend que ce nom signifie les « Abandonnés »). Les autres montèrent se réfugier dans la montagne, estimant que ces forteresses naturelles étaient plus faciles à défendre que des défilés de plaines. Ils y sont demeurés. Dans notre Algérie, leur îlot le plus important est le massif du Djurjura ou Kabylie. Au Maroc, ils s'appellent pour nous tantôt les Riffains ou les Berbères, selon qu'ils habitent les massifs montagnards voisins de la Méditerranée ou les crêtes élevées qui forment proprement l'oblique épine dorsale du Maroc.

L'Arabe envahisseur amenait avec soi ses troupeaux, ses tentes, sa cavalerie. A travers le Maroc, comme à travers l'Algérie, il est resté, par nécessité et par goût, habitant de la plaine. Il s'est répandu autour des chaînes de montagnes, des massifs isolés, comme une inondation quelque peu stagnante. Puisqu'il était le vainqueur, c'est de sa tente et de sa race qu'est sorti le Gouvernement.

Cette puissance directrice est désignée au Maroc par le terme très général de « Makhzen ». Ce mot enferme le Sultan lui-même, sa cour, ses généraux, ses serviteurs de toute espèce, y compris leurs chevaux, leurs mulets et leurs ânes, — quelque chose, on le voit, comme le « Tchîn » russe. Or, au Maroc, on a pris l'habitude de nommer « Pays de Makhzen » tout ce qui n'est pas la montagne abrupte, tout ce qui est haut plateau verdoyant, plaine, pâturage, propre à nourrir du mouton. De la sorte le « Pays du Makhzen » se trouve être le pays particulièrement arabe pour lequel le Sultan et son entourage éprouvent une délection toute spéciale. C'est en effet le pays qui paie le plus exactement ses contributions. On le comprend : lorsqu'il prend aux autorités marocaines le désir — ce désir leur vient souvent — de lever un impôt, régulier ou non, normal ou inique, il est très aisé de prendre à la gorge de pauvres bergers encombrés de moutons, qui, quand on les dépouille, ne savent jamais très exactement s'ils ont affaire à des agents réguliers du fisc ou à des fantaisistes opérant pour leur compte personnel.

Ces audacieux fonctionnaires ou coupeurs de routes ne se risqueraient pas à venir jeter leurs filets dans la montagne ou habite le

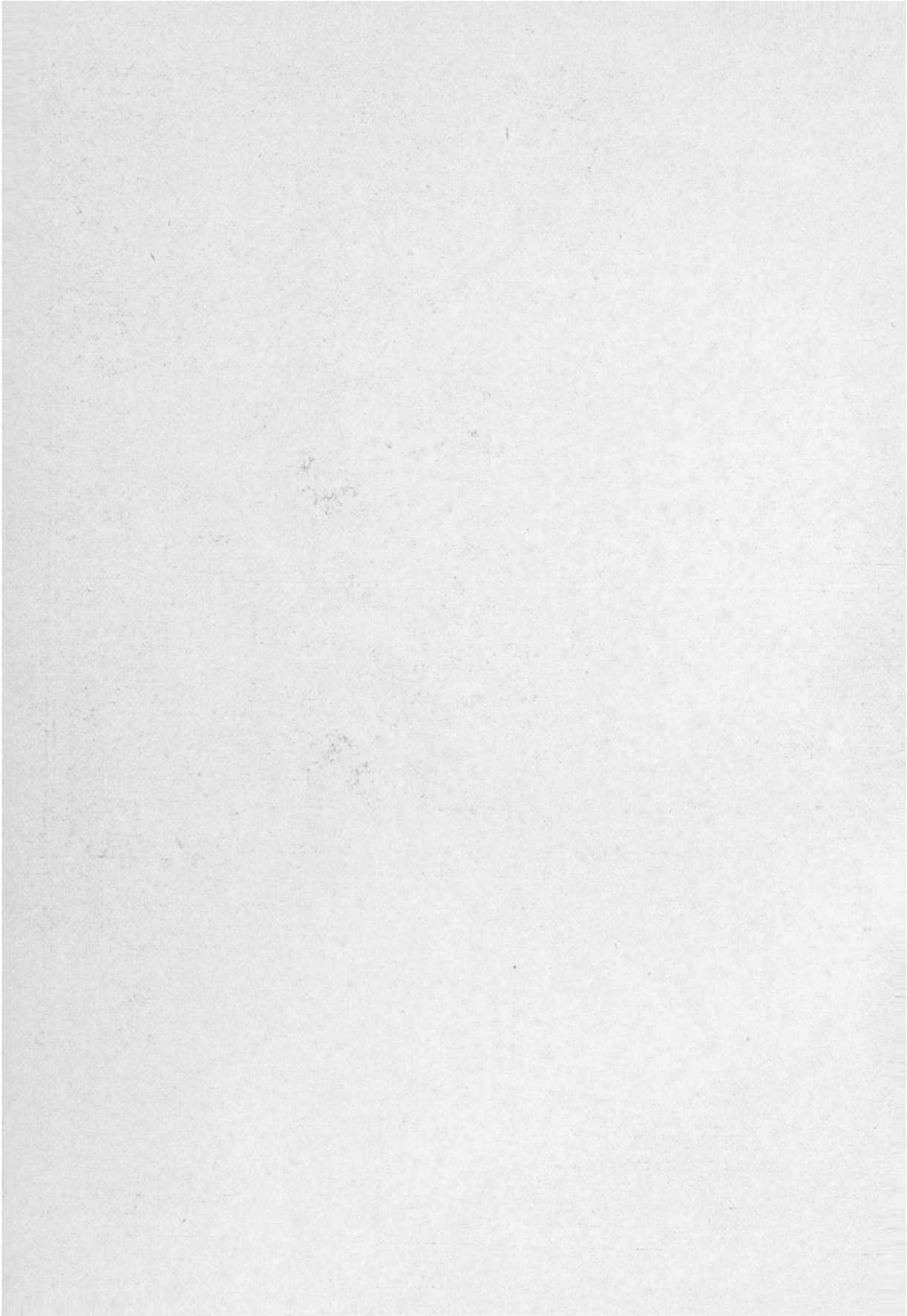
Je sais tout



S. M. LE TZAR NICOLAS II
Empereur et autocrate de toutes les Russies

Galerie des Souverains

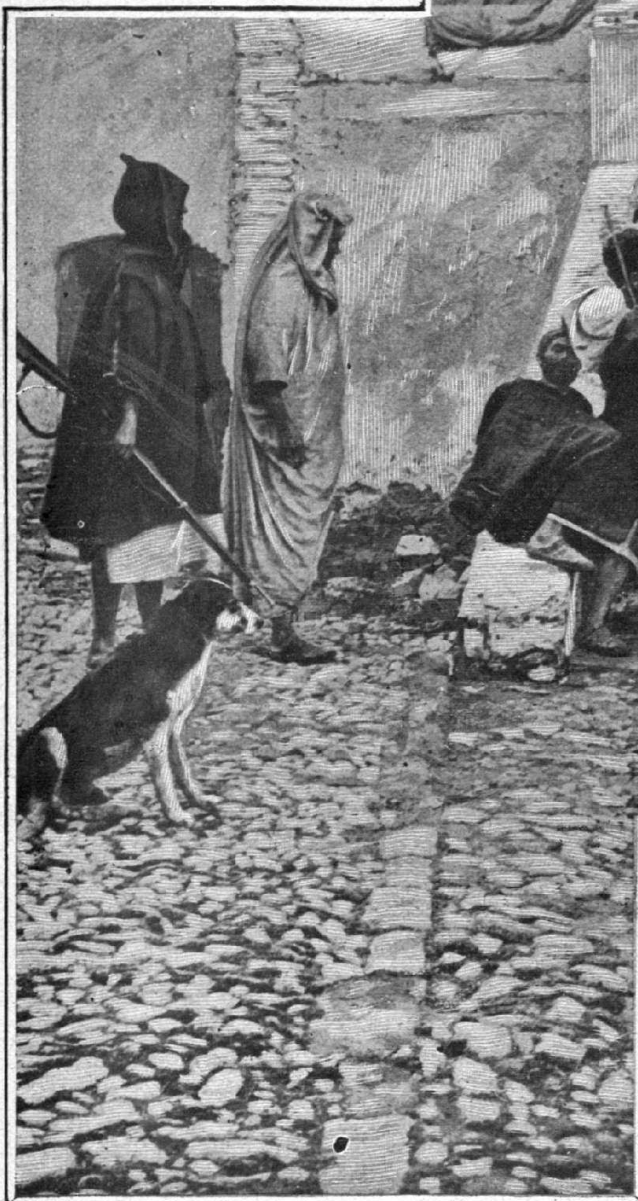




Berbère. Le respect que ce sujet indiscipliné inspire au Gouvernement marocain est si vif, que, pour désigner les parties montagneuses habitées par les anciens propriétaires du sol, le Makhzen lui-même a adopté l'appellation assurément pittoresque de « Bled-el-Siba » c'est-à-dire « Pays de la Liberté ».

Ce mot-là dit tout. La Corse a le maquis, l'Italie a l'Abruzze, le Maroc a le « Bled-el-Siba ». Je ne dis pas qu'en d'autres temps, lorsque les cours chéri-

fiennes brillaient de tout leur éclat, le Marocain montagnard n'ait usé de sa liberté avec



A TANGER, DEVANT LE PALAIS DU GOUVERNEUR
Mendians et postulants viennent demander des emplois et des secours au gouverneur.

des nuances de soumission qui ressemblaient à un vasselage formel. Le fait est qu'en vingt années d'observation personnelle, j'ai vu le respect du Bled-el-Siba pour le Makhzen diminuer d'une récolte à l'autre, jusqu'à devenir moins que rien, un mépris total, voire une rébellion ouverte, toujours impunie. Quand revient la saison bénie de toucher l'impôt, le Makhzen continue d'enjoindre à ses fonctionnaires d'aller faire dans la citadelle berbère la collecte des contributions directes et indirectes.

Mais il y a longtemps que l'on a cessé de se forger des illusions sur les résultats de ces tournées fiscales. Les agents intelligents



se contentent de rançonner deux fois les gens de plaine. Les inconsidérés se font recevoir dans la montagne à coups de fusil. Il n'y a plus de liens entre le Makhzen et le Pays de Siba; pas même un lien religieux.

Le musulman de la montagne suit en effet les pratiques de l'islam avec la plus parfaite tiédeur. Il ne profite même pas de la fameuse clause polygamique qui permet à chaque croyant d'épouser, s'il en a les moyens, quatre femmes. Presque partout, comme dans notre Kabylie, comme dans le haut Touareg, le montagnard marocain est monogame, et cette habitude a des causes aussi bien que des résultats qu'il convient de noter.

LES BERBÈRES, TIÈDES MUSULMANS, N'ÉPOUSENT QU'UNE SEULE FEMME.

La jeune fille qu'il épouse mûrit dans le climat montagnard aussi lentement que celle de chez nous. La fiancée marocaine a de dix-huit à vingt ans lorsqu'on la marie. A trente-cinq ans, voire à quarante, elle est encore belle, au moins forte et saine, tout à fait capable d'être pour l'homme une utile compagne.

TOURISTES EUROPÉENS A TANGER
La vue de ces ruelles abruptes offre un pittoresque coup d'œil aux excursionnistes.

D'autre part, un des premiers effets de l'existence sédentaire se manifeste dans la tendance qu'ont les peuples, autrefois errants et polygames, à évoluer du côté de la monogamie. L'homme qui est assuré de rencontrer à la porte de sa maison une échoppe où il se procurera ce qui est nécessaire à la vie la plus simple, n'aura plus be-

soin d'entretenir ces industries à l'abri de son toit sous la figure querelleuse et encombrante de quatre épouses régulières.

C'est ainsi qu'en ont usé les Berbères. Comme nos Kabyles, ils sont allés loger leurs villages à la crête même des montagnes. La vue de ces agglomérations de bâtisses en tourbe, recouvertes de tuiles, est, de loin, celle d'un château-fort.

A une certaine distance, l'aspect est pittoresque, voire attrayant. Si l'on pénètre dans ces centres de bâtisses, on est tout d'abord terrifié par l'effrayante odeur des fumiers qui débordent dans les ruelles et stagnent entre les masures sans drainage. Il faut que l'air de ces sommets soit singulièrement vivifiant pour que des épidémies chroniques n'aient pas détruit jusqu'au dernier, les libres habi-



L'ATTAQUE DE LA CARAVANE
A deux journées de Tanger, la caravane de la sultane fut arrêtée, éventrée, et la sultane fut jetée à bas de son dromadaire.

tants du pays de Siba. Au cœur du village s'ouvre généralement une grande place. Elle n'est pas sans analogie avec notre « communal » et avec le vieux « forum » latin. Cette dernière comparaison est la plus exacte. En effet, chaque village, presque, du Pays de Siba, est une république indépendante, qui, non seulement ne relève point du lointain Makhzen, mais vit sans lien politique avec ses voisins les plus immédiats.

C'est une ruche qui a son chef, figuré par un personnage que l'on nomme, dans le droit marocain de la montagne, comme dans notre droit kabyle, « le Berger du village ». Cet élu représente l'âme même de la petite cité. Si jamais nous voulons faire au Maroc de la pénétration vraiment pacifique, il conviendra de mettre sur les routes des négociateurs, qui auront pris auparavant la peine d'étudier ces coutumes patriarcales. En effet, un homme qui aurait souffert dans la vie des siens, ou dans ses biens, de l'audace de quelque Marocain montagnard, se mettra tout le village de cet homme sur les bras, s'il veut se faire personnellement justice. Il a, au contraire, des chances raisonnables d'obtenir une satisfaction suffisante, si l'on consent à passer par les formes du droit marocain, c'est-à-dire si l'on s'adresse aux « Bergers ». Ils sont seuls, vis-à-vis des tiers, responsables des écarts de conduite de leurs administrés.

Le refus d'observer ces usages locaux confère au village dont le meurtrier ou le voleur faisait partie le droit d'exercer collectivement la « Dia », c'est-à-dire la vengeance. C'est plus qu'un droit, c'est un devoir. L'injure adressée à un simple particulier est supportée par le village entier. La « Dia » prend ainsi une figure de nécessité morale qui la fait cousine germaine de la vendetta. J'ai lu autrefois avec beaucoup de soin l'étude que M. Paul Bourde a consacrée à la vendetta corse, à ses exigences politiques et sociales. Tout ce qu'il dit de la « vendetta » s'applique, sans nuances, à la « dia ».

L'abus de la dia entre particuliers et villages est arrivé à un tel excès dans certaines régions du Maroc, qu'il a contribué à y rendre les conditions de la vie absolument insoutenables. J'ai vu dans les archives du Gouvernement général d'Algérie, des lettres envoyées du Maroc.

On y réclamait nettement notre intervention.

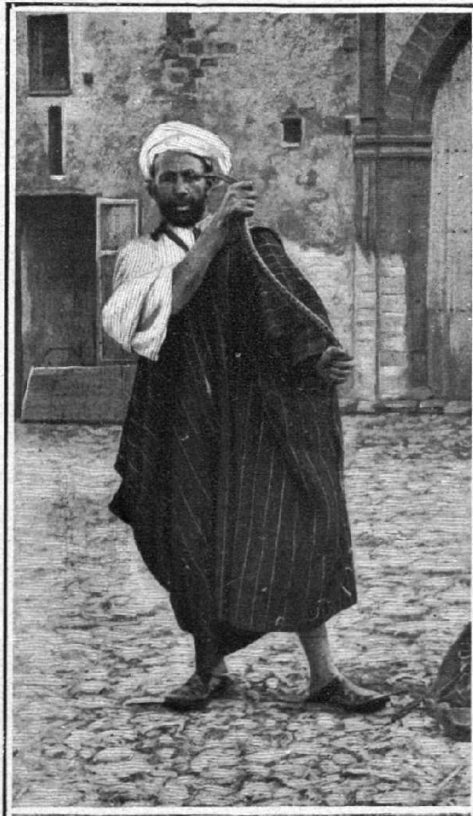
On expliquait que, dans l'enceinte même de tel village, les hommes, par un accord tacite, avaient décidé de ne plus sortir que de nuit. Le jour on faisait trêve pour que femmes et enfants pussent circuler à l'abri des balles et vaquer à l'approvisionnement des maisons transformées en autant de redoutes.

Le Sultan, s'il avait été bien conseillé, pourrait-il atteindre et réformer ces deux vices de son empire : l'anarchie de vengeance du « Pays de la liberté », et l'anarchie fiscale du « Pays de makhzen » ?

Nous aimons la symétrie, et comme il y a, à Constantinople, un personnage qui, sous son turban, nous apparaît avec une figure de tzar musulman, nous estimons que le Sultan du Maroc doit être, lui aussi, un émule d'ailleurs encore plus mal obéi, de S. M. Abdul-Aziz.

La vérité est que le sultan du Maroc ressemble beaucoup plutôt à un pape qu'à un empereur. « Le pape d'Avignon », a dit, je ne sais plus quel homme d'esprit, sous-entendant par là que le véritable successeur de saint Pierre, — pardon, de Mahomet, — résidait à Constantinople. Le principal lien qui unit ce haut personnage ecclé-

siastique aux croyants de son empire est le droit héréditaire de faire payer annuellement à ceux de la montagne comme à ceux de la plaine, un impôt de caractère religieux. Le pape de Rome, hier encore, entretenait une armée pour faire la police à l'intérieur des Etats pontificaux. Tout de même le sultan s'appuie-t-il sur le Makhzen. Un jour, j'ai eu l'occasion de vérifier de mes yeux que ce droit du sultan est, pour ainsi dire, une émanation de sa personne même, et qu'il n'a rien à voir avec



CHARMEUR DE SERPENTS

L'existence de l'indigène se passant dans l'inaction la plus complète, beaucoup d'entre eux occupent l'oisiveté de leur vie en élevant des serpents.

une réglementation fiscale qui fonctionnerait, régulièrement ou non, comme une institution d'Etat.

Il y a une quinzaine d'années, c'était, je crois, au cours de l'été de 1889, je débarquai par hasard à Tanger, au moment où le défunt sultan du Maroc, Mouley-Hassan, venait rendre lui-même visite à son port méditerranéen.

Le but de nos deux excursions n'était pas également désintéressé. Je débarquais à

— Ose donc un peu, brigand de Makhzen, me bâtonner ici, me piller, m'étrangler, sous les yeux des consuls et des diplomates? Tu as peur de te déconsidérer? Tu demeures les bras en l'air? Restes-y? Sais-je moi, après tout, si le sultan existe? Qu'il sorte donc de ses villes saintes, qu'il vienne, lui-même, quêter chez nous s'il veut qu'on lui donne. Nous en avons assez d'emplir les coffres d'une armée d'intermédiaires qui dévorent toutes nos aumônes sur la route, et, au lieu d'un



UN BERBÈRE

Au pays de la montagne, le Berbère, avec sa philosophie bien connue, attend tranquillement celui qui doit venir percevoir les impôts.

Tanger pour y régaler mes yeux de couleur, de belle lumière. Mouley-Hassan, avait, lui, apporté des coffres en bois de cèdre d'une profondeur et d'une largeur merveilleuse qu'il comptait bien remporter pleins à ras de beaux douros d'argent.

Aussi bien affirmait-il qu'il avait gravement à se plaindre de sa bonne ville de Tanger. On n'a pas idée de l'audace qui vient aux croyants quand une fois ils ont pris contact avec les roumis.

Certainement, ils détestent de tout leur cœur les étrangers infidèles, mais ils se cachent derrière ces « roumis » là, avec une effronterie haïssable dès que leur propre Gouvernement prétend leur faire payer l'impôt. Ils ont l'air de dire :

remerciement, ne nous rapportent jamais que des menaces.

Mouley-Hassan avait fini par prendre au mot les gens de Tanger, et, un beau matin, accompagné d'une de ces escortes au prix desquelles la plaie des sauterelles est une bénédiction, il s'était présenté devant les portes de la ville.

Ce n'était pourtant pas la terreur, mais la dévotion qui, brusquement, avait rouvert les bourses et les cœurs des habitants de Tanger.

Il avait vraiment suffi qu'ils vissent, en chair et en os, cet homme tout blanc qui marche avec son chapelet dans la main, pour que la foi des anciens jours se réveillât dans leurs âmes et les poussât à déterrer leurs économies.

Ils y mirent tant de zèle que Mouley-Hassan en devint songeur. Il pensa :

— Ces gens de Tanger viennent de s'acquitter convenablement de leurs dettes. D'un coup, ils ont payé deux années d'impôt arriérées. Pourquoi? Parce que je suis venu quêter en personne. Je ne puis pourtant pas refaire le voyage tous les ans! Et alors? Comment en useront-ils à l'automne prochain, quand les fonctionnaires de mon Makhzen viendront réclamer les contributions nouvelles? Ils recommenceront à faire les sourds. Je donne à mes peuples une marque de mon jugement en prévoyant ainsi leurs dispositions; en les prévenant je leur fournirai une marque de ma force.

UNE SULTANE DÉPOUILLÉE ET MASSACRÉE SUR LA ROUTE DE TANGER A FEZ.

Et voilà comment Mouley-Hassan, qui venait de faire payer à sa bonne ville deux années de contributions arriérées, exigea tout aussitôt qu'elle versât entre ses mains deux années de contributions à l'avance. Deux et deux font quatre : quand j'arrivai à Tanger, les gens de l'endroit avaient hors de la bouche un pied de langue qui pendait.

Un heureux hasard leur fournit presque aussitôt l'occasion de rentrer dans quelques-unes de leurs dépenses. Je conte cette anecdote avec ampleur, car les choses n'ont fait qu'empirer depuis : en outre, cette petite aventure achève de peindre dans son jour véritable la qualité de respect que les Marocains ont pour leur Sultan.

En venant à Tanger, Mouley-Hassan n'avait pu se décider à se séparer d'une femme très aimée dont il attendait un fils. Peut-être, dans un pays aussi oriental que le Maroc, y a-t-il un incon vénient, quand on est sultan, à laisser derrière soi, en butte à la jalousie des autres épouses et à la savante ingéniosité des cuisinières, une favorite qui est sur le point de donner un héritier à l'Empire. La belle, qui était près de son terme, mit au monde l'enfant espéré presque en arrivant à Tanger.

Cette délivrance ne coïncidait pas avec les comptes que Mouley-Hassan avait faits sur ses doigts. Il n'était pas moins musulman que ses sujets. Avec eux, il estimait que l'enfant impérial ne pouvait demeurer dans une ville contaminée par la présence de tant d'infidèles. Donc, moins d'une semaine après la naissance de ce fils, les relevailles des sultanes elles-mêmes sont brusques au Maroc, on composa une caravane de choix. On plaça la tendre accouchée et son fils, dans un « bassour » qui était orné de bandeaux bénis à la Mecque,

sur un chamdromadaire de luxe. Puis le sultan prit congé de ses deux trésors si chers à son cœur, et il monta sur les terrasses de la Casbah de Tanger, afin de les voir s'éloigner du côté du couchant.

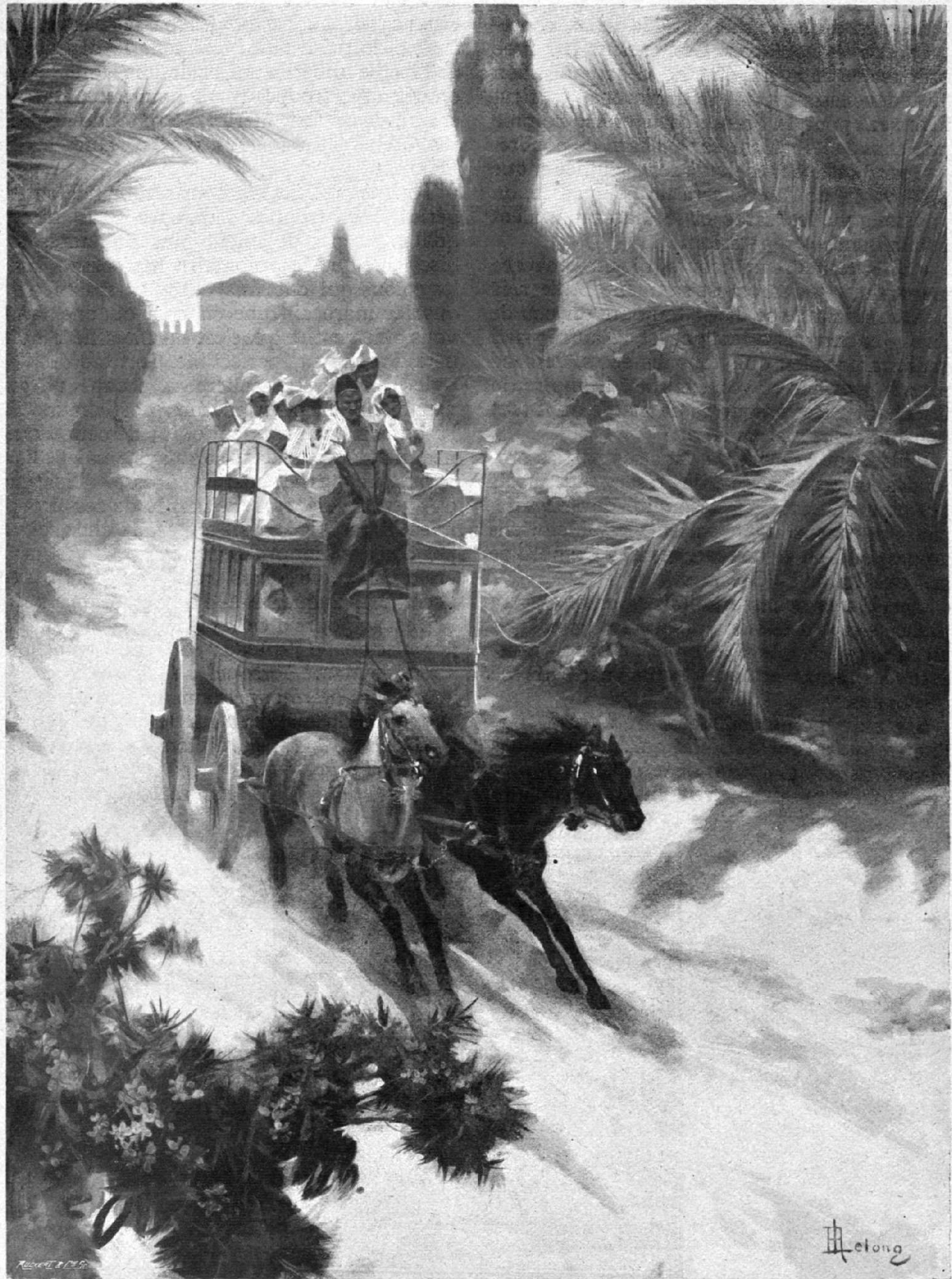
La voyageuse n'alla pas loin. A deux journées de Tanger, à quarante-huit heures de distance des adieux du sultan, la caravane fut arrêtée, éventrée. La pauvre jeune femme, abandonnée sur la terre, mourut de péritonite. On ne s'était pas occupé d'elle, c'était aux coffres que l'on en voulait spécialement. Quelques sceptiques affirmèrent bien que c'étaient les gens de l'escorte eux-mêmes qui avaient fait le coup : ils exagéraient. C'était tout simplement le bon peuple de Tanger qui, après une saignée trop large, avait essayé de faire rentrer chez lui un peu d'argent.

Je me souviens que pour consoler le Sultan de cette aventure, les puissances européennes, représentées par leurs ministres, s'évertuèrent à combler le pauvre veuf de cadeaux surprenants. Quelqu'un imagina de lui donner un piano à queue. On essaya de le transporter en le chargeant sur une douzaine d'ânes. J'espère qu'on avait joint un accordeur au convoi.

UN CADEAU DE LA FRANCE : L'OMNIBUS DES SULTANES.

La France eut une idée plus ingénieuse : elle fit don au sultan d'un délicieux petit omnibus réformé et repeint à neuf, l'ancien type Panthéon-Courcelles dont les Parisiens d'aujourd'hui refuseraient de faire une boîte à mouches. J'ai su depuis que ce véhicule était arrivé dans des conditions suffisantes aux villes saintes. A l'heure actuelle, il est encore le plus merveilleux divertissement des sultanes. On met les vieilles dames dans l'intérieur, toute la jeunesse prend l'impériale d'assaut, deux petits chevaux légers remplacent nos percherons le long de la flèche, un eunuque de tout repos monte sur le siège, et alors, à travers les jardins secrets où les palmiers alternent avec les cyprès, les grenadiers et les lauriers-roses, c'est, presque chaque semaine, une promenade rieuse et poussiéreuse.

Le temps de ces plaisirs est passé, ce ne sont plus des pianos à queue ni des omnibus que les puissances européennes veulent donner au Sultan et aux Marocains. Elles songent à le doter d'institutions sages. Est-ce donc fini de rire? On ne pourra plus piller les caravanes du sultan? Refuser de payer l'impôt? Enlever des voyageurs? Rançonner les passants? Trahir tout le monde à la fois! Voler, du matin au soir, du soir au matin, les autres et soi-même?



L'OMNIBUS DES SULTANES

La France fit don au sultan d'un délicieux petit omnibus réformé et peint à neuf. Cet omnibus promène les sultanes chaque semaine, à travers les jardins secrets.

Les réformes n'iront pas si vite, encore que ce soit la France qui, comme c'était certes son droit, se soit chargée de les concevoir et de les appliquer. Ceci est sûr : le Maroc était arrivé dans un état de désorganisation où il devenait pour la vieille Europe, particulièrement pour la France, dangereux comme une chandelle brûlant sur un baril de poudre.

Quand cette chandelle-là sera soufflée et que la nervosité de l'alerte sera un peu passée, on s'avisera que le Maroc et le Marocain valent mieux que leur réputation.

« Si la terre est un paon », dit un proverbe marocain, « le Maroc est sa queue ». Je sais qu'il convient de se défier toujours un peu de l'imagination des orientaux et, d'autre part, l'admirable soleil qui, tous les soirs, descend dans la mer après avoir embrasé l'Empire du Couchant a les ressources de magie qu'il faut pour muer les pierres en or.

Il reste que le Maroc a dans ses parties profondes, des eaux vives, des réserves de forêts qui firent la beauté, la fécondité de l'Algérie, dans ce temps dont parlent les historiens arabes, où l'on « pouvait venir à l'ombre de la Tripolitaine à l'Océan ».

Quand aux richesses minières, on en pourra parler avec précision lorsque les gens spéciaux auront soulevé le tapis du gazon, ausculté ces rocs avec leurs petits marteaux de géologues.

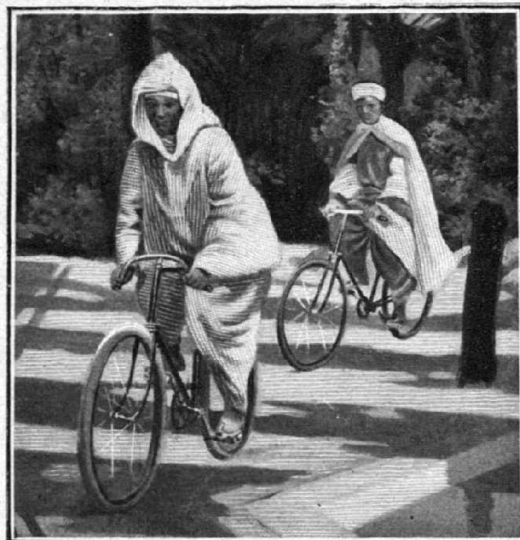
Il y a du moins, au Maroc, un trésor que l'on trouve à fleur de sol et qui vaut tous les gisements d'argent du monde : c'est le Marocain lui-même. Il ne faut pas le confondre

avec ce brigand du Riff qui vit pour posséder un fusil à seize coups, et pour s'en servir au dépens de tous ceux qui passent dans son champ de tir. Il faut également le distinguer de l'Arabe imbécile qui brûle une forêt pour ouvrir à ses troupeaux un nouveau pâturage et qui, de ce chef, mérite d'être tondu comme ses brebis elles-mêmes par la faucille du Makhzen.

Tous les officiers qui ont commandé en Algérie à des troupes indigènes vous diront qu'il n'y a pas de soldat plus vaillant, plus discipliné que le volontaire marocain. Tous les colons qui ont mis dans les mains d'un ouvrier marocain une charrue ou une faux, vous affirmeront que c'est un travailleur honnête, intelligent, perfectible, le frère du Kabyle. J'en ai personnellement occupé un qui venait annuellement exécuter nos labours. Sa besogne silencieusement et loyalement terminée, il retournait dans son pays, mais, auparavant, il passait par la Caisse d'Epargne d'Alger. Il y déposait la moitié de ses économies. Il gardait le reste pour faire chez soi un peu d'usure. Enfin il avait toutes les vertus de prévoyance que, sans trop y parvenir, l'on cherche à éduquer dans l'ouvrier français.

C'est toujours à cet excellent serviteur que je pense quand j'entends parler de l'avenir qui attend le Maroc, lorsque les fusils à seize coups auront fini de résonner dans le Riff, les coups de triques du Makhzen sur le dos des contribuables et les fusées diplomatiques dans la rade de Tanger.

HUGUES LE ROUX.



UN PRINCE SPORTSMANN.

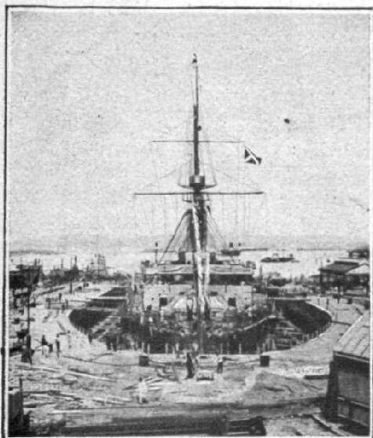
Dans le jardin de son palais, le sultan se livre à l'exercice de la bicyclette.



LE PLUS GRAND CUIRASSÉ ANGLAIS

Le plus grand cuirassé anglais *le Roi Edouard* (16.500 tonnes) a été mis en cale à Gibraltar pour nettoyage.

Le véritable monstre qui fait, paraît-il l'admiration de tous les



Le plus grand cuirassé anglais : Roi Edouard, à Gibraltar.

marins, file 22 nœuds à l'heure. Il a été construit d'après les derniers perfectionnements apportés par la science moderne.

MENZEL A LA COUR

Le peintre Adolf von Menzel, le plus grand artiste de l'Allemagne, était aussi célèbre par sa petite taille que par son immense talent. Familier de trois empereurs, il fut le héros de plusieurs aventures plaisantes.

Guillaume II avait organisé au château de Sans-Souci une fête costumée. Le souverain, ses courtisans et les soldats de la Garde avaient revêtu des costumes du temps de Frédéric-le-Grand.

L'Empereur n'avait pas oublié d'inviter son peintre favori pour qu'il pût fixer sur la toile le souvenir d'une fête aussi brillante. Mais Menzel oublia que tous les invités devaient revêtir des costumes historiques, et son habit noir, son faux-col et son chapeau mécanique lui valurent de la part du souverain quelques sarcasmes dont il prit sagement son parti.

M. CHAMBERLAIN EN VILLÉGIATURE

Fatigué par la campagne qu'il conduit si ardemment en faveur de la réforme du système fiscal anglais, M. Joseph Chamberlain, accompagné de sa femme et de sa fille, a fui pour quelques jours l'arène politique et s'est réfugié sur la plage de Folkestone peu fréquentée en cette fin d'hiver.

On constatera, non sans surprise, que la boutonnière de l'ex-secrétaire du Colonial Office n'est pas ornée de sa traditionnelle orchidée. Cette absence s'explique. M. Chamberlain entend garder l'incognito, et sa fleur favorite eût trahi son identité.

Précaution qui ne l'a pas protégé suffisamment contre l'indiscrétion des photographes, comme le prouve notre instantané.

L'OR DANS LE MONDE

Sait-on quel est la partie du globe qui produit actuellement le plus d'or? C'est l'Australasie qui en a fourni, en 1903, pour 446 millions sur un total de 1.625.635.000 francs, montant de la production mondiale. Les Etats-Unis viennent ensuite avec 368 millions, puis l'Afrique du Sud avec 340 millions. Toutefois, la production américaine semble décroître et celle de l'Australasie est

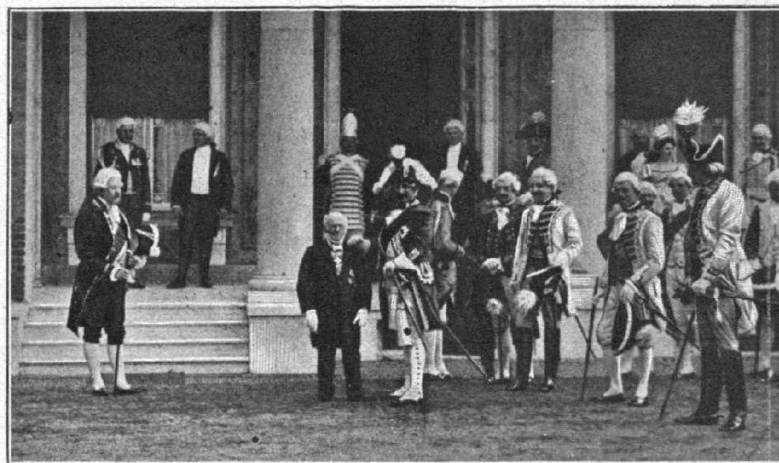
arrivée à son apogée. L'Afrique australe, au contraire, est en voie de progrès constant, et c'est incontestablement cette région qui est appelée à conquérir avant peu la première place. Les prévisions basées sur la richesse des filons et le développement prodigieux des exploitations permettent de penser



Instantané de M. Chamberlain, sa femme et sa fille sur la plage de Folkestone.

que le rendement de ses « claims » aura doublé dans quelques années.

Le Canada, malgré l'importance des mines du Klondyke, ne figure dans la production totale que pour 94 millions.



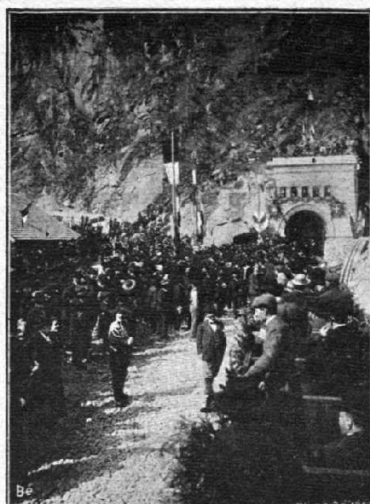
Cette curieuse photographie représente l'empereur Guillaume, costumé en Frédéric-le-Grand, mettant familièrement la main sur l'épaule de l'illustre peintre Menzel.

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de notre bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.

En Europe, c'est la Russie qui tient la tête avec une production de 123 millions, sur un total de 134 millions 1/2 pour l'Europe entière.

L'INAUGURATION DU SIMPLON

La fête offerte par l'entreprise du Simplon au personnel et à un certain nombre d'invités pour célébrer la rencontre des galeries Nord et Sud a eu lieu le dimanche 8 avril, les villes de Varzo et Iselle étaient pavoisées. Les invités ont été reçus à la gare par les ingénieurs Brandau, Busner, Pressel, attachés à l'entreprise. L'évêque de Sion, assisté de l'évêque de Novare, a donné la bénédiction.



Fête offerte par l'entreprise du Simplon à l'entrée du tunnel le jour de l'inauguration (8 avril).

LES INFANTS D'ESPAGNE

Avec le voyage d'Alphonse XIII en France, l'attention publique est ramenée une fois de plus sur la famille royale d'Espagne. Il est permis d'ignorer la personnalité, encore fort menue, de l'héritier présomptif de la couronne de Léon et Castille. C'est un tout jeune bébé, l'Infant Don Alfonso, fils aîné du Prince des Asturies, qui épousa le 14 février 1901 Maria de las Mercédès, sœur du Roi.

L'Infant, qui a maintenant près de quatre ans, est souvent aperçu dans le parc de la Casa del Campo en compagnie de son frère, Don Fernando, né le 28 février 1903. Malgré leur jeune âge ils ont déjà figuré dans des fêtes officielles, et il n'est pas rare de les voir traverser les rues de Madrid, conduits par leur mère et par leur grand-mère, au milieu des acclamations de la foule.



L'héritier présomptif d'Espagne don Alfonso, âgé de 4 ans, avec son frère don Fernando, âgé de 2 ans.

LA NOUVELLE COIFFURE DES SOLDATS ANGLAIS

Après de laborieux tâtonnements qui n'auront pas duré moins de trois années, le War-Office a adopté un nouveau type de coiffure pour l'armée anglaise. Le modèle choisi n'est autre qu'une casquette en gros drap bleu, avec visière en cuir verni ; elle rappelle assez exactement les casquettes que l'automobilisme a mises en vogue dans tous les milieux sportifs.

Il faut convenir que la nouvelle coiffure est moins élégante que le tricorne, et d'aspect moins guerrier que le képi. Elle est en tous cas préférable à cette bizarre toque que les soldats anglais portaient sur le côté de la tête et qui réjouissait fort les étrangers de passage à Londres.



La nouvelle coiffure des soldats anglais : casquette en gros drap bleu avec visière de cuir verni.

UN TREMBLEMENT DE TERRE AUX INDES

Le 5 avril, un violent tremblement de terre a ravagé toute une région au Nord de l'Inde.

La ville de Lahore a été très éprouvée, beaucoup d'édifices se sont écroulés. Dans beaucoup de localités il ne reste pas une maison debout.

A Dharmasala 500 hommes d'infanterie indigène ont été écrasés par l'effondrement de leur caserne.

L'INSURRECTION CRÉTOISE

Une partie de la population crétoise s'est soulevée contre le prince Georges de Grèce, le Haut Commissaire désigné par les puissances. Les insurgés constitués en Assemblée Nationale provisoire ont adressé aux puissances une proclamation annonçant l'Union de la Crète à la Grèce.

On reproche au prince Georges sa mauvaise administration et ses dépenses arbitraires.

Les troupes internationales essayent d'enrayer l'insurrection en évitant toute effusion de sang.

LE SCHAH DE PERSE EN FRANCE

Le gouvernement belge a été officiellement avisé que le schah de Perse arriverait à Ostende à la fin de juillet l'année prochaine, et qu'il y passerait tout le mois d'août.

Avant de regagner ses Etats, S.M. Mouzaffer-ed-Dine ira faire une visite au Président de la République française et au roi d'Angleterre.

LE SERVICE PÉNITENTIAIRE EN AFRIQUE ALLEMANDE

La colonie de l'Afrique orientale allemande présente un trait de mœurs sans doute unique dans les annales pénitentiaires du monde entier. A Dar-Es-Salaam, la capitale, les voitures cellulaires brillent par leur absence. On les remplace d'une façon aussi originale que peu pratique.

Les malfaiteurs ont les poignets et les chevilles enchaînés, et si étroitement que la marche leur devient un exercice impossible. Le jour du procès, quand il s'agit de les conduire de la prison au Palais de Justice, c'est un géolier qui sert de monture à chaque prisonnier. Comme la distance est d'environ trois cents mètres, on peut croire que cette partie de leurs fonctions n'est pas des plus agréables aux gardiens de la prison de Dar-Es-Salaam.



MUSIQUE RÉGIMENTAIRE

La musique régimentaire se compose de tambours plats, de fifres et d'une sorte de chapeau chinois; cette musique, qu'il ne faut pas confondre avec l'orchestre, est destinée à régler les exercices et les marches.

Musiques Militaires Allemandes

par Charles Joly

Rien de ce qui touche à l'Allemagne ou à l'armée allemande ne saurait nous être indifférent en un moment où les yeux de l'Europe sont tournés vers ce pays. Les musiques militaires allemandes, que beaucoup d'entre nous se souviennent, hélas! d'avoir entendues chez nous, jouent un grand rôle dans la vie de nos voisins. L'empereur d'Allemagne attache aux musiques militaires une importance toute particulière. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



OUVREZ les livres qui racontent l'invasion allemande : tous signalent l'impression de tristesse que firent à un peuple habitué aux fanfares, les marches assourdies des régiments allemands.

Deux choses contribuent à donner aux musiques militaires allemandes ce caractère : d'abord les instruments qu'elles emploient ; ensuite le répertoire qu'elles

exécutent. Quand les fantassins du roi Guillaume entraient dans les villes, guidés par le sautinement aigu des fifres que coupait la mesure brève des tambours, et quand les dragons entremêlaient à de riches sonneries, la cadence des timbales attachées à l'arçon ; quand le grand état-major prussien, parcourait triomphalement le champ de bataille de Sedan, aux accents solennels et tragiques, de la prière de *Lobengrin*, il y avait de quoi

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.

deconcerter nos habitudes. Les fifres au lieu des clairons; le large tambour plat, au lieu de la *caisse*; et au lieu des morceaux militaires, des pages de musique religieuse. Voilà quels sont les traits qui provoquèrent notre surprise.

Les Français qui, depuis, ont voyagé en Allemagne, ont éprouvé le même étonnement. La musique militaire allemande qui, comme la nôtre, se décompose en deux parties, la partie purement militaire, pour l'accompagnement des mouvements, et la partie de parade, s'en distingue en effet en ceci: que la partie purement militaire est beaucoup moins musicale que chez nous, étant un simple jeu de mesures, et que la partie de parade l'est beaucoup plus, s'alimentant aux œuvres les plus savantes.

Et comme il arrive nécessairement que dans certaines cérémonies militaires l'orchestre tout entier intervient, et qu'ainsi des éléments qui sont très musicaux s'associent à des éléments qui le sont peu, de là ce mélange curieux de pauvreté et de complication, de dénuement excessif et de richesse. Toutes les villes de garnison, en Prusse, en Bavière, offrent cet accouplement bizarre. Du matin au soir, on entend résonner du côté des faubourgs, la clameur des fifres, le battement sans expression des tambours; mais si, à cinq heures du matin, un régiment va assister à une revue de gala, il est précédé de la musique au complet qui réveille les rues endormies, avec les variations d'un thème de Schubert. Puis, dans l'après-midi, le public, autour du kiosque du jardin zoologique, se régale des motifs les plus complexes de l'inspiration moderne. Successivement le touriste a les oreilles torturées par la mécanique obstinée de l'exercice régimentaire; étonnées par l'association aux pas scandés d'une troupe, des inflexions d'une musique profonde; enfin aussi intensément charmées en plein air, par des exécutants en uniforme, qu'elles pourraient l'être partout ailleurs, par des messieurs en habit noir, dans une salle de concert.

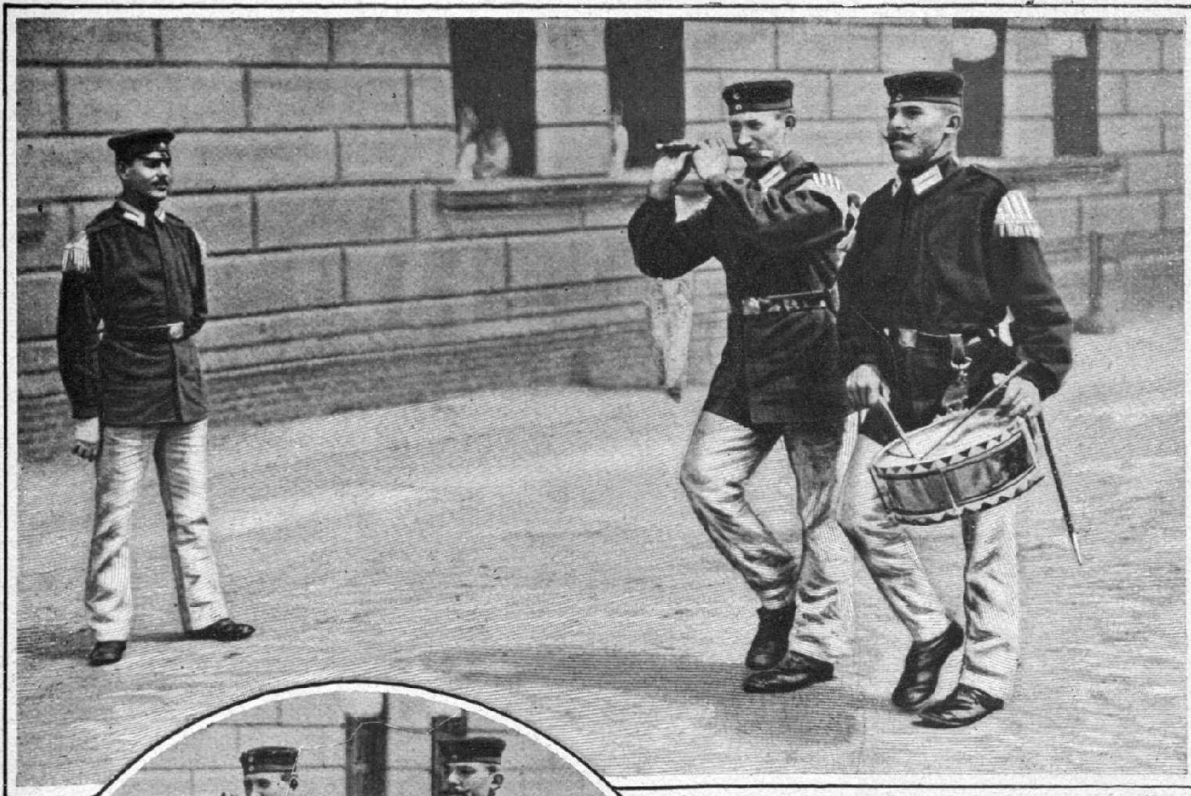
L A MUSIQUE. — NÉCESSITÉ DE LA VIE MILITAIRE.

Cette distinction correspond parfaitement à la logique de l'esprit allemand. Il est très naturel de réduire autant que possible l'impédiment musical, tant qu'il s'agit de soutenir la démarche d'un défilé, ou les évolutions d'un tir. Un voyageur italien a dit fort justement que dans l'armée allemande, lorsqu'elle manœuvre, il n'y a qu'une musique, celle des bottes. Le fifre se porte dans un étui léger; c'est un instrument qui n'est point lourd aux

bras durant l'exécution; enfin il n'exige pas le renouvellement constant du souffle, grand inconvénient du clairon. Le tambour plat est moins pesant que la caisse; il fatigue moins la cuisse. En France il n'en est pas ainsi: l'agrément tient trop de place dans les *sonneries* et les *batteries*; il est limité dans les orchestres qui sont incapables, la plupart, de dépasser un certain programme, et de rivaliser avec les orchestres civils. Aussi la suppression des musiques militaires a-t-elle en France un grand nombre de partisans. Qui oserait émettre en Allemagne, une pareille proposition? La musique militaire y fait partie de la vie de tout le monde.

Ceci explique que le recrutement des musiques se fasse d'une façon toute différente de celle qui est pratiquée chez nous. Ici, on forme les trombones, les flûtistes et les quarante exécutants qui composent l'orchestre, comme on forme les clairons, les tambours et les trompettes qui composent ce qu'en terme de caserne on appelle la *clique*. Ce sont des musiciens improvisés; rares y sont les professionnels à qui une collaboration dans un ensemble insuffisant, serait même préjudiciable. Tout au plus y rencontre-t-on quelques amateurs, qui trouvent là l'emploi des méthodes apprises, avec des professeurs de second ordre. Tous les ans, l'orchestre est démembre par le départ de la classe, il se refait et se défait sans cesse, voué à un perpétuel balbutiement. En Allemagne, c'est une autre affaire. Si les joueurs de fifre, les teneurs de tambours, pour l'infanterie, les timbaliers et les trompettes pour la cavalerie, ont l'avantage d'être initiés rapidement à un jeu facile et sans variété, et peuvent se recruter, par conséquent, parmi les soldats de passage, l'orchestre, par contre, comprend une organisation spéciale et fixe. Les musiciens militaires sont choisis parmi les soldats qui se destinent exclusivement à la musique, qui veulent en faire métier; un certain nombre est même engagé directement au dehors. Une fois entré dans une musique militaire, on y reste. Tout concourt à encourager cette stabilité. Le musicien allemand n'est pas un simple soldat; assimilé au premier soldat, au moins, au sous-officier le plus souvent, il en a la liberté et les privilèges.

En outre, pour que la conduite d'un orchestre n'implique aucune subordination fâcheuse, le chef de musique n'est investi d'aucun grade. Il est un personnage unique dans le régiment: il est le *kappelmeister*. On le reconnaît de loin, à l'espèce de capsule rayée qui recouvre la naissance de la manche (c'est le signe distinctif de l'uniforme des



L'ÉCOLE DES FIFRES ET DES TAMBOURS

On habitue les fifres et les tambours à se régler l'un sur l'autre et à rythmer ensemble leur marche.

musiciens) et à son collet d'or, avec le bouton. Il est aussi, en général, très gros, ce qui est une autre manière de se distinguer. C'est un homme important. Les officiers, le colonel lui-même doivent compter avec lui. Le kapellmeister est inviolable. De son habileté dépend, en effet, la réputation du régiment en ville; les habitants aiment plus ou moins un régiment suivant que sa musique lui cause plus ou moins de plaisir. Sur lui repose aussi, en grande partie, la richesse de la caisse.

La musique militaire allemande ne se contente pas de donner des auditions publiques, elle se loue pour les fêtes particulières. Si un riche négociant



UN TAMBOUR EN TENUE DE PARADE

Les musiques militaires allemandes emploient le tambour plat à la place de la caisse qui est en usage chez nous.

donne un bal dont il veuille rehausser l'éclat par la présence d'un orchestre militaire, il s'adresse au chef de cet orchestre qui demande l'autorisation au colonel, et a ensuite tout pouvoir pour débattre les conditions de son concours.

LA MUSIQUE MILITAIRE ALLEMANDE JOUE DANS LES HOTELS ET BRASSERIES ET SE RÉPAND DANS LA SOCIÉTÉ.

Ce n'est pas tout. Mise à contribution pour les soirées de la société riche, une musique militaire peut encore être attachée, par un contrat, à un établissement public, hôtel ou

il en a la curiosité et le respect. Aussi le répertoire des musiques militaires allemandes embrasse-t-il tout le répertoire de la musique.

Malgré l'entraînement des musiques militaires allemandes, leur vogue et l'émulation qui les soutient, elles gardent cependant des défauts que n'ont pas — phénomène singulier — nos modestes et incolores musiques de garnison. Elles valent par la science, la force, la nuance; mais il leur reste des éléments barbares dont se sont réjouis maints étrangers. Les cuivres d'un orchestre militaire allemand sont quelque chose d'extraordinaire: il



MUSIQUE DE CAVALERIE

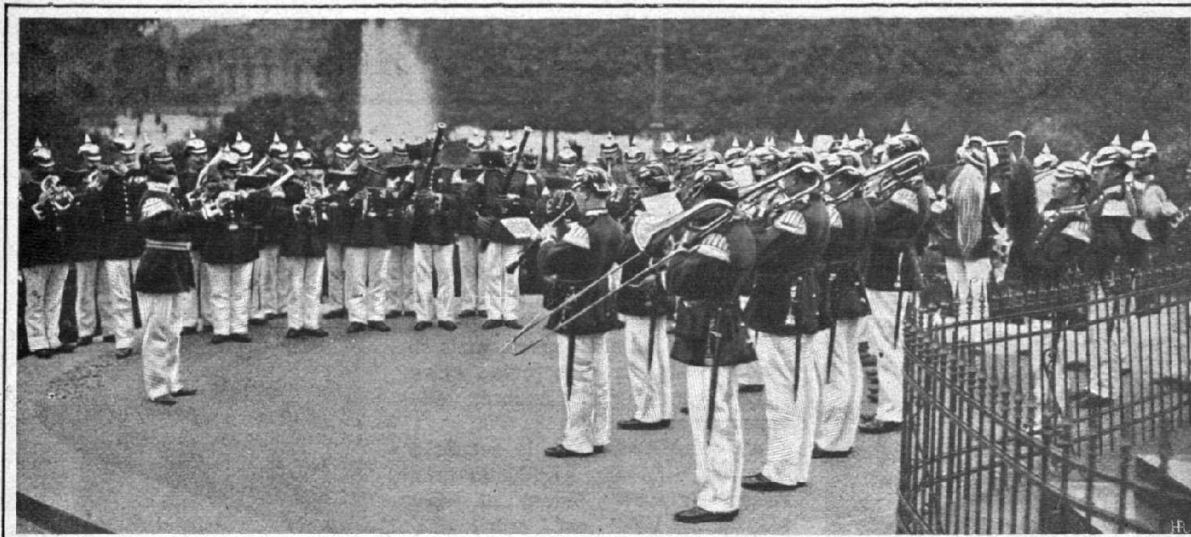
Composée de trompettes et de timbales, la musique de cavalerie précède le régiment quand il part aux manœuvres.

brasserie, où chaque soir elle se fait entendre. La fameuse brasserie Rossler, à Munich, a ainsi à son service une musique militaire. Enfin, il arrive qu'une musique se morcelle à tous les coins d'une ville, prêtant un de ses musiciens ici, un autre là.

Par ses musiques militaires, l'armée rayonne donc à travers toute la société allemande. On comprend, dès lors, que les musiciens militaires soient forcés de tout savoir, et de tout savoir à fond. Le public allemand est difficile: il a une grande connaissance de ses maîtres. S'il ne ressent pas toujours la musique avec une sensibilité pénétrante, il la réfléchit du moins et il la raisonne; il l'étudie;

a des ophicléides, des cors et des serpents, sortes de tubas d'une proportion inusitée. Un homme est perdu dans son instrument, comme dans les anneaux du dragon de la Tétralogie. De près, c'est assourdissant. J.-J. Rousseau enviait aux Allemands leurs cuivres. A présent ce sont eux qui nous envient les nôtres. Il y a aussi, dans la cavalerie, une lyre ornée de houpettes de laine, dont on frappe les cordes avec un plectre, et qui produit des effets plaintifs et sauvages.

En résumé, il faut nettement séparer en Allemagne la musique militaire en deux parties. La partie consacrée aux exercices, y est purement militaire. Elle est confiée à des



UN CONCERT SUR UNE PLACE PUBLIQUE

Tous les jours, au moins une fois, une musique militaire se fait entendre sur une place publique et, en général, devant le palais d'un haut personnage

recrues ordinaires. La partie consacrée aux parades et aux concerts y a, au contraire, toute l'extension d'un orchestre professionnel : elle interprète toutes les œuvres, est composée de gens à demeure dont c'est le métier, et se mêle à toutes les manifestations musicales que réclame le goût du public.

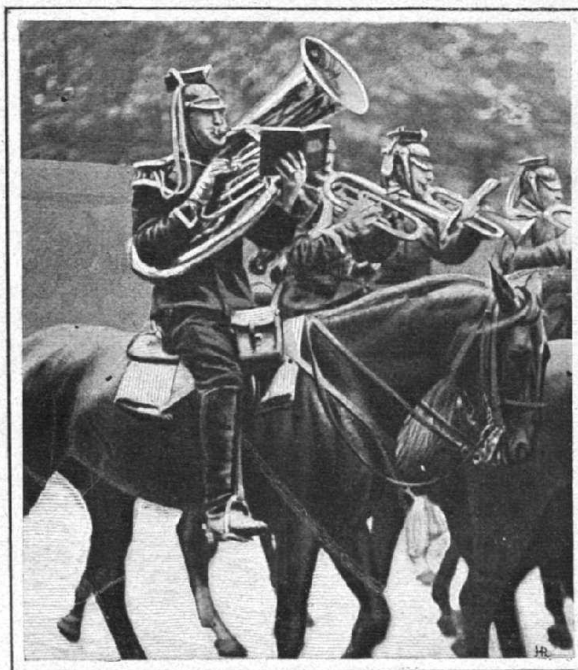
Nous n'avons pas parlé du clairon ; il existe cependant. Mais on ne l'emploie guère que pour les sonneries de casernement.

Enfin, sans avoir de chanteurs organisés, comme dans les musiques russes, l'armée

allemande pratique le chant. Les soldats en marche chantent de vieux lieds sentimentaux ou des hymnes guerriers violents et tristes.

La plupart des marches françaises ont été adoptées par les musiques militaires allemande, la *Marche des Volontaires* de Métra, entre autres, et plus récemment celle de *Sambre-et-Meuse*. Elles leur prêtent l'éclat rude de leurs cuivres, et la langueur un peu monotone qui s'harmonisent l'un et l'autre avec le tempérament même du peuple allemand.

CHARLES JOLY.



UN GROS CUIVRE DANS LA CAVALERIE

Les hommes se perdent dans leurs instruments aux proportions volumineuses.

ESTHER

Le 8 avril, M^{me} Sarah Bernhardt a donné dans son théâtre une représentation d'*Esther*, tragédie de Racine, interprétée comme au jour de la première à Saint-Cyr,



M^{me} Sarah Bernhardt dans le rôle d'*Assuérus* (*Esther*, 8 avril).
Cl. Manuel.

exclusivement par de jeunes femmes. Un prologue de M. Jean Sardou précédait cette curieuse reconstitution théâtrale, et une musique nouvelle de M. Raynaldo Hahn accompagnait les chœurs. M^{me} Sarah Bernhardt tenait le rôle d'*Assuérus* et M^{lle} Ventura le rôle d'*Esther*. M. de Max, sous le costume de Louis XIV, entouré d'une nombreuse figuration, présidait sur la scène à cette représentation.

L' " AGE D'AIMER "

Le théâtre du Gymnase a donné le 1^{er} avril la première représentation de *L'Age d'aimer*, comédie en quatre actes de M. Pierre Wolff. Cette pièce a servi à la rentrée de



Lecture, par l'auteur, de *L'Age d'aimer*, la pièce de M. Pierre Wolff (Gymnase, 1^{er} avril).

M^{me} Réjane, retour d'Amérique.

C'est l'histoire d'une femme de quarante ans qui se laisse aller à aimer un jeune homme frivole de trente ans à peine, dont l'insouciance ne recule pas devant des infidélités passagères. La femme souffre de toutes les petites trahisons qu'elle découvre, mais sa tendresse est la plus forte; et au risque de souffrir encore, elle conserve son ami.

« Cette pièce, dont le succès a été très vif, dit M. Emmanuel Arène, amuse, émeut et fait pleurer... Elle est spirituelle, mélancolique et poignante. »

Interprètes: M^{me} Réjane, Dorziat



M. Jean Sardou, auteur du prologue d'*Esther*.

et M^{lle} Lantelme, MM. Huguenet, Dumény, Calmettes et P. Magnier.

UNE ACTRICE DE SIX ANS

La jeune Géraldine Wilson, âgée de six ans, a joué avec un triomphe éclatant, le 4 avril, à His Majesty's Theatre de Londres, le rôle de la fillette de *Roger-la-Honte*. Géraldine avait déjà été présentée au roi Edouard lors d'une représentation au château de Windsor.

ARMIDE

Le 9 avril, l'Opéra a repris *Armide*, opéra en 5 actes, paroles de Quinault, musique de Gluck, représenté pour la première fois, le 23 septembre 1777.



Miss Géraldine Wilson, âgée de six ans, qui a créé le 4 avril *Roger-la-Honte* à Londres.

Auparavant, *Iphigénie en Aulide*, *Orphée* et *Alceste* avaient été joués, suscitant la querelle, célèbre dans l'histoire de la musique, des gluckistes et des piccinistes. *Armide* fut mal accueillie, malgré les éclatantes et les nobles beautés qui font d'elle l'ouvrage le plus parfait de Gluck. L'accueil fait aujourd'hui au chef-d'œuvre de Gluck venge le vieux maître. Interprètes: M^{lle} Lucienne Bréval; M. Delmas.

" BRICHANTEAU, COMÉDIEN " A BRUXELLES

Le 1^{er} avril, on a représenté au théâtre du Parc, à Bruxelles, une pièce en quatre actes de M. de



2^e acte de Scarron, par M. Catulle Mendès. Dans le fauteuil: Scarron, M. Coquelin aîné.

(1) L'ensemble des " memento " publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.

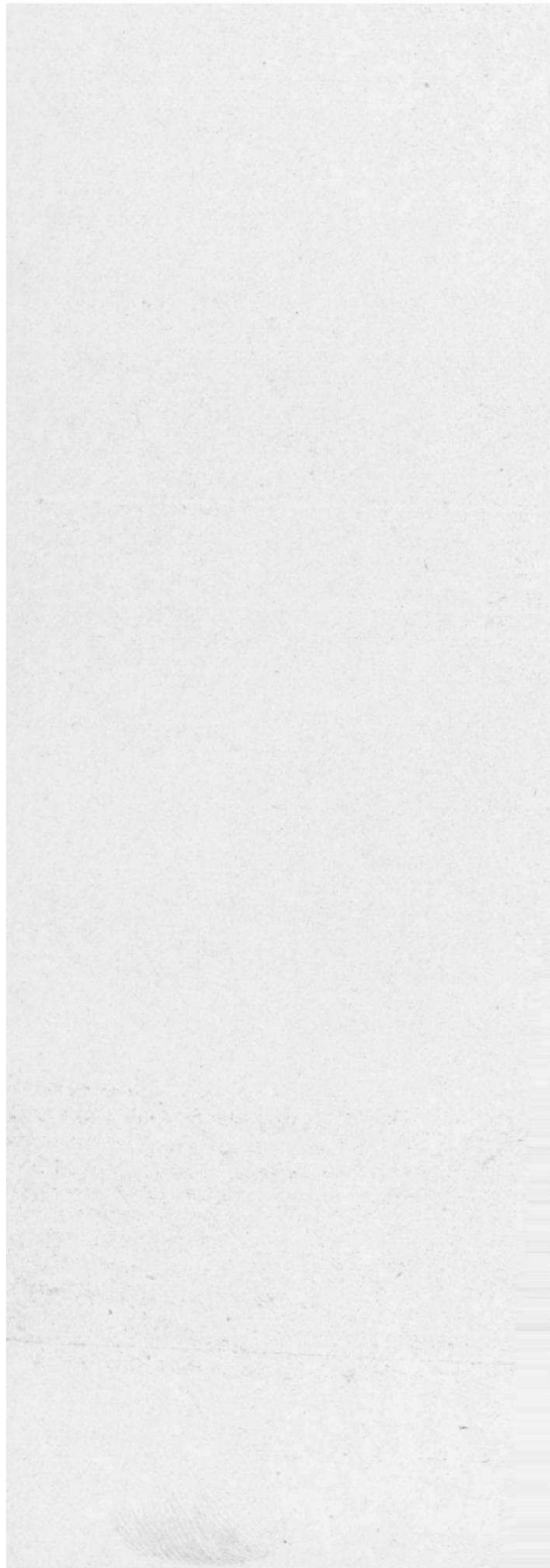
Je sais tout



S. M. FRANÇOIS-JOSEPH I^{er}
Empereur d'Autriche et roi de Hongrie.

Galerie des Souverains





Féraudy tirée du roman de M. Jules Claretie, *Brichanteau comédien*.

C'est l'étude de la mentalité du comédien et dans la scène principale de l'œuvre, Brichanteau fait à une jeune femme une déclaration ardente et passionnée en se servant de toutes les vieilles phrases de pièces qui traînent dans sa mémoire. L'homme et le comédien ne font qu'un, mais comment croire à la sincérité d'un être dont tous les mots sont des mots appris? Et plus tard, quand Brichanteau agonise, la jeune fille qui assiste à cette agonie applaudit l'acteur illuminé d'une joie nouvelle qui s'écrie: « Enfin une fois, j'aurai donc été vrai! »

M. Robert de Flers dans le *Figaro*, est d'avis que « M. de Féraudy a su ranimer la mélancolique et lamentable vie de Brichanteau en choisissant avec autant de tact que de jugement les divers épisodes de cette pièce ».

Interprètes: M. de Féraudy, M^{me} Robinne, Marie-Louise Derval.

UNE REPRISE AU THÉÂTRE ANTOINE

Le 14 avril, le théâtre Antoine a donné une reprise de *Tante Léontine*, pièce en trois actes de M. Maurice Boniface et G. Bodin, jouée jadis au Théâtre-Libre.

C'est l'histoire d'une famille très bourgeoise qui, contrainte par des besoins d'argent, en arrive à faire des concessions et à admettre au foyer Tante Léontine, qui revient de Paris avec une fortune trop facilement acquise.

Interprètes: MM. Antoine, Signoret; M^{mes} Rosa Brück, Miller et Jane Lion.

LE TOURBILLON DE LA MORT

En exécutant le *Tourbillon de la mort* en automobile dans un music-hall, le 14 avril, M^{lle} Randal a été frappée d'une congestion et est morte le lendemain matin.

LE TRUST DES THÉÂTRES

Monsieur Turcas, président de la première chambre supplémentaire du tribunal civil, a rendu son jugement le 18 avril dans l'affaire du trust des théâtres, dont nous avons parlé dans le précédent numéro. MM. Deval et Richemond, M. Roy et MM. Chancel, Forest et Carré, qui avaient assigné la Société des auteurs, ont été déboutés de leur demande.



M^{lle} Randal, qui s'est tuée le 14 avril en exécutant le « *Tourbillon de la Mort* ».



Le trust des théâtres: MM. Alfred Capus, président de la Société des auteurs (à gauche); Pierre Decourcelle, vice-président; Gangnat, agent général.

LA CHARITÉ AU THÉÂTRE

La haute société anglaise était conviée le 16 avril à assister à une représentation donnée au Court Théâtre par des acteurs-amateurs appartenant tous à l'aristocratie.



Représentation de charité donnée au Court Théâtre le 16 avril par les membres de l'aristocratie anglaise.

Shakespeare eut les honneurs de la soirée. Pour la première fois à Londres, on vit une pièce à grand spectacle, comme l'est le *Songe d'une Nuit d'Été*, qui exige une mise en scène fort compliquée, représentée par des amateurs.

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

La Comédie-Française a donné le 7 avril, pour la première fois au théâtre, l'adaptation par Alfred de Vigny du *Shylock* de Shakespeare. M. Leloir tenait le rôle de Shylock.

Première représentation d'un acte en vers de M. André Rivoyre: « *Il était une bergère*, » où l'on voit une bergère et un berger qu'une princesse envie un peu parce qu'ils s'aiment, se fâcher, se séparer et se réconcilier selon les souhaits que peut former la princesse dont une fée est la marraine.

« Cet exquis petit acte, frais et limpide, dit M. Duquesnel dans le *Gaulois*, est une sorte de conte bleu serti de délicate poésie. »

Interprètes: M. Georges Berr, M^{mes} Lara et Muller.

MONSIEUR PIÉGOIS

Monsieur Alfred Capus a fait représenter le 5 avril, au théâtre de la Renaissance, une comédie nouvelle: *Monsieur Piégois*.

M. Piégois, directeur de casino, sans être un homme taré, vit un peu en marge de la société; il a acquis une fortune, mais en dépit de cette fortune, un certain monde lui sera toujours fermé. Il rencontre une jeune femme, Henriette Audry, et s'éprend d'elle. Malgré les préjugés parviendra-t-il à vaincre ses résistances? Toute la pièce est là. En sauvant d'une catastrophe financière certaine M. Jantel, parent de M^{me} Henriette Audry, M. Piégois finit par la décider et la pièce se termine par leur mariage.

« Le premier acte est exquis, dit M. Nozière, le second poignant, et si le dénouement n'est pas intéres-

sant, la pièce reste humaine. M. Capus semble vouloir aborder les situations fortes. »

Interprètes : MM. Guitry, Guy, Boisselot, Arquillière, Noizeux, MM^{mes} Brandès, Cheirel, J. d'Har-court.

LE DUEL

La Comédie-Française a donné le 17 avril la première représentation du *Duel*, pièce en trois actes de M. Henri Lavedan.

Le duc de Chailles, morphinomane invétéré, est en traitement chez le docteur Morey. En venant voir son mari, la duchesse de Chailles se lie avec le médecin et sa sympathie devient bien vite de l'amour. Le D^r Morey, libre-penseur, a un frère vicair à Montmartre. C'est à ce vicair que la duchesse va se confesser, auquel elle révèle qu'elle va succomber si la foi, la religion ne viennent pas à son secours.

Un duel terrible s'ensuit ; le prêtre voulant préserver sa pénitente du péché, le médecin l'adjurant au contraire de n'écouter que son amour. Enfin le duc de Chailles meurt ; la duchesse, libre, épousera le D^r Morey ; les deux frères se réconcilient.

« Cette pièce étrange, hardie, aux belles envolées, vraiment courageuse, a écrit M. Félix Duquesnel dans le *Gaulois*, a eu un très grand et très légitime succès et a fait la plus vive impression sur un public très ému. » Parmi les restrictions de la critique, signalons celle de M. de Nion dans l'*Echo de Paris* qui a noté la tournure un peu surannée du style.

Interprètes : MM. Le Bargy, Paul Mounet, Raphaël Duflos, M^{me} Bartet.

“JE SAIS TOUT”
DANS LES REVUES

Il n'y a pas une revue vraiment parisienne où ne figure une scène sur *Je sais tout*, dont l'apparition a été un des événements de l'année.

C'est ainsi qu'Anna Thibaud est la commère avisée de la revue de *Je sais tout* à Parisiana ; que M^{me} Véréna, aussi jeune que jolie, personnifie notre magazine au *Little Palace*, un nouveau théâtre dont le succès est considérable grâce à une très spirituelle revue de M. Max Viterbo ; que M^{me} Balthy, toujours aussi cocassement talentueuse, chante aux Capucines *Je sais tout* sur l'air de... “Je ne sais rien” ; que M^{me} Marville détaille finement les couplets amusants

de M. Flers dans une revue de salon : *L'entente Cordiale* ; que MM. Timmory et Lafargue font allusion



M. Henri Lavedan, l'auteur du “Duel”, joué le 17 avril à la Comédie-Française, est un collectionneur émérite. (Cl. Dornac.)

à notre journal dans la somptueuse revue de Marigny ; que M. Jean Bataille ne nous a pas oublié et qu'enfin le petit-fils d'Offenbach, notre collaborateur, M. J. Brindejont-Offenbach a intitulé sa fantaisie d'actualité “*J'en sais bien davantage*”.

Nous en passons et des meilleurs... mais ne doit-on pas voir dans tout ceci une preuve irréfutable du triomphe sans précédent de *Je sais tout*?



“Le Duel” (Comédie-Française), scène du 2^e acte : M^{me} Bartet (duchesse de Chailles), M. Le Bargy (abbé Morey), Raphaël Duflos (D^r Morey). (Cl. P. Boyer).

L'“ARMATURE”

Le théâtre du Vaudeville a donné le 19 avril la première de *l'Armature*, pièce en cinq actes de M. Brieux, tirée du roman de M. Paul Hervieu.

M. d'Exireuil et sa femme Giselle s'aiment, mais d'Exireuil, réduit aux expédients, est forcé de demander le secours d'un financier, le baron Saffre, qui est épris de Giselle. Celle-ci, pour sauver son mari, cède aux sollicitations du baron. D'Exireuil, mis au courant, va tuer le baron. Mais celui-ci est mort, ruiné, frappé d'une attaque d'apoplexie.

Interprètes : MM. Grand, Chelles, Dubosc, Lérand ; M^{me} Cerny, Caron.

DIVERS

Athénée-Comique : *Nellie Moray*, comédie dramatique en 4 actes de M. Henri Dumay.

Palais-Royal : *Chambre à part*, comédie en 3 actes de M. Pierre Veber.

MUSIQUE

A l'Opéra ; M. Van Dyck, l'illustre ténor wagnérien, a pris possession, le 13 avril, du rôle de Tristan, dans *Tristan et Isolde*. Grand succès, unanimement reconnu.

A l'Opéra-Comique, reprise du *Vaisseau-Fantôme*. En répétitions : *Chérubin*, *La Cabrera* et *Miarka*.

Aux Concerts Colonne, un festival Wagner a été donné le Vendredi Saint, il avait été précédé, les dimanches 9 et 16 avril par deux exécutions intégrales de la *Damnation de Faust*. Solistes : M^{me} Kutschena, MM. Cazeneuve et Daraux.



175

SARAH BERNHARDT ET SON GUÉPARD

Sarah Bernhardt, qui a toujours adoré les bêtes, fit emplette, lors de son séjour à Londres, d'un guépard et de caméléons, dont elle aimait à s'entourer.

MES MÉMOIRES

par Sarah Bernhardt (suite) ⁽¹⁾

Le succès de Sarah-Bernhardt à la Comédie Française excitant des jalousies, deux classes se formèrent et la situation toujours tendue entre les partisans et les adversaires, entre l'administrateur et les artistes, prit fin avec la démission de Sarah-Bernhardt, qui partit en tournée, en Angleterre, où l'accueil le plus enthousiaste lui fut fait ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

MON violent désir de conquérir le public anglais avait surmené mes forces. J'avais tout donné la première soirée; je ne m'étais pas assez ménagée, et la nuit, je fus prise de tels vomissements de sang qu'on courut à l'ambassade chercher un médecin. Le docteur Vintras, médecin en chef de l'hôpital français de Londres, me trouva étendue dans mon lit

exsangue et semblant morte. Il fut effrayé et demanda qu'on fit venir ma famille. Je fis signe de la main que c'était inutile. On m'apporta un crayon et j'écrivis, ne pouvant parler: «Télégraphiez docteur Parrot.» Vintras resta près de moi une partie de la nuit, glissant toutes les cinq minutes de la glace pilée entre mes lèvres. Enfin, vers cinq heures du matin, les vomissements de sang s'arrêtèrent et je m'endormis, grâce à la potion du docteur Vintras.

(1) Voir les nos I, II et III.

On devait jouer le soir *L'Étrangère* au Gaiety, le rôle n'était pas très fatigant, je voulus jouer « quand même » ; mais le docteur Parrot s'y opposa formellement ; il était arrivé par le bateau de quatre heures. Il me soignait depuis longtemps. Cependant, je me sentais bien mieux, la fièvre avait disparu. Je voulus me lever, Parrot s'y opposa. On annonça le docteur Vintras et M. Mayer, l'impresario de la Comédie-Française. M. Hollingshead, le directeur du Gaiety Theatre, était en voiture attendant, pour savoir si je jouais, oui ou non, *L'Étrangère* ainsi que l'af-

Mayer dans le fumoir et montai avec lui dans son hansom-cab.

— Viens me rejoindre dans une heure, chuchottai-je à ma camériste.

Mayer, stupéfait, me dit :

— Où allons-nous ?

— Au théâtre ! vite ! vite !

La voiture se mit en marche, et j'expliquai que si j'étais restée à la maison, jamais Parrot ni Vintras ne m'auraient jamais laissé jouer. « Maintenant, ajoutai-je, le sort en est jeté, nous verrons bien ce qui arrivera. »

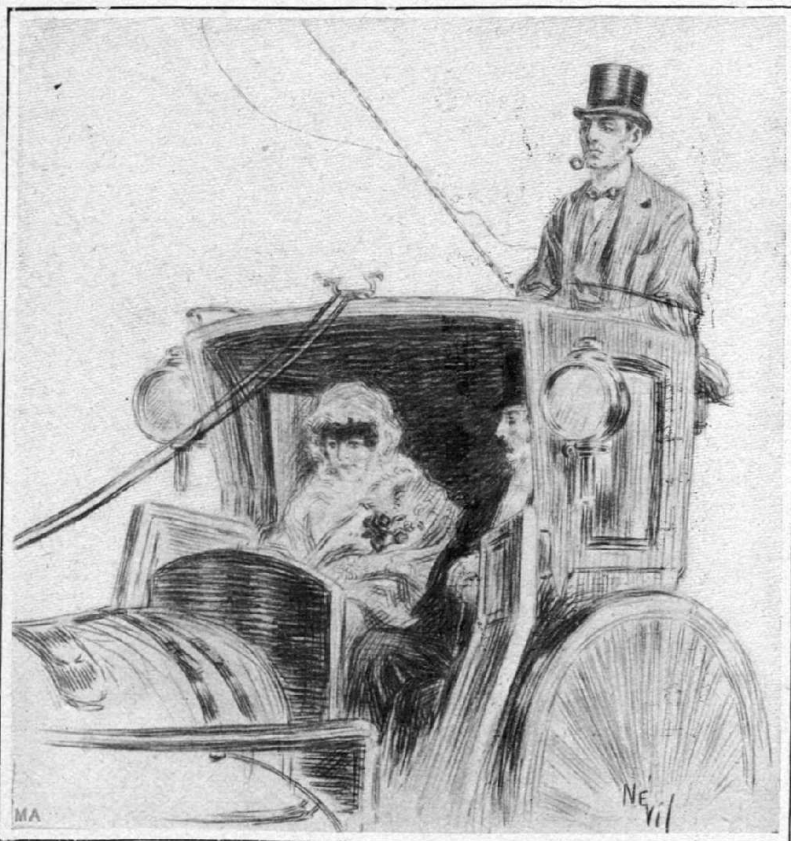
Au théâtre, je me cachai dans le cabinet directorial pour éviter la fureur du docteur Parrot que j'adorais. Je sentais bien à quel point j'avais tort vis à vis de lui, qui s'était si généreusement dérangé à mon premier appel ; mais je n'aurais jamais pu lui faire comprendre que je me sentais réellement mieux et qu'en risquant ma vie, je ne risquais que mon bien à moi. Une demi-heure après, ma femme de chambre vint me rejoindre avec une lettre de Parrot pleine de reproches tendres, de conseils furibonds, et finissant par une ordonnance en cas de récidive. Il s'embarquait une heure après, ne voulant pas venir me serrer la main ; mais j'étais bien sûre qu'on se raccommoderait au retour.

Je me préparai pour jouer *L'Étrangère* Trois fois, je perdis connaissance, en m'habillant, mais je voulais jouer *quand même*.

L'opium qu'on m'avait fait prendre dans la potion me laissait la tête un peu lourde. J'entrai en scène inconsciente et charmée par l'accueil qui me fut fait. Je marchais dans un rêve.

Je distinguais mal tout ce qui m'entourait. Je ne voyais la salle qu'au travers un brouillard lumineux. Mes pieds glissaient sans effort sur le tapis, et le son de ma voix me semblait lointain, très lointain. J'étais dans le vague délicieux que vous donne le chloroforme, la morphine, l'opium ou le haschisch.

Le premier acte se passa très bien. Mais au troisième, au moment où je vais raconter à la duchesse de Septmonts (Croizette) tous les malheurs que moi, Mrs. Clarkson, j'avais eus dans ma vie, au moment où je commençai



DANS UN CAB LONDONNIEN

Bravant les ordres de son médecin, Sarah Bernhardt, malade, se rend au « Gaiety Theatre » où elle doit jouer le soir même.

fiche l'annonçait. Je priai le docteur Parrot d'aller rejoindre le docteur Vintras dans le salon et donnai l'ordre d'introduire M. Mayer dans ma chambre. Je lui dis très vite : « Je me sens mieux, je suis très faible, mais je jouerai. Chut ! pas un mot ici, prévenez Hollingshead et attendez-moi dans le fumoir ; mais ne dites rien à personne. »

Je me jetai à bas du lit, je m'habillai en un clin d'œil, aidée de ma femme de chambre qui avait deviné mon projet, et qui s'en amusait follement. Enveloppée dans mon manteau, une dentelle sur la tête, je m'en fus rejoindre

mon interminable récit, je ne me souvins de rien. Croizette me soufflait la phrase, mais je voyais remuer ses lèvres et je n'entendais rien. Alors, je lui dis tranquillement : *Si je vous ai fait venir ici, Madame, c'est que je voulais vous instruire des raisons qui m'ont fait agir ; mais j'ai réfléchi, je ne vous les dirai pas aujourd'hui.*

Sophie Croizette me regarda terrifiée, se leva et quitta la scène les lèvres tremblantes, ne me quittant pas des yeux.

— Qu'est-ce que vous avez ? lui dit-on en la voyant tomber presque sans souffle dans un fauteuil ?

— Sarah est devenue folle ! Je vous dis qu'elle est devenue folle ! Elle a coupé toute sa scène avec moi.

— Comment ? Elle a coupé deux cents lignes ? Mais, pourquoi ?

— Je ne sais pas ! Elle a l'air très calme.

Toute cette conversation qui me fut racontée après, prit moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Coquelin, averti, fit son entrée en scène pour terminer l'acte. Le rideau tombé je restai confondue et désespérée de ce qui me fut conté. Je ne m'étais aperçue de rien et il me semblait avoir joué tout mon rôle comme d'habitude. J'étais réellement sous l'empire de l'opium. Il me restait très peu de chose à dire au cinquième acte et je m'en tirai parfaitement.

Le lendemain, les comptes rendus et les critiques furent très élogieux pour notre compagnie, mais la pièce fut discutée. Je craignis un instant que ma suppression involontaire de la grande scène du « trois » fût pour quelque

chose dans cette sévérité de la presse, mais non, tous les critiques avaient lu et relu la pièce ; ils en discutaient le fond et ne faisaient pas mention de mon oubli. Seul, le *Figaro*, qui était alors de très méchante humeur contre moi, s'exprima en ces termes (*Figaro* du

3 juin) : « *L'Étrangère* n'est pas du goût anglais, mais M^{lle} Croizette est vivement applaudie ainsi que Coquelin et Febvre, mais M^{lle} Sarah Bernhardt toujours nerveuse a perdu la mémoire. »

Il savait très bien, le brave Johnson, que j'étais très malade, il était venu chez moi, il avait vu le docteur Parrot, il savait que j'avais joué malgré la Faculté et pour sauver la recette de la Comédie, mais le public anglais m'avait témoigné une telle sympathie que la Comédie s'en était un peu émue, et le *Figaro*, étant l'organe du Théâtre-Français avait prié Johnson de modérer ses éloges à mon égard, ainsi fit-il tout le temps de notre séjour à Londres. Personne des spectateurs qui ont assisté à la représentation de *L'Étrangère*, et il y avait autant de Français que d'Anglais, personne ne s'est dit : « Tiens, il manque quelque

chose. Je n'ai pas bien compris ce personnage ! » J'ai interrogé un Français très érudit :

— Vous n'avez pas vu qu'il y avait un trou au troisième acte.

— Non.

— Dans ma grande scène avec Croizette ?

— Non.

— Eh bien, lisez ce que j'ai passé.

Et après avoir lu.

— Tant mieux ! s'est écrié mon ami. C'est



SARAH BERNHARDT DANS " L'ÉTRANGÈRE "

C'est le rôle de Miss Clarkson que la grande artiste joua à Londres, en dépit du mal qui la terrassait.

assommant, cette histoire! et bien inutile. J'ai très bien compris le caractère, sans cette amphigourique et romanesque histoire. » Et quand je me suis excusée plus tard près de Dumas fils de cette coupure de son texte :

— Ah! ma chère enfant, m'a-t-il répondu, quand j'écris une pièce, je la trouve bien; quand je la vois jouer, je la trouve stupide, et quand on me la raconte, je la trouve parfaite, parce qu'on en oublie la moitié.

Les représentations de la Comédie attiraient toujours la foule au Gaiety Theatre, et je restais la favorite. Je le dis ici avec orgueil, mais sans vanité.

XIII

M. Jarrett, mon conseiller et mon agent, m'avait assuré que je vendrais quelques-unes de mes œuvres, soit en sculpture, soit en peinture. J'apportai donc avec moi six sculptures et dix tableaux, et j'en fis une exposition dans Piccadilly. J'envoyai des invitations, une centaine à peu près. Son Altesse Royale le Prince de Galles me fit prévenir qu'il viendrait avec la Princesse. Toute la haute aristocratie anglaise, toutes les célébrités de Londres vinrent à cette ouverture. J'avais lancé cent invitations, il vint douze cents personnes, qui me furent présentées. J'étais ravie, je m'amusais follement.

M. Gladstone me fit le grand honneur de causer avec moi plus de dix minutes. Cet homme au cerveau génial parlait de tout avec une grâce particulière.

Frédéric Leighton vint nous rejoindre, et il me fit avec une grande bienveillance des compliments pour mon tableau représentant une jeune fille portant des palmes. Ce tableau fut acheté par le prince Léopold.

Ma petite exposition eut un grand succès et je ne me doutais guère alors que cette exposition serait la cause de tant de potins, de tant de lâches attaques et causerait définitivement ma rupture avec la Comédie-Française. Je n'avais aucune prétention comme peintre et comme sculpteur, j'exposais mes œuvres pour les vendre, car j'avais envie de deux petits lions. Je n'avais pas assez d'argent pour les acheter. Je vendais mes tableaux ce qu'ils valaient, c'est-à-dire des prix très modestes.

Une dame anglaise, Lady H..., m'acheta mon groupe : *Après la tempête*.

C'était un mardi, je jouais *Zaire* le soir, mais le mercredi, le jeudi et le vendredi, je ne jouais pas. J'avais de quoi acheter mes lions. Sans rien dire au théâtre, je filai pour Liverpool. Je savais qu'il y avait là une grande ménagerie Cross'Zoo et que j'y trouverais des lions. Le voyage fut très amusant. Quoique

voyageant incognito, je fus reconnue sur tout le parcours de la route, et je fus gâtée, choyée. Trois de mes amis et Hortense Damain m'accompagnaient. C'était une escapade pleine de fantaisie, je savais que je ne pouvais manquer mon service à la Comédie, puisque je ne jouais que le samedi, et que nous étions le mercredi.

Partis le matin à dix heures et demie, nous arrivâmes à Liverpool à deux heures et demie et nous fûmes de suite à la recherche de Cross. Impossible de trouver l'entrée de la maison. Nous demandons à un boutiquier qui fait le coin de la rue qu'on nous avait indiquée, il nous indique une petite porte que nous avions déjà ouverte et refermée deux fois ne pouvant admettre que ce fût là. Moi, j'entrevois une grande porte grillée et laissant voir une large cour, et nous étions devant une toute petite porte s'ouvrant sur une toute petite pièce nue, où se tenait un petit homme.

— Monsieur Cross?

— C'est moi.

— Je voudrais acheter des lions.

Il se mit à rire.

— Alors, c'est vrai, Mademoiselle? Vous aimez tant que cela les bêtes? Je suis allé la semaine dernière à Londres voir jouer la Comédie-Française et je vous ai vue dans *Hernani*.

— Ce n'est pas cela qui vous a appris que j'aimais les bêtes, lui répondis-je.

— Non. C'est un marchand de chiens de St. Andrews Street qui m'a dit que vous lui aviez acheté deux chiens; et sans un gentleman qui était avec vous, vous en auriez acheté cinq.

Il racontait tout cela en très mauvais français, mais avec beaucoup d'humour.

— Eh bien, Monsieur Cross, aujourd'hui je veux deux lions.

— Je vais vous montrer ce que j'ai.

Et nous fûmes dans la cour où se trouvaient les fauves.

Oh! les magnifiques bêtes! Deux lions d'Afrique superbes, à poil brillant, la queue puissante et fouettant l'air. Ils venaient d'arriver. Ils étaient encore en pleine santé, en plein courage de révolte. Ils ignoraient la résignation qui est le stigmate dominant des êtres civilisés.

— Oh! Monsieur Cross, ceux-là sont trop grands, je veux des lionceaux.

— Je n'en ai pas, Mademoiselle.

— Alors, montrez-moi toutes vos bêtes.

Je vis les tigres, les léopards, les chacals, les guépards, les pumas, et m'arrêtai devant les éléphants. J'adore les éléphants. Mais j'aurai voulu un éléphantin. C'est un



A UNE EXPOSITION DES ŒUVRES DE SARAH A LONDRES
M. Gladstone visitant les œuvres de Sarah Bernhardt, dans Piccadilly; l'artiste faisant les honneurs de son exposition.

rève que je carresse toujours. Peut-être se réalisera-t-il un jour. Mais Cross n'en avait pas. Alors j'achetai un guépard. Il était tout jeune, tout drôle, il ressemblait à une gargouille d'un château moyen âge. Je fis aussi l'acquisition d'un chien-loup tout blanc, le poil dru, les yeux en feu, les dents en fer de lance. Il était effrayant à voir. M. Cross me fit cadeau de six caméléons de petite race ressemblant à des lézards, et d'un admirable caméléon animal pré historique fabuleux, un véritable bibelot chinois passant du vert tendre au bronze noir, sveltes et allongés comme une feuille de lys et soudainement gonflés et trapus comme un crapaud. Ses yeux en lorgnette comme ceux des homards ne dépendaient pas l'un de l'autre. Il jetait l'œil droit en avant et l'œil gauche en arrière. Je fus ravie, enthousiasmée de ce cadeau. J'appelai mon caméléon " Cross-ci-Cross-ça " pour honorer et remercier Monsieur Cross. Nous revînmes à Londres avec le guépard en cage, le chien-loup en chaîne, mes six petits caméléons en boîte et Cross-ci-Cross-ça sur mon épaule retenu par une chaîne d'or que nous venions d'acheter chez un bijoutier.

J'étais ravie, mais mon personnel le fut moins. Il y avait déjà trois chiens dans la maison; " Minuccio " venu avec moi de Paris, " Bull " et " Fly " achetés à Londres, " Bizibouzou " mon perroquet, et mon singe " Darwin ". L'intrusion de ces nouveaux hôtes fit pousser des cris à Madame Guérard. Mon maître d'hôtel hésita à s'approcher du chien-loup; mais j'avais beau dire que le guépard n'était pas dangereux, personne ne voulut ouvrir sa cage transportée dans le jardin. Je demandai un marteau et des pinces pour faire sauter la porte clouée qui retenait le pauvre guépard prisonnier, ce que voyant, mes domestiques se décidèrent à ouvrir. Madame Guérard et les femmes de service regardaient des fenêtres. La porte sauta, et le guépard fou de joie, bondit comme un tigre hors de sa cage, fou de liberté, boxant les arbres, et allant droit sur les chiens qui se mirent à hurler de terreur. Ils étaient quatre, le perroquet excité, poussa des cris stridents, et le singe secouant sa cage, criait à fendre l'âme. Ce (1) dans le silencieux square fit un effet prodigieux, toutes les fenêtres s'ouvrirent et au-dessus du mur de mon jardin, plus de vingt têtes apparurent curieuses, tremblantes, furieuses. Le fou rire s'était emparé de moi, de mon amie Louise Abbéma, du peintre Nittis, de Gustave Doré qui m'attendait depuis deux heures. Georges Deschamps, un musicien

(1) Voir, page xxxi des feuillets de garde, notre concours de " Mots en blanc ".

amateur de beaucoup de talent, essaya de noter cette harmonie hoffmanesque pendant que mon ami Georges Clairin, le dos secoué par le rire, croquait cette inoubliable scène. Le lendemain, dans Londres, il ne fut bruit que du sabbat qui avait eu lieu au 77 de Chester Square, et cela prit une telle proportion, que notre doyen, M. Got, vint me prier de ne point faire un tel scandale qui rejaillissait sur la Comédie-Française. Je l'écoutai sans rien dire, et lui prenant la main: « Viens, je vais te montrer le scandale. » Je l'entraînai dans le jardin, suivi de mes visiteurs et amis.

— Lâchez le guépard! m'écriai-je, debout sur les marches, semblable à un capitaine de vaisseau criant: « Hissez les voiles! » Et le guépard lâché, la scène folle de la veille se renouvela.

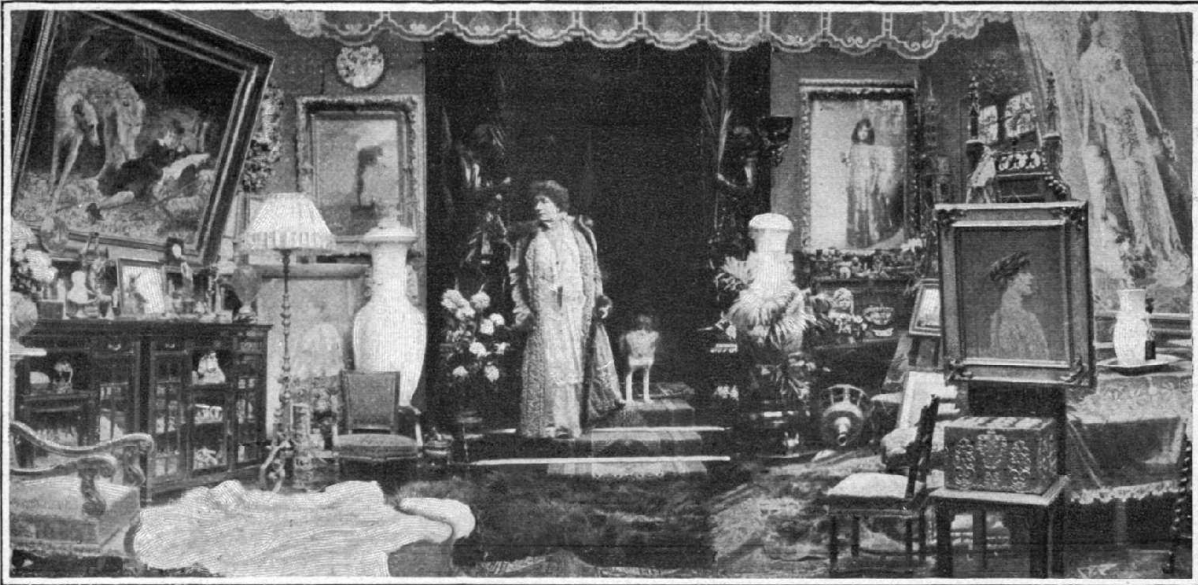
— Tu vois, Monsieur le Doyen, voilà mon sabbat.

— Tu es folle! me dit-il en m'embrassant. Mais c'est crânement drôle.

XIV

Cependant, les hostilités continuèrent par les petits potins transportés de bouche en bouche, de milieu en milieu, tant dans la presse française que dans la presse anglaise. Malgré ma belle humeur et mon mépris des racontars, je devenais agacée. Je pris le parti de me défendre. L'occasion ne se fit pas attendre. On jouait *L'Etrangère* pour la seconde fois le 21 juin 1879 en matinée. La veille, j'avais fait prévenir M. Mayer que j'étais très souffrante et que, jouant *Hernani* le soir, je le priais de changer le spectacle du matin si c'était possible; mais la recette était de plus de quatre cents livres, et la Comédie ne voulut rien entendre.

— Eh bien, répondit Got à M. Mayer, on remplacera Sarah Bernhardt si elle ne peut pas jouer. Il y a dans la pièce: Croizette, Madeleine Brohan, Coquelin, Febvre et moi; et que diable! nous valons bien à nous tous mademoiselle Bernhardt. On chargea Coquelin de demander à Lloyd de me remplacer; elle avait déjà joué le rôle à la Comédie quand j'étais malade. Mais Lloyd eut peur et refusa. On offrit de changer le spectacle, et ce fut *Tartuffe* qui remplaça *L'Etrangère*. Mais le public presque en entier redemanda son argent, et la recette, qui devait être de cinq cents livres, ne fut que de quatre-vingt-quatre livres. Ce fut la levée des rancunes, des jalousies; toute la Comédie (surtout les hommes, moins un: M. Worms) marcha contre moi, lancés en avant: Francisque Sarcey, transformé en tambour-major, cadencait son pas, sa terrible plume à la main. Les inventions les plus folles,



SARAH BERNHARDT DANS SON ATELIER

Vivant au milieu d'admirables collections d'objets d'art de toutes sortes, Sarah Bernhardt se plaît volontiers dans l'atelier qu'elle s'est fait aménager dans son hôtel.

les calomnies les plus stupides, les mensonges les plus odieux, prirent leur vol comme une nuée de canards sauvages s'abattant soudainement dans toutes les rédactions ennemies; on y racontait qu'on pouvait me voir habillée en homme pour un shilling; que je fumais de gros cigares appuyée au balcon de ma maison, que dans les soirées mondaines où je jouais des saynètes, je prenais ma femme de chambre pour me donner la réplique; que je faisais des armes dans mon jardin habillée en Pierrot blanc; et qu'en prenant des leçons de boxe j'avais cassé deux dents à un malheureux professeur.

Quelques amis me conseillèrent de ne pas faire attention à toutes ces turpitudes, me disant que le public ne pouvait les croire; mais ils se trompaient. Le public adore croire le mal; cela l'amuse plus que le bien, et j'eus là preuve que le public anglais commençait à croire ce que disaient les journaux français. Je reçus une lettre d'un tailleur me demandant de porter, quand je me montrerais en homme, un habit fait par lui; et que non seulement, il ne me le ferait pas payer, mais encore il m'offrait cent livres si je voulais le porter. Cet homme était un grossier personnage, mais il était sincère. Je reçus plusieurs boîtes de cigares, et les professeurs de boxe et d'escrime m'offraient leurs services pour rien. Tout cela m'irrita à tel point que je résolus d'en finir. Ce fut un article d'Albert Wolff dans le *Figaro* qui me décida à rompre les chiens.

On me donnait généralement raison tout en me traitant en enfant gâtée. La Comédie se

montra plus aimable. Perrin m'écrivit une lettre affectueuse me priant de renoncer à mon projet de quitter la Comédie. Les femmes se montrèrent très amicales; Croizette vint me voir et me tenant dans ses bras: « Tu ne feras pas cela, dis? Ma folle chérie! Tu ne vas pas envoyer ta démission sérieusement? D'abord on ne l'acceptera pas, je t'en réponds! » Mounet-Sully me parla d'Art, de Probité; tout son discours était empreint de protestantisme. Dans sa famille, il y a plusieurs pasteurs protestants, et il en avait souvenance sans le vouloir. Delaunay, surnommé « le petit père la franchise », vint solennellement me faire part de la mauvaise impression de ma dépeche. Il me dit que la Comédie-Française était un ministère; qu'il y avait le ministre, le secrétaire, les sous-chefs et les employés; et que chacun devait se conformer au Règlement, et faire l'apport de son talent ou de son travail; et patati... et patata...

Je vis Coquelin le soir au théâtre, il vint à moi les mains tendues: « Tu sais que je ne te complimente pas sur ton coup de tête; heureusement que nous te ferons changer d'avis. Quand on a le bonheur et l'honneur d'être à la Comédie-Française, on doit y rester jusqu'à la fin de sa carrière. » Frédéric Febvre me fit observer que je devais rester à la Comédie parce qu'elle faisait des économies pour moi, ce dont j'étais incapable moi-même. « Crois-moi, me dit-il, quand on est à la Comédie, il faut y rester; c'est le pain assuré pour plus tard. » Enfin, Got, notre doyen, vint à moi: « Tu sais comment cela s'appelle, ce que tu

fais en donnant ta démission? — Non. — Déserteur. — Tu te trompes, je ne déserte pas, je change de caserne! lui répondis-je.» Et il en vint d'autres. Et tous me donnaient des conseils à travers leur personnalité. Mounet, en illuminé, en croyant. Delaunay, avec une âme de bureaucrate. Coquelin, en politicien, blâmant l'idée d'autrui, pour la préconiser plus tard — à son profit. Febvre, ami de la respectabilité. Got, en vieux grognard égoïste, ne connaissant que la consigne et l'avancement par voie hiérarchique. Worms me dit à travers sa mélancolie : « Vaudront-ils mieux ailleurs? » Ce Worms était l'âme la plus réveuse, le caractère le plus net de notre illustre compagnie. Je l'aimais infiniment.

Nous allions retourner à Paris, et je ne voulais penser à rien pendant quelque temps. J'étais hésitante. Je remis à plus tard de prendre une décision absolue. Le bruit fait autour de moi, le bien dit en ma faveur, le mal écrit contre moi, tout cela avait créé dans le monde artistique une atmosphère de bataille. Nous allions rentrer à Paris; quelques amis s'inquiétaient de la réception qui me serait faite. Le public se figure — douce erreur — que le bruit fait autour des artistes célèbres est provoqué par ces derniers avec connaissance de cause; et dans son énervement de revoir sans cesse le même nom revenir à propos de tout, il déclare l'artiste attaqué ou choyé; amateur forcené de la réclame. Hélas! trois fois hélas!!! On est victime de la réclame! ceux-là qui goûtent les joies et les tristesses de la célébrité, quand ils ont passé quarante ans, savent se défendre.

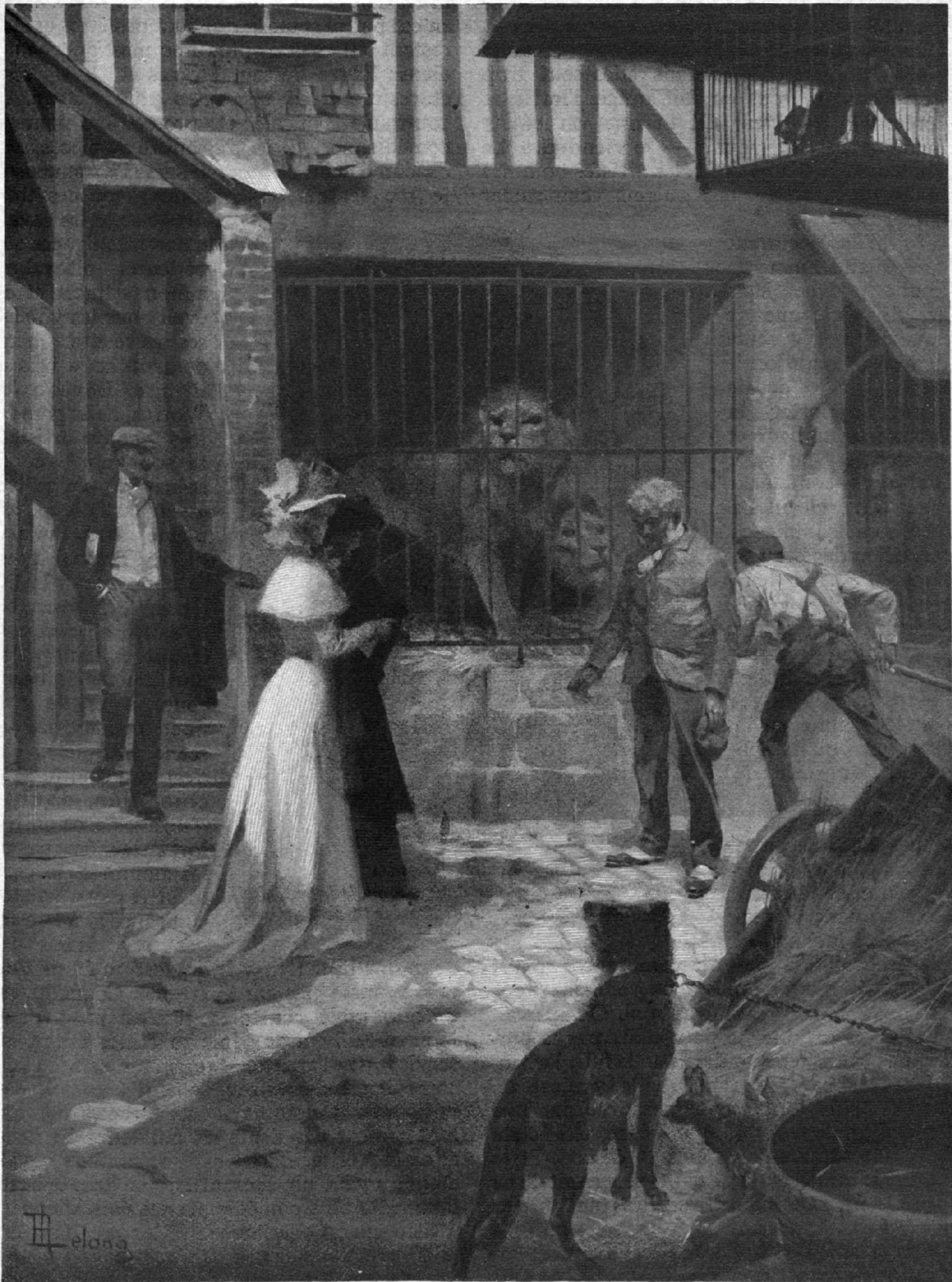
Mais ceux-là que la célébrité accroche quand ils ont vingt ans, ceux-là ne savent rien. — Je me souviens que la première fois qu'un reporter est venu chez moi, je me dressai en crête de coq rouge et droite de joie. J'avais dix-sept ans; j'avais joué dans le monde un petit Richelieu avec un succès énorme. Ce monsieur vint me trouver chez ma mère et me demander ceci, cela... et puis encore ceci... je répondais, je parlais, j'étais affolée d'orgueil, d'émotion. Il prenait des notes. Je regardais maman. Il me semblait que je grandissais. J'avais besoin d'embrasser maman pour me donner une contenance. Je mettais ma figure dans mon cou pour cacher ma joie. — Enfin, ce monsieur se leva, me tendit la main et se retira. Je sautais dans la chambre et je me mis à tourner en rond en disant : « Trois petits pâtés ma chemise brûle... » Quand tout à coup la porte s'ouvre et le monsieur dit à maman : « Ah! madame, j'oubliais, voici la petite quittance de l'abonnement, c'est pour rien, 16 francs par an. » — Maman ne comprit pas tout

de suite. Je restai, moi, la bouche ouverte, ne pouvant digérer mes petits pâtés. Maman paya mes 16 francs et, me prenant en pitié, car je pleurais, elle me caressa doucement les cheveux. Depuis j'ai été livrée au monstre, pieds et poings liés; et j'ai été et suis encore accusée d'adorer la réclame. Et quand on pense que mon premier titre à la réclame a été mon extraordinaire maigreur et ma fragile santé! J'avais à peine débuté que les épigrammes, les calembours, les jeux de mots, les caricatures s'en donnèrent à cœur joie. Etais-ce vraiment pour faire de la réclame que j'étais si mince, si menue, si faible? que je passais six mois dans mon lit écrasée par la maladie? Mon nom devint célèbre avant que je le fusse réellement.

Un jour de représentation à l'Odéon, on jouait *Mademoiselle Aïssé*; Flaubert, intime ami de Louis Bouilhet, auteur de la pièce, me présenta un attaché de l'ambassade d'Angleterre : « Oh! je vous connaissais depuis longtemps, Mademoiselle, vous êtes « le petit bâton surmonté d'une éponge. » Il venait en effet de paraître une caricature de moi qui avait fait la joie des badauds. — A cette époque, j'étais encore une enfant et je ne souffrais de rien, ne me souciais de rien.

XV

La rentrée de la Comédie dans ses foyers devint un événement, mais un événement sournois. Notre départ de Paris avait été tapageur, gai et public; notre retour fut clandestin pour beaucoup; (moi entre autres), attristé pour les incompris, rageur pour les ratés. Je n'étais pas à la maison depuis une heure que notre administrateur Perrin me fut annoncé. Il me sermonna, et enfin il me donna le conseil de ne point paraître à la cérémonie du retour à la Comédie. Il craignait une cabale contre moi, les esprits étaient montés à tort ou à raison, un peu des deux, disait-il, avec cet air fin et courtis qu'il gardait presque toujours. Je l'écoutai sans l'interrompre, ce qui le gêna un peu, car Perrin était un ergoteur, mais pas un orateur. Quand il eut fini : « Vous m'avez dit trop de choses qui m'excitent, cher monsieur Perrin, j'adore la bataille, je paraîtrai à la cérémonie. Tenez, j'étais prévenue déjà, voilà trois lettres anonymes, lisez celle-là, elle est la plus jolie. » Il déplia le papier parfumé d'ambre et lut : « Mon pauvre squelette, tu feras bien de ne pas faire voir ton horrible nez de juif à la cérémonie après-demain, je crains pour lui qu'il ne serve de cible à toutes les pommes qu'on fait cuire en ce moment dans



UNE FANTAISIE D'ARTISTE
Sarah Bernhardt faisant emplette d'un guépard et d'un chien loup dans la ménagerie de M. Cross.

ta bonne ville de Paris, à ton intention. Fais dire dans les échos que tu as craché le sang et reste dans ton lit à réfléchir sur les conséquences de la réclame à outrance. » *Un abonné.* Perrin repoussa la porte avec dégoût. « En voici deux autres, lui dis-je, mais elles sont trop grossières, je vous en fait grâce. J'irai à la cérémonie. — Bien, dit Perrin, on répète demain, viendrez-vous? — Je viendrai. » Le lendemain, à la répétition, les artistes hommes et femmes ne tenaient guère à venir saluer avec moi. Je dois dire qu'ils y vinrent tous quand même de bonne grâce. Mais je déclarai que je voulais entrer seule contre la règle ordinaire; car je devais seule supporter la mauvaise humeur et la cabale. La salle était archi-comble au lever du rideau. La cérémonie commença au milieu des bravos. Le public était heureux de revoir ses artistes aimés. Ils s'avançaient deux par deux, un à droite, l'autre à gauche, tenant la palme ou la couronne qu'ils offraient au socle de Molière.

Mon tour venu, je m'avançai seule. Je me sentais pâle et blême de volonté conquérante. Je m'avançai lentement vers la rampe et au lieu de saluer comme mes camarades, je restai droite, regardant de mes deux yeux dans tous les yeux convergeant vers moi. On m'avait annoncé la bataille, je ne voulais pas la provoquer; mais je ne voulais pas la fuir. J'attendis une seconde, je sentais la salle frémissante, énervée, puis tout à coup soulevée par une impression de tendresse généreuse, elle éclata dans une fanfare de bravos et de cris. Et le public si aimé et si aimant, se grisait de sa joie. Ce fut certainement un des plus beaux triomphes de ma carrière. Quelques artistes furent très contents, les femmes surtout; car il est une chose à remarquer dans notre art: les hommes jaloussent les femmes beaucoup plus que les femmes entre elles. J'ai rencontré beaucoup d'ennemis parmi les hommes

comédiens, et très peu parmi les femmes.

J'ai joué avec des comédiens célèbres qui m'ont fait de méchants tours. En revanche, il en est parmi ceux-là qui sont des êtres exquis restant en scène, plus hommes que comédiens: Pierre Berton, Worms et Guitry sont et resteront les types les plus parfaits de courtoisie amicale et protectrice pour la comédienne. J'ai joué quantité de pièces avec chacun d'eux: et moi qui suis si « traqueuse » je me sentais en confiance avec ces trois

artistes; je les savais d'une intelligence supérieure, pitoyables à mon « trac », et en éveil pour les faibles nerveuses que me donnait ce « trac ». Pierre Berton et Worms, deux grands, très grands artistes, se sont retirés de la scène en pleine vigueur artistique, en pleine force vitale. Pierre Berton pour se consacrer à la littérature, Worms, on ne sait pas pourquoi. Quant à Guitry, le plus jeune de beaucoup, il est le premier artiste de la scène française, car c'est un admirable comédien, doublé d'un artiste, ce qui est fort rare même parmi les hommes. Je connais très peu d'artistes en France et à l'étranger réunissant ces

deux qualités. Henry Irving est un admirable artiste, mais pas un comédien. Coquelin est un admirable comédien, il n'est pas artiste. Mounet-Sully a du génie qu'il met tantôt au service de l'artiste, tantôt au service du comédien, mais en revanche, il a parfois des exagérations comme artiste et comédien qui font grincer des dents les amateurs du Beau et de la Vérité. Bartet est une parfaite comédienne ayant un sens artistique très délicat. Rejane, la plus comédienne des comédiennes, artiste quand elle le veut. Eléonora Duse, est plus une comédienne qu'une artiste; elle marche dans les routes tracées par d'autres, ne les imite pas, non, certes, car elle plante des fleurs où il y avait des arbres, et des arbres où il y avait des fleurs; mais elle n'a



MISS PATRICK CAMPBELL

La célèbre artiste anglaise dont « tout le talent, écrit Sarah Bernhardt, est fait de charme et de pensée ».



pas fait sortir de son art un personnage qui s'identifie à son nom; elle n'a pas créé un être, une vision qui évoque son souvenir. Elle met les gants des autres, mais elle les change de mains. Et tout cela avec une grâce infinie, un sans-vouloir plein d'abandon. C'est une grande, très grande comédienne, mais ce n'est pas une grande artiste. Novelli est un comédien de l'ancienne école où on se préoccupait très peu du côté artistique: il est parfait dans le rire et les larmes. Béatrice Patrick Campbell est surtout une artiste; et son talent est fait de charme et de pensée: elle exècre les routes battues, elle veut créer et elle crée. Antoine est souvent trahi par ses moyens; car sa voix est sombre et son allure un peu ordinaire; aussi laisse-t-il souvent à désirer comme comédien; mais il est toujours un artiste hors de pair, et notre art lui doit beaucoup dans son évolution vers la vérité, et celui-là non plus n'est pas jaloux de la comédienne. Les jours qui suivirent cette rentrée de la comédie dans son foyer, furent très énervants pour moi. Notre administrateur voulait me mâter; et pour cela, il me faisait souffrir par mille petits coups d'épingle plus douloureux pour moi, pour une nature comme la mienne, que des coups de couteau (je pense, car je n'en ai jamais reçu); je devenais malade, irri-

table et de méchante humeur à propos de tout. Moi si gaie, je devenais triste. Ma santé toujours chancelante se trouvait plus en péril par cet état des choses. Perrin me distribua le rôle de *L'Aventurière*. Je détestais cette pièce, et je n'aimais pas le rôle, et je trouvais les vers de *L'Aventurière* de mauvais, très mauvais vers. Comme je sais mal dissimuler, je le dis nettement à Emile Augier dans un accès de colère. Il s'en vengea d'une façon discour-

toise à la première occasion qui lui fut offerte. Cette occasion fut la rupture définitive avec la Comédie-Française, le lendemain de la première représentation de *L'Aventurière*, qui eut lieu le samedi 17 avril 1880. Je n'étais pas prête à jouer ce rôle.

J'avais été très souffrante, et la preuve en est dans cette lettre que j'écrivis à M. Perrin le 14 avril 1880 :

« Je suis désolée, mon cher monsieur Perrin, mais j'ai un mal de gorge si complet que



LES TROIS HAMLET

Mounet-Sully, Sarah Bernhardt et sir Henry Irving ont tous les trois joué le rôle complexe d'Hamlet, que chacun a interprété d'une façon aussi intéressante que variée.

je ne puis parler. Je suis forcée de garder le lit. Veuillez m'excuser; c'est à ce maudit Trocadero que j'ai pris froid dimanche; je suis bien tracassée sachant que cela vous met dans l'embarras. Ça ne fait rien, je serai prête pour samedi quand même. Mille regrets et mille amitiés, »

SARAH BERNHARDT.

Je fus en effet prête à jouer, ayant guéri mon mal de gorge. Mais je n'avais pu étudier pendant trois jours, ne pouvant parler. Je n'avais pu essayer mes costumes, ne pouvant sortir de mon lit; et j'allai le vendredi prier Perrin de remettre à l'autre semaine la représentation de *L'Aventurière*. Il me répondit que la chose était impossible, que la location était faite et que la pièce devait être jouée le premier mardi, jour d'abonnement. Je me laissai convaincre, ayant confiance en mon étoile. « Bah! me disais-je, je m'en tirerai quand même. » Je ne m'en tirai pas du tout; ou plutôt je m'en tirai fort mal. Mon costume était manqué. Il m'allait mal. Moi, dont on blaguait sans cesse la maigreur, j'avais l'air d'une théière anglaise. J'avais la voix encore légèrement enrouée, ce qui me désarmait un peu. Je jouai très mal la première partie du rôle; mieux la seconde. A un moment de la scène de violence, je m'appuyai debout, les deux mains sur la table qui portait un flambeau allumé. On cria dans la salle, car mes cheveux étaient près de la flamme. Le lendemain, un journal disait que « sentant la partie perdue, j'avais voulu mettre le feu à mes cheveux pour faire cesser la représentation avant mon échec complet ». C'était le comble des combles de la stupidité. La presse ne fut pas bonne, et la presse avait raison, j'avais été

inférieure, laide et en méchante humeur; mais je trouvai qu'on manquait de courtoisie et d'indulgence à mon égard.

Je rompis brutalement le contrat qui me liait à la Comédie-Française et par cela même à Paris. Et je m'en fus vers un pays nouveau, ayant besoin, je le sentais, d'un autre air, d'un autre espace, d'un autre ciel. Alors la gent vipérine put orchestrer sa musique et le concert commença. Ah! ce fut un beau concert. J'ai là sous les yeux le monceau d'insanités, de calomnies, de mensonges, de stupidités, de conseils imbéciles, de portraits burlesques, de plaisanteries macabres, et d'adieux à la « Chérie », à l'Idole, à l'Etoile, à la Zimm!... boum!... boum!... etc., etc. Tout cela est tellement fou que j'en reste confondue. Je n'avais pas lu la plupart de ces articles, mais mon secrétaire avait ordre de découper et de coller sur des petits cahiers tout ce qui s'écrivait en mal ou en bien à mon propos. C'est mon parrain qui avait commencé ce travail quand j'entraï au Conservatoire, et je le fis continuer après sa mort. Heureusement que je trouve de belles et nobles pages dans ces milliers de lignes. Des pages écrites par J.-J. Weiss, Emile Zola, Emile de Girardin, Jules Vallès, Jules Lemaitre, etc., etc. Et des vers, de beauté, de grâce et de justice, signés par Victor Hugo, François Coppée, Richepin, Haraucourt, de Bornier, Catulle Mendès, Parodi, Edmond Rostand...

Je ne pouvais ni ne voulais être tuée par les calomnies et les mensonges. Mais j'avoue que je prenais une joie infinie dans l'appréciation bienveillante et élogieuse que me témoignaient les esprits supérieurs.

(A suivre)

SARAH BERNHARDT.



SOPHIE CROISSETTE

L'héroïne des œuvres d'Alexandre Dumas, qui se retira très jeune du théâtre après une admirable carrière artistique.

OH! CES MINUITS-LA...

Poésie inédite

de JEAN RICHPIN

Oh! ces minuits-là, qui vous plombent l'âme!
Ces minuits glacés, où la Mort réclame
Ce qu'on lui vola!
Ces minuits, où l'être au néant s'enlise!
En avez-vous fait l'affreuse analyse
De ces minuits-là?

Immobile, noir, l'oiseau du silence
Plane et par le vide immense balance
Son vol de hibou,
En fixant sur vous de vagues prunelles
Dont l'obscur aimant vous attire en elles,
Une corde au cou.

Rien! Mais vers ce rien, béant, on se dresse:
Et c'est une horreur comme une caresse.
Muet, étouffant,
On a cette extase, et qui vous pénètre,
De croire qu'on meurt et qu'on va renaître
Tout petit enfant.

On renaît, remeurt. C'est sans fin. On souffre,
On jouit. Qu'est-on? Un sommet? Un gouffre?
En enfer? Au ciel?
Qu'importe! On te hume à lèvres décloes,
O trépas de tout, ô néant des choses,
Vide essentiel.

La sensation paraît infinie.
Avec le non-être on y communique
Dans l'éternité.
On en pâme, soufl, fou, stupide, exsangue.
Mais à peine a-t-on ce goût sur la langue,
Qu'il vous a quitté.

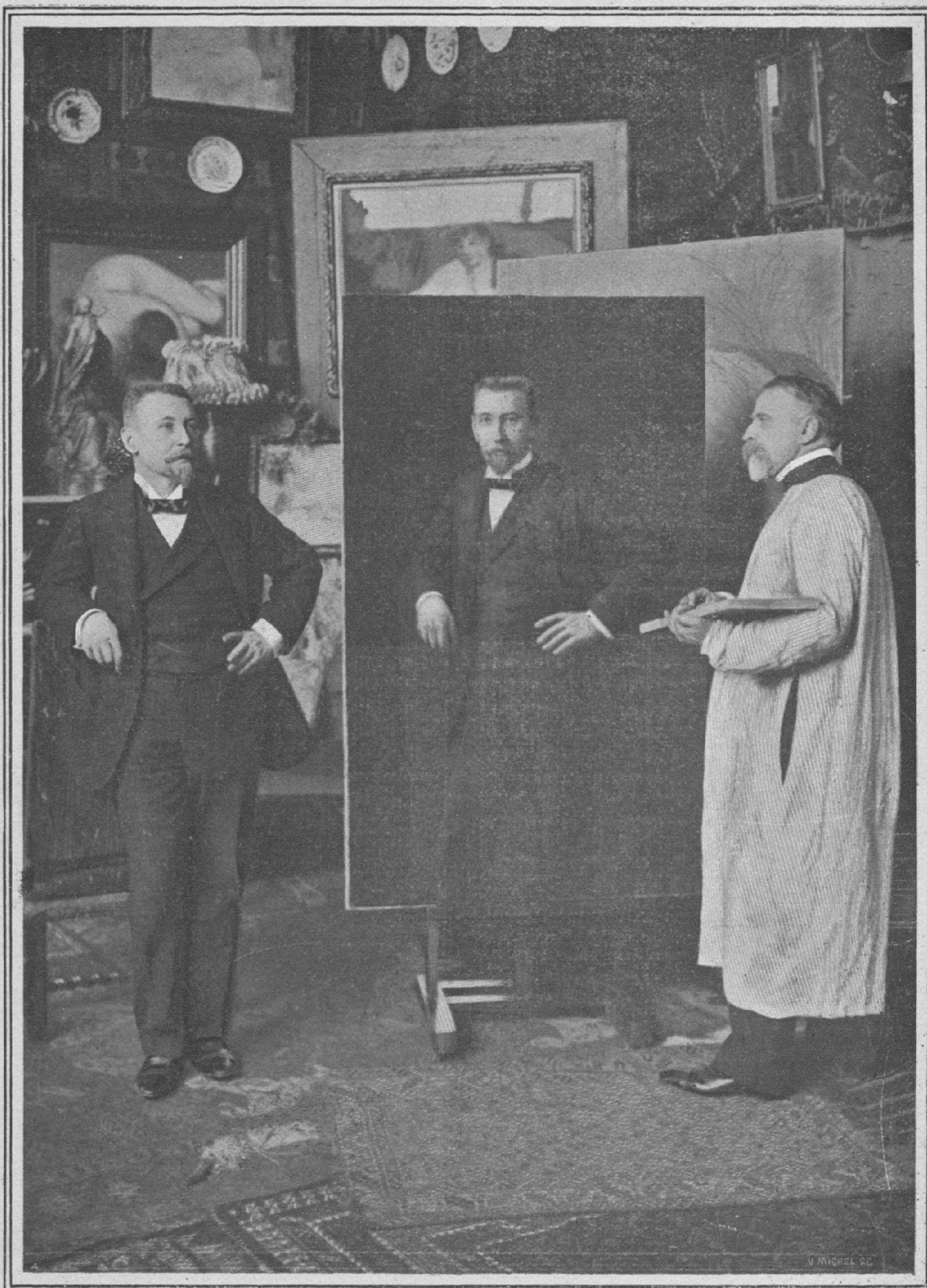
Las! le lendemain, souvent on en garde,
De ces minuits-là, la face hagarde,
Le cerveau pesant,
Ne trouvant à rien sa fleur coutumière,
Sans savoir pourquoi, puisque la lumière
Fleurit à présent.

Oh! ces minuits-là, qui rendent moroses
Même vos réveils dans des aubes roses,
Cœurs au printemps verts,
Combien la hantise en est plus tenace
Aux cœurs automnaux que déjà menace
Le gel des hivers!

Oh! ces minuits-là, quand souffle Brumaire!
C'est d'eux que nous vient la pensée amère
Ruminant tout bas
Son passé défunt qui ne fut qu'un leurre
Et son avenir où sanglote l'heure
Du prochain trépas.

Oh! ces minuits-là, d'angoisse obsédante,
Comme avec dédain ma jeunesse ardente
En riait jadis,
Et comme aujourd'hui je deviens tout pâle
Quand j'entends pleurer dans l'ombre qui râle
Leur *De profundis!*

JEAN RICHPIN.



Le Docteur DOYEN CHEZ LE PEINTRE CARRIER-BELLEUSE

Un très beau portrait du Docteur Doyen par Carrier-Belleuse figure cette année au Salon de la Nationale des Beaux Arts. Nous voyons réunis sur cette photographie le peintre, le modèle et le tableau.

Je sais tout

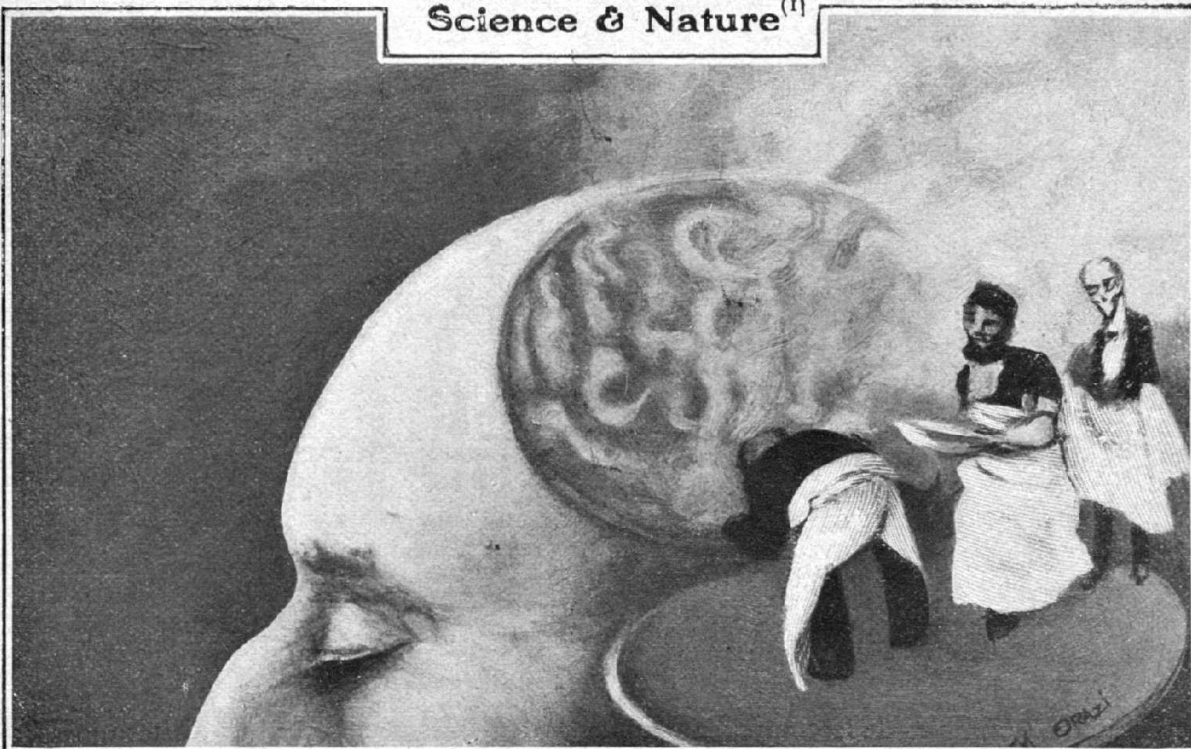


S. M. GUILLAUME II
Empereur d'Allemagne et roi de Prusse.

Galerie des Souverains







UNE TRÉPANATION

Avec une dextérité incroyable les " Carabins " ouvrent les crânes, comme on ouvre une boîte et ils s'apprêtent à faire subir au patient l'opération de la craniectomie (Résection d'une partie des os du crâne).

LE PRIX D'UN HOMME

par le docteur Doyen

Les admirables procédés de la science permettent aujourd'hui aux chirurgiens de jouer avec la vie humaine avec une sûreté, une aisance et une précision vraiment extraordinaires : il nous a paru du plus haut intérêt de faire expliquer à nos lecteurs, par un des plus grands maîtres de la chirurgie moderne, toutes les opérations que peut subir un homme et ce qu'on peut lui enlever en lui laissant la vie X X X X X X X X X



QUEL est le prix d'un homme, me demandez-vous? Autant me demander le prix de la vie. Voilà une question bien étrange et faite pour flatter l'imagination ironique d'un Villiers de l'Isle-Adam, qui inventa de toutes pièces dans son « Eve future » un être mécanique simulant l'être humain. Il prêtait, en effet, à un Edison contemporain, parent du docteur

Faust, une telle maîtrise du monde physico-chimique, qu'une femme étrange naissait de ses combinaisons. Avec son universel mépris, le poète, auquel on pardonne toujours, entendait suppléer ainsi à la femme réelle dont le cerveau ne lui apparaissait pas comme intéressant à reproduire; le mécanisme humain devenait facile à composer dès l'instant qu'on en éliminait l'intelligence spontanée.

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.

Car c'est cet assemblage de différence intellectuelle qui rend invraisemblable la commune mesure des individus. Comment apprécier la valeur comparée d'êtres aussi disparates, aussi distants dans l'échelle sociale, depuis l'indigent jusqu'au milliardaire américain? Au temps des mercenaires et des condottieri, la vie humaine faisait l'objet d'un marché dont la valeur était exactement représentée par un poids d'or. Encore l'incertitude du risque entraînait-elle un aléa, chacun se croyant assez favorisé de la fortune pour échapper au danger et s'enrichir sur l'ennemi. Aujourd'hui le courage, par l'effort de la civilisation, est devenu si commun que nous ne pouvons plus évaluer le prix de la vie, tant on l'abandonne avec désintéressement. L'idéal conduit les hommes au sacrifice et nous éloigne de notre question terre à terre.

Pour « estimer » un homme, faudrait-il donc recourir à l'évaluation des pièces et des morceaux susceptibles de le composer artificiellement, grâce à l'ingéniosité de la chirurgie et de l'orthopédie? C'est au moins une façon originale d'en juger.

Mais notre effort est limité, d'abord parce que nous sommes incapables d'enlever en premier lieu et de remplacer ensuite. Il est, d'autre part, facilité par tout ce qui pourrait paraître superflu dans la complexité de la machine humaine, puisque nous pouvons extraire certains organes sans que l'existence s'en trouve notablement altérée. Enfin et surtout, nous pouvons imaginer un homme si disgracié, si malchanceux, que l'orthopédie venant à son secours, l'entoure d'appareils combinés, et le transforme en une sorte de chevalier armé de pied en cap.

DIFFÉRENTES MANIÈRES DE NE PAS TUER UN HOMME.

Ils ne sont pas très nombreux les organes dont la disparition entraîne, au moins immédiatement, la mort. Une petite flamme intérieure subsiste encore, qui économise sa dépense et la règle avec une volonté étrange pour résister à la destruction finale. Cependant elle disparaît d'un coup lorsqu'on l'attaque au centre, au bulbe : le spécialiste en la matière est le seul qui soit obligatoirement tenu par la loi de ne pas laisser échapper son patient. Mais, avec un peu moins de brutalité, il suffit de froisser ce ressort secret, pour réduire à rien le souffle de la vie. Je me souviens qu'un romancier, au temps des découvertes de Claude Bernard sur les propriétés du « nœud vital », avait imaginé tout un drame enchevêtré sur la mort de personnages

chez lesquels on ne décelait qu'une piqûre insignifiante, en arrière du cou. Il faut croire que l'opération réclame quelque adresse, puisque la réalité ne s'est jamais inspirée ni du roman ni de la science.

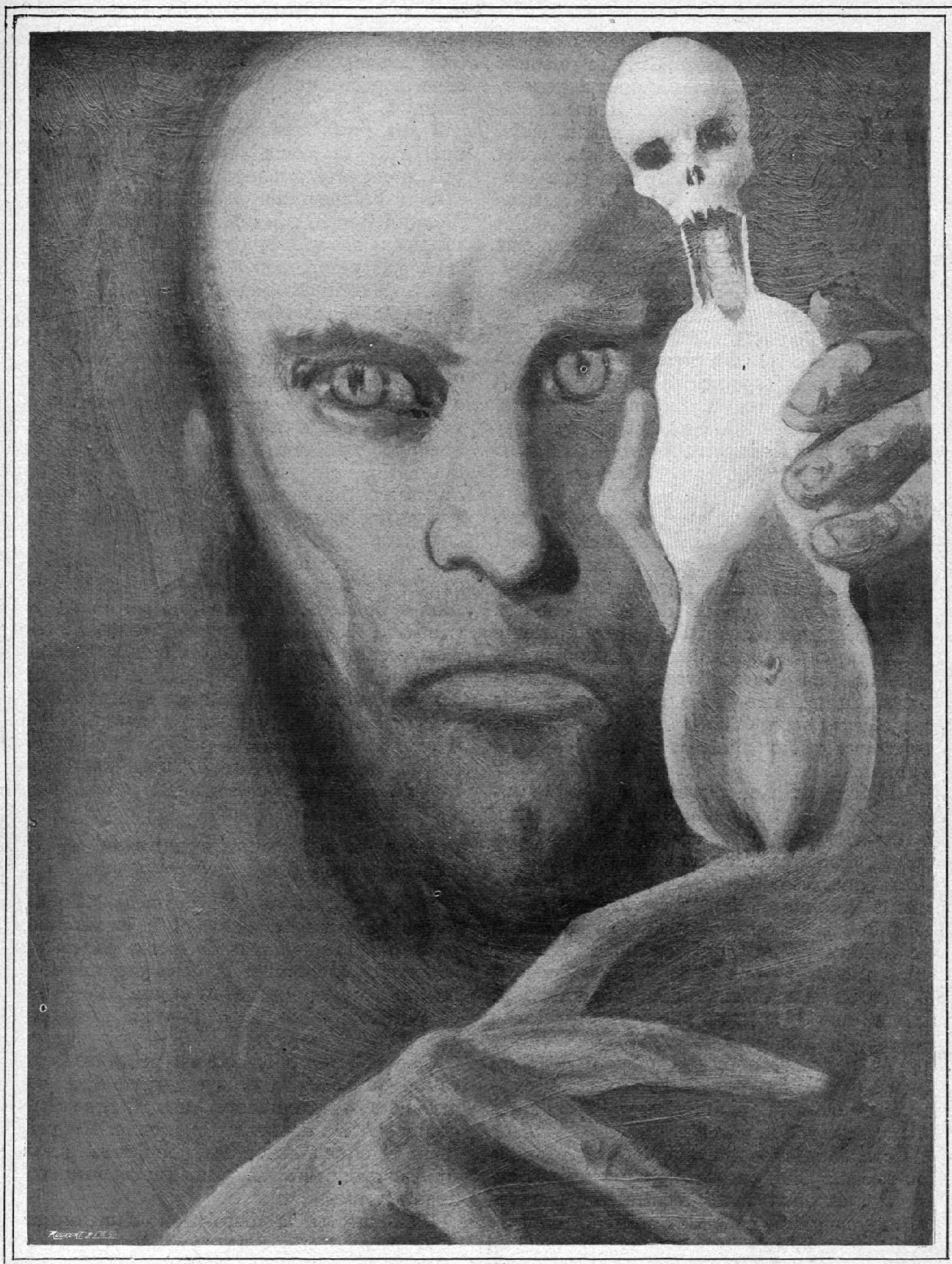
La piqûre du bulbe, de cette portion de l'axe nerveux qui relie la moelle épinière au cerveau, détermine la mort non par l'arrêt du cœur, mais par la paralysie respiratoire. L'aiguille, détruisant le noyau central, le point de départ du nerf qui commande aux mouvements respiratoires, les arrête : ainsi se trouve entravé l'accès de l'air au contact du sang qui, privé du vrai souffle vital, entraîne l'asphyxie générale, pendant que les mouvements du cœur, sous la même influence, s'affaiblissent peu à peu. Mais il serait possible en rétablissant mécaniquement dans les poumons le courant d'air nécessaire à la vie, d'entretenir les battements du cœur et la vie générale. Le cas se produit journallement dans les laboratoires de vivisection, lorsqu'on se propose, en vue d'expériences déterminées, de maintenir la vie organique de chiens auxquels on a sectionné le bulbe : on introduit au-dessous du larynx, dans la trachée, une canule, analogue à celles qui sont employées dans la trachéotomie, et au moyen d'une pompe pneumatique ordinaire, on refoule rythmiquement dans le poumon une quantité d'air égale à celle qui est inspirée habituellement.

Nous n'avons plus la vie réelle puisqu'il n'y a plus ni sentiment ni volonté et que les fonctions du cerveau sont abolies. On pourrait donc imaginer la fable d'un homme, dont le bulbe aurait été détruit accidentellement, par une balle, je suppose, et qui vivrait dans ces conditions précaires : il faudrait seulement qu'il eût été opéré pendant les courts instants de survie qui persistent entre l'arrêt des mouvements respiratoires et l'arrêt du cœur, c'est-à-dire pendant quelques dizaines de seconde. Quoique le fait soit irréalisable, il n'en garde pas moins sa valeur théorique.

On croit communément qu'il suffit de toucher au cerveau pour déterminer la mort immédiate : il faut pour que ce résultat intervienne, qu'une fracture considérable du crâne ait ébranlé ou délacéré la matière cérébrale. Mais il est possible d'enlever une grande partie de la calotte crânienne pour observer la surface du cerveau sans déterminer d'accidents.

Si l'on emploie la technique opératoire bien connue aujourd'hui, qui permet en quelques secondes de scier la boîte crânienne et de l'ouvrir comme une boîte, on peut juger ainsi par le meilleur des sens, par la vue,

Le prix d'un Homme



L'homme à qui l'on a retiré tous les membres extérieurs présente l'aspect curieux d'une boîte à violon dont le corps en offre les formes exactes.

la cause des troubles qu'il s'agit de guérir. L'intervention faite, on remet en place la calotte osseuse qui se consolide et se ressoude elle-même. Si l'on pouvait modifier la pensée, ses tares et ses bénéfiques, ce serait une opération à conseiller chez bien des sujets. Mais, dans ce domaine, les rapports de cause à effet sont encore pour longtemps, sinon pour toujours, d'une obscurité qui modère la tranquillité audace de la chirurgie.

Qu'une balle de fusil ou de revolver, par exemple, ait pénétré dans le cerveau, faut-il en conclure à la mort imminente? Pas du tout; la mort ne survient que dans les cas où la balle a causé des ravages, délacéré la substance cérébrale, provoqué des hémorragies. Mais si, comme les balles modernes qui sont élégantes et, à longue distance, presque inoffensives, elle n'a fait que traverser le cerveau d'une tempe à l'autre, il peut n'en résulter aucun inconvénient. Que traverser! me direz-vous?

C'est qu'en effet, le cas s'est produit fréquemment dans les guerres récentes, le trajet de la balle est si étroit grâce à son exigüité, qu'il est préférable de lui voir traverser le cerveau, plutôt que de demeurer dans la masse cérébrale ou contre la paroi intérieure du crâne; car elle peut alors occasionner des inflammations consécutives qui emportent le blessé. Ainsi, une balle peut traverser le front comme un éclair sans laisser d'autres traces que le souvenir des trente-six chandelles vulgaires.

La fragilité du cerveau serait-elle une légende? C'est qu'on s'habitue, à juste titre, à respecter religieusement ce réservoir d'inconnu, mais toutes les pensées complexes, les sensations, les douleurs, les joies, les mouvements volontaires dont il est le substratum, ne sont pas nécessaires à la vie organique, à ce résidu végétatif qui, en fin de compte, constitue le premier et le dernier terme de l'existence. Des chiens ont pu survivre huit et dix jours à l'ablation complète du cerveau et, sans entrer dans le détail des troubles physiologiques survenus, on peut conclure que toutes les fonctions circulatoires et respiratoires se sont maintenues indépendantes d'une destruction pareille.

Cependant la fonction circulatoire n'a jamais pu être suppléée, encore que d'ingénieux physiologistes aient tenté d'entretenir la révolution sanguine chez des animaux dont le cœur avait été remplacé par une pompe aspirante et foulante.

Il ne faut pas accepter cette opinion trop répandue, que la moindre blessure du cœur suffit à causer la mort. Un coup de couteau

dans le cœur ne l'empêche pas immédiatement de battre et d'accomplir sa fonction, mais le sang, se répandant dans le péricarde, dans la poche qui l'entoure, le comprime et l'étouffe.

Il est parfaitement possible de recoudre une plaie du cœur pourvu que le blessé soit transporté à temps sur la table d'opération. Fréquemment d'ailleurs, les projectiles qui frappent le cœur, rencontrant dans ses tissus une résistance notable, ne le pénètrent pas complètement et restent dans sa paroi. Ce sont ces blessures qui déterminent à une échéance plus ou moins longue, en usant peu à peu le muscle aminci et miné, ces ruptures du cœur qui éclate un jour sous l'influence d'une émotion, d'une joie comme d'une peine. Voilà un cas moins rare qu'on ne pourrait le croire, et que les romanciers ont négligé en raison de son étrangeté sans doute, mais qui prête cependant à bien des aventures. La nature, pour aboutir à son œuvre finale, ne prend-elle pas là un détour complexe et curieux?

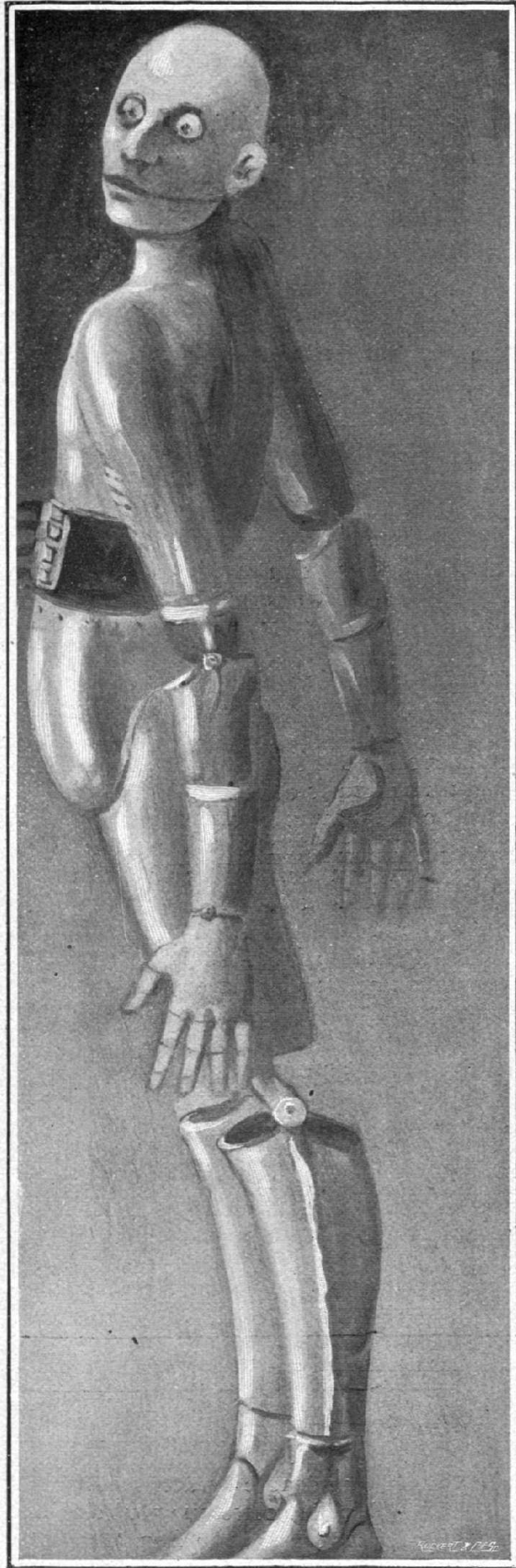
La fragilité du cœur, qui était autrefois l'objet de toutes les terreurs, n'en impose plus à l'audace du chirurgien qui, un jour peut-être, le maniera à pleines mains. Le fait s'est produit une fois, dans le service d'un maître qui, voyant tomber subitement sous ses yeux un homme atteint de syncope chloroformique, le fit transporter sur la table d'opération, lui ouvrit la poitrine et entreprit de lui masser le cœur. D'abord inerte, le muscle se reprit à battre, mais cet éclair de vie ne dura qu'un instant.

TOUT CE QU'ON PEUT ENLEVER A UN HOMME EN LUI LAISSANT LA VIE.

En général, les ressorts intimes de l'organisme se faussent aisément à la moindre injure: il n'en va pas de même en ce qui concerne bon nombre d'autres organes dont la fonction, en partie inconnue, n'est pas essentielle au maintien de la vie: la rate, par exemple.

Cette ablation de la rate est peut-être l'opération de l'avenir, celle qui permettra aux arrivistes d'entreprendre sans fatigue leur course hâtive à travers le monde. Au prix d'une légère altération des globules sanguins, qui ne consentirait à recueillir cet immense avantage moral?

D'ailleurs, si la disparition d'un organe devient par trop gênante, il est toujours possible d'y suppléer en modifiant son régime alimentaire: il suffit d'absorber quelques poudres fabriquées en desséchant des glandes analogues que l'on emprunte aux animaux.



L'HOMME ARTIFICIEL

Tout ce que l'orthopédie peut fournir à un amputé.

Les ovaires, entre autres, peuvent être extirpés sans inconvénient. A peine observe-t-on parfois, à la suite de ce sacrifice, une légère variation, souvent heureuse, du caractère. Telles personnes, dont l'humeur par trop changeante rendait l'existence difficile, recouvrent ainsi la tranquillité de l'âme. Et si l'effet inverse se produit, on en est quitte, pour y remédier, à prendre soigneusement quelques pilules qui contiennent des principes empruntés à la génisse.

Il est encore des organes que l'on peut faire disparaître sans s'arrêter aux conséquences, ce sont ceux que la science, avec cette superbe infatuation qui ne craint pas de choquer les lois du bon sens, a décrété de toute inutilité. Ainsi, M. Metchnikoff nous démontre que la longueur de notre intestin est la preuve de notre origine et le témoignage de notre parenté avec les herbivores. Des gens civilisés ont tout à gagner en faisant réduire de quelques mètres cet organe encombrant. Du même coup, l'appendice, cet ennemi insidieux, ne pourra plus nous effrayer de sa menace permanente. C'est presque un conseil à donner pour les nourrissons.

La vésicule biliaire ne sert à rien sinon à favoriser la formation des calculs biliaires.

EST-ON MÊME BIEN CERTAIN DE LA NÉCESSITÉ D'AVOIR UN ESTOMAC ?

Etes-vous même certains de la nécessité d'avoir un estomac ? Est-ce que cela n'empêche pas souvent d'avoir « de l'estomac ? » Cette cause de toutes les faiblesses a été bien souvent annulée par la résection pure et simple, et le patient ne s'en est que mieux porté. Alors ? n'affirmez jamais rien...

En tous cas le pylore, ce sphincter qui retient les aliments dans l'estomac, est au moins aussi inutile que l'appendice, et il suffit de le supprimer pour guérir les dyspepsies rebelles.

Parmi ces organes superfétatoires et souvent fastidieux, il faut encore citer la vessie que l'on a pu réduire de moitié, en compensant par des artifices faciles l'infirmité qu'engendre une telle intervention. Mais il ne s'agit là que d'organes uniques. Lorsque les organes sont doubles, comme les reins, il est aisé d'en supprimer un, en confiant à l'autre le soin d'accomplir seul la fonction qui lui est dévolue.

En somme, tous les organes internes, y compris le poumon, dont on a aussi tenté la résection, peuvent être atteints par le bistouri du chirurgien. Les opérations laissent aujourd'hui si peu de traces apparentes que les malades se soumettent d'autant plus volontiers à

l'investigation chirurgicale. Quels risques courent-ils? En soi, l'intervention n'offre aucun danger, et l'esthétique du patient ne saurait être compromise. Faut-il ajouter que cette dernière raison est souvent celle qui inquiète le plus. Toute concession à la médecine est autorisée en dehors du sacrifice de la beauté. L'opinion revient peu à peu sur ses préventions et c'est tout juste si la mode, à l'heure actuelle, ne vous oblige pas à être opéré au moins une fois dans la vie. D'ailleurs, à quels actes stupéfiants la recherche de la singularité ne conduirait-elle pas nos contemporains?

L'HOMME ARTIFICIEL. RIEN N'EST PLUS FACILE QUE DE RECONSTITUER UN "NEZ"

La mode qui aujourd'hui met en valeur des chevelures artificielles et savantes exigera peut-être un jour la disparition complète de ces ornements : nous ne nous en porterions pas plus mal que les victimes de ces Peaux-Rouges dont Gustave Aymard nous conta les exploits. N'y a-t-il pas quelque analogie entre le civilisé qui met tout son orgueil à porter une perruque abondante et le guerrier qui mettait tout son honneur à dérober celle de ses ennemis. Quel curieux enjeu de la vanité et de la gloire!

La beauté, d'ailleurs toute conventionnelle, est l'objet d'un culte différent suivant les races et les pays. Telle Vénus nègre arrive à l'emboupoint qui la pare aux yeux de ses compatriotes, par une perversion patiente de sa physiologie par la suralimentation, le repos, les frictions à la graisse. Les médecins indigènes n'ont pas encore imaginé sans doute les injections sous-cutanées d'huiles lourdes, de vaseline, qui modèlent l'allure du corps, la saillie des chairs, et sculptent sur le vivant par addition plutôt que par soustraction. Ils en sont encore, comme au Dahomey, à supprimer les organes qui leur paraissent incompatibles avec le rôle social de leur clientèle : les Amazones n'apportent-elles pas mille soins à être privées d'un charme qui est, dans nos pays, l'objet de toutes les coquetteries?

La beauté des dents ne consiste-t-elle pas dans certains pays à les teindre en noir?

Les chirurgiens européens se contentent de rapprocher de la nature les malheureux qui ont subi d'un accident « l'irréparable outrage ». Ils s'évertuent à utiliser les débris du nez, par exemple, rapprochent les chairs et suturent en accommodant comme des artistes les affronts du hasard.

Dans les pays où les mutilations du nez comptaient parmi les supplices infligés aux coupables, la réparation d'un pareil dommage

était courante. Les prêtres indiens et les orientaux reconstituaient le visage en empruntant des lambeaux aux parties adjacentes. Mais il était réservé aux temps modernes de tenter la réintégration absolue des doigts ou du nez complètement séparés du corps. C'est à ce propos qu'Edmond About nous conta l'histoire de ce notaire qui avait acheté son nez à un Auvergnat dont les écarts de conduite, par une sympathie étrange, continuaient à influencer sur ce malheureux organe, de telle sorte que le notaire avait le nez turgescant quand l'Auvergnat s'abandonnait à ses plaisirs familiers d'ivrognerie.

Récemment un riche Américain qui avait eu l'oreille arrachée dans un accident imagina de se faire greffer l'oreille d'un de ses compatriotes qui consentit à la lui vendre pour 25.000 francs. Voilà un marché qui modernise Shylock.

Quand il ne s'agit pas de sacrifices aussi tangibles, on trouve toujours « au sein de la famille » des dévouements tels que l'on peut souvent obtenir de l'un ce qui manque à l'autre. Une jolie pensionnaire d'un théâtre parisien ayant eu la joue déchirée, ne trouvait-elle pas parmi ses admirateurs un homme assez dévoué pour se laisser enlever au rasoir quelques pellicules d'épiderme... en un certain endroit où il y avait du supplément.

La transplantation des dents n'est pas encore très répandue, tant il est facile d'obvier artificiellement aux inconvénients de la vieillesse ou de la maladie. C'est dans ce domaine que l'inégalité de la fortune se manifeste le plus simplement : suivant que les dents sont enchassées dans le caoutchouc vulgaire ou dans l'or fin, leur prix peut varier de quelques dizaines à quelques centaines de francs.

On retrouve la même différence lorsqu'il s'agit de doter un manchot d'un bras mécanique. Le pauvre qui se contente d'une simple tige pourvue d'un crochet répare son infirmité au prix d'une douzaine de francs, mais le riche peut choisir entre de nombreuses combinaisons.

Pour 200 francs il disposera d'un bras figure par une sorte de manchon au bout duquel on pourra visser une fourchette, une cuiller ou un couteau. Un nouveau sacrifice de 300 francs lui permettra de se servir d'une main avec doigts articulés. En fin de compte, pour 600 francs on peut avoir un bras complet s'adaptant à une épaule désarticulée.

Le pauvre invalide classique peut s'offrir un pilon de bois noirci pour 50 francs, mais une jambe artificielle pour désarticulation de la cuisse, comprenant une ceinture, un mollet, un pied disposé pour la marche et un méca-

Le prix d'un Homme



Un homme peut avoir un poumon de moins, on peut également lui retirer une partie des intestins, il n'en continuera pas moins à vivre.



LES TRENTE-SIX CHANDELLES

Une balle de revolver peut traverser le cerveau d'une tempe à l'autre sans que la mort en résulte pour cela.

nisme permettant la flexion du genou atteindra facilement le prix d'un millier de francs.

Si vous lui ajoutez une plaque d'argent destinée à obturer une éventration de l'abdomen, un nez d'argent notre homme vaudra sinon son pesant d'or, tout au moins sa statue de bronze. Il ne resterait plus qu'à lui mettre deux yeux de verre. C'est un sacrifice d'une centaine de francs. Nous pourrions perpétrer plus avant ce crime imaginaire en insérant un larynx d'argent et un maxillaire de celluloid à notre victime.

Mais que le lecteur se rassure : depuis cinquante ans à peine le chirurgien est sûr de son œuvre. Autrefois, avant les découvertes de Pasteur, la plus grande habileté ne suffisait pas à détourner l'infection purulente, la pourriture d'hôpital, qui emportaient la majorité des opérés. Depuis l'application des méthodes

antiseptique d'abord, aseptique ensuite, les opérations ne sont presque plus dangereuses et la chirurgie a pu se permettre les tentatives les plus osées, celles qui autrefois auraient été de véritables assassinats.

Il y aurait donc plusieurs manières d'évaluer au point de vue matériel, le « prix d'un homme ». La plus exacte peut-être consisterait à additionner les frais de toutes les opérations possibles sans entraîner une mort obligatoire, et d'ajouter le prix de tous les appareils, nécessités pour ces opérations. On arriverait ainsi pour le plus déshérité de la nature, à un total minimum de quatre ou cinq mille francs, ce total augmenterait suivant les exigences du patient et on aboutirait à cette conclusion que le « prix d'un homme » correspond à la valeur pécuniaire qu'il représente dans la société.

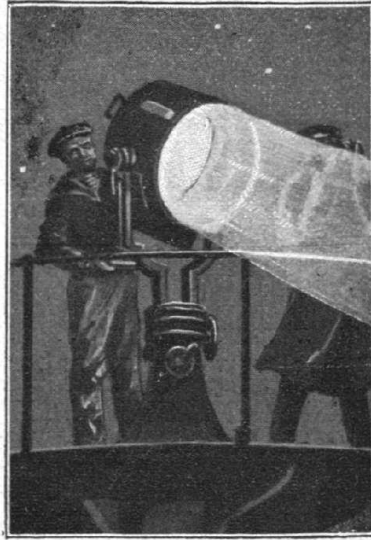
DOCTEUR DOYEN.



LES « PROJECTEURS » DE MARINE

On sait combien les projecteurs installés à bord des navires rendent de services pour reconnaître à la mer les autres navires, les passes, les côtes et, en général, tous les objets éloignés. Dans la guerre russo-japonaise, de même que lors du récent incident de Hull, les projecteurs ont joué un rôle considérable.

Qu'est-ce donc qu'un projecteur ? Tout simplement une énorme lanterne électrique munie d'un réflecteur parabolique et dont on dirige, à volonté, dans tous les sens, le faisceau lumineux. Les perfectionnements qui ont permis de donner à ces appareils toute leur puissance, sont dus au colonel français



Projecteurs de la marine permettant de distinguer les lignes générales à 3.000 mètres de distance.



Hémione (âne sauvage) du Tibet, rapporté à Edouard VII par les officiers de l'expédition de Lhassa.

Mangin. Aujourd'hui, deux maisons françaises, Sauter-Harlé et Bréguet, et un constructeur allemand, Stuckert, monopolisent la construction des projecteurs de marine. Le plus puissant qui ait été établi est un projecteur Stuckert de 2 mètres de diamètre et de 316 millions de bougies.

LA LUEUR MYSTÉRIEUSE DE CHERBOURG

On sait aujourd'hui que la lueur mystérieuse qui a si fort intrigué les habitants de Cherbourg, dans la première quinzaine de ce mois, n'était autre chose que la planète Vénus, vue sous un certain

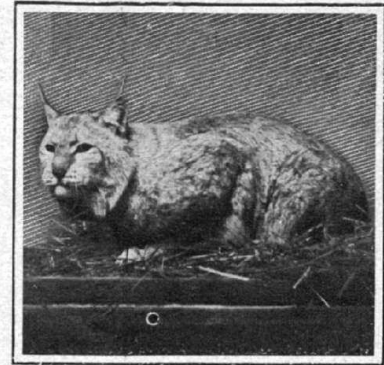


Cette nouvelle fleur japonaise, rapportée récemment en Europe, va être acclimatée et deviendra commune.

RARETÉ ZOOLOGIQUE

L'hémione que les officiers anglais de l'expédition de Lhassa ont rapporté des hauts plateaux du Tibet et qui fait partie, depuis quelques jours, des magnifiques collections du Jardin Zoologique de Londres, est un animal extrêmement rare. Il se distingue des autres variétés d'hémiones par l'absence de bandes brunes le long de l'échine et sur les épaules. Aussi, les naturalistes l'ont-ils rangé dans une catégorie spéciale, celle de l'*asinus kiang*.

C'est, de tous les ânes sauvages, celui qui se rapproche le plus du cheval par sa taille, par sa forme, par la coloration de sa robe, par la petitesse des oreilles et



Lynx exposé au jardin zoologique de Londres. Ce carnassier, jadis connu en France, en a disparu depuis plus d'un siècle.

surtout par son noble port de tête. Les officiers du corps expéditionnaire avaient capturé un couple de kiangs. Malheureusement la femelle mourut pendant le transport.

UNE BÊTE RARISSIME

Le jardin zoologique anglais possède depuis le premier avril un fauve que lui envieront toutes les grandes collections d'Europe. Le *lynx isabellina* est un carnassier qui vit dans le nord du continent asiatique; sa belle fourrure l'a désigné dès longtemps à l'attention des trappeurs, et l'espèce est devenue rare. Depuis dix ans, aucun membre de cette famille n'avait

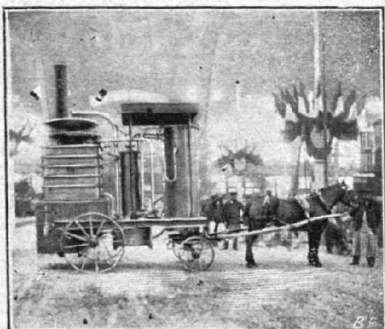
(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.

figuré dans les galeries d'un muséum européen.

Le lynx de Londres a trois ans; il a coûté trois mille francs à la direction de l'établissement. Rappelons que le lynx, jadis assez commun en France, a complètement disparu depuis plus d'un siècle.

LA NOUVELLE FLEUR NIPPONNE

Une fleur sauvage, découverte dans les forêts septentrionales du Japon, rapportée l'an dernier par un explorateur, et exposée pour la première fois en public dans la troisième semaine de mars,



Distillerie ambulante, la plus petite connue, pouvant distiller 2.000 litres par jour.

à l'exposition annuelle de la Royal Horticultural Society de Londres, semble destinée à prendre rang parmi nos plantes florales. Son prix la rend actuellement inabordable, puisqu'il n'en existe qu'un spécimen en Europe, mais elle subira le sort de toutes les plantes exotiques, qui, très rares à leur apparition sur nos marchés, ne tardent pas à devenir relativement communes.

LA PLUS PETITE DISTILLERIE CONNUE

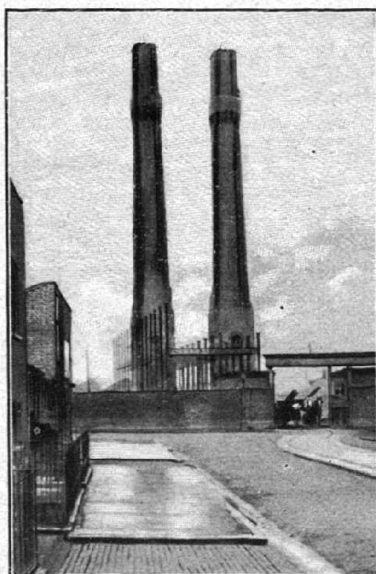
Cette distillerie ambulante, traînée par un cheval, va de village en village, au moment des récoltes de fruits et est capable de distiller jusqu'à 2.000 litres par jour.

Elle rend de nombreux services dans les régions qui ne possèdent pas d'usines fixes.

CHEMINÉES GÉANTES

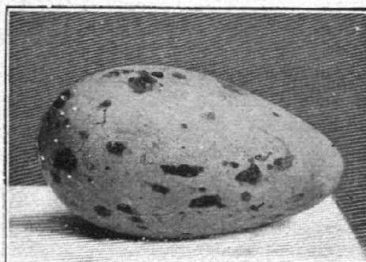
Ces deux cheminées sont les plus hautes de l'Europe, et probablement du monde.

Leur hauteur est de près de quatre-vingt-dix mètres, élévation qui soustraira leurs foyers à l'influence des brouillards londonniens, et assurera ainsi un tirage plus régulier.

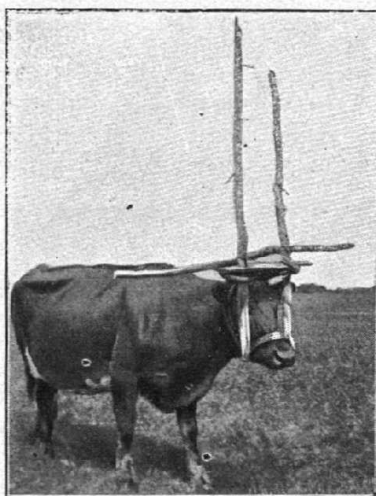


Cheminées de quatre-vingt-dix mètres élevées par la société de « l'Electric-Power-House. »

Ces cheminées gigantesques ont été, en effet, élevées par la société de l'Electric Power House, la plus



Ouf de grand-auk qui a atteint aux enchères la somme de 5.400 fr.



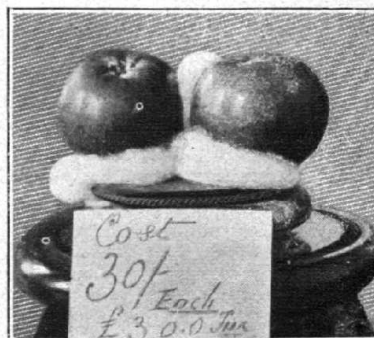
Cette coiffure usitée au Canada empêche les ruminants de prendre leur élan pour franchir les clôtures.

grande usine électrique qu'on ait construite jusqu'à ce jour; elle sera mise en service incessamment.

LE FRUIT LE PLUS COUTEUX

Dès le commencement de l'hiver, les journaux américains annonçaient qu'un horticulteur des États-Unis, après des années d'expériences compliquées, avait produit un pommier dont les fruits ne contenaient pas de pépins.

On accueillit cette nouvelle avec scepticisme; c'était un tort. Aujourd'hui les pommes sans pépins ont fait leur apparition. Les deux premiers échantillons de ce fruit



Pommes sans pépins vendues 37 fr. 50 pièce.

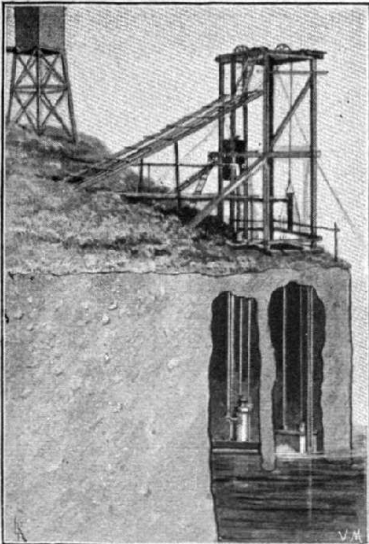
extraordinaire sont exposés chez un grand marchand de Londres qui les met en vente au prix de 30 shillings (37 fr. 50) pièce.

UN ŒUF EXTRAORDINAIRE

Le 18 avril, tous les grands collectionneurs d'œufs de l'Europe s'étaient donné rendez-vous dans un établissement de Londres où l'on mettait en vente aux enchères publiques un œuf de « grand-auk », sorte de pingouin de forte taille dont l'espèce est complètement éteinte. Cette pièce rarissime, dont le coloris est caractéristique, a atteint le chiffre fantastique de 5.400 francs. En 1830, ces œufs se vendaient couramment huit à dix francs.

COIFFURE POUR RUMINANTS

Les fermiers canadiens ont recours depuis peu à un procédé ingénieux. Bœufs et vaches sont coiffés d'un étrange assemblage de baguettes qui les empêche de passer entre les fils de fer ou de franchir les haies. L'appareil ne les gêne pas pour brouter l'herbe; mais il leur est impossible de relever la tête, de façon à prendre leur élan avant de sauter par-dessus un obstacle.



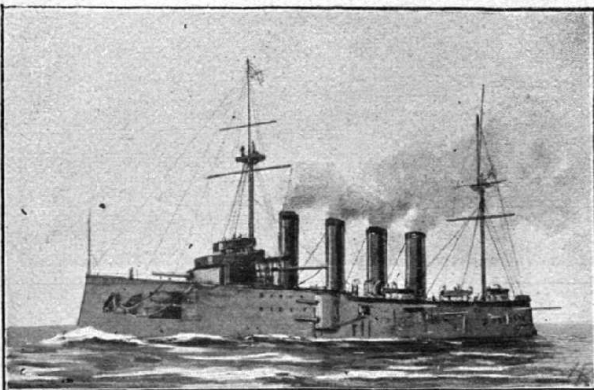
Une pompe fonctionnant par la force des marées.

L'UTILISATION DE LA FORCE DES MARÉES

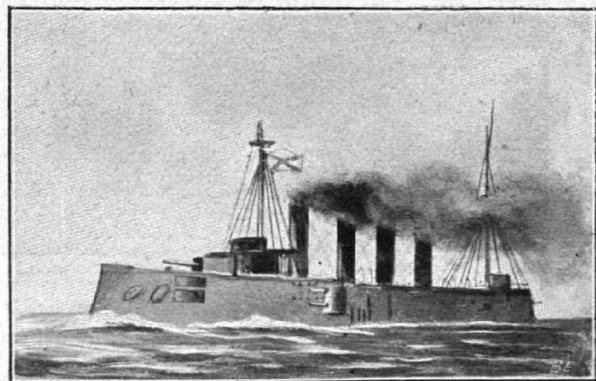
On a proposé un grand nombre de systèmes ayant pour but de capter la force des marées.

Il existe déjà quelques exemples d'essais de ce genre. Celui que notre dessin représente est une curieuse installation faite sur les côtes de Californie.

En cet endroit, on a creusé dans la falaise, à une faible distance du bord, deux puits qui débouchent à une dizaine de mètres au-dessus des plus hautes marées et communiquent par le fond avec l'Océan. Dans l'un d'eux, on a installé un flotteur équilibré qui s'élève et redescend suivant que le niveau de l'eau monte ou baisse avec la marée. Ce mouvement actionne le mécanisme d'une pompe établie dans le second puits et qui sert à élever de l'eau dans un réservoir. Par un temps ordinaire, le réservoir est rempli en moins d'une heure.



Un cuirassé en temps de paix.



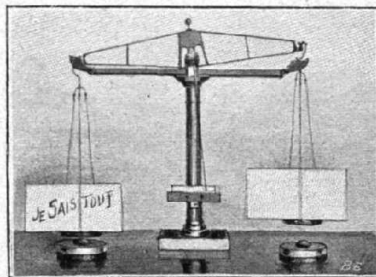
Le même "poré" pour la guerre.

UNE BALANCE SENSIBLE AU 200^e DE MILLIGRAMME.

On construit aujourd'hui, pour les besoins de l'analyse chimique, des balances de précision d'une sensibilité réellement prodigieuse. Celle que notre dessin représente bascule sous un excédent de poids de 1/200^e de milligramme. Rien d'étonnant dès lors qu'elle accuse le poids de l'encre qui a servi à écrire les mots "Je sais tout" sur l'un des deux bostols qui s'équilibraient dans ses deux plateaux.

LES RAVAGES CAUSÉS PAR LE TIR.

En regardant notre dessin, les amis des arbres verront avec peine que les belles frondaisons de nos forêts sont exposées aux

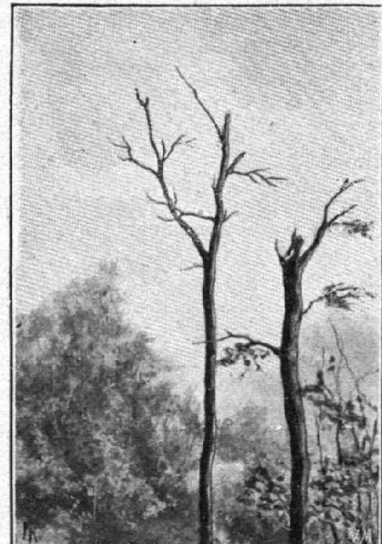


La plus sensible des balances connues

ravages causés par les projectiles perdus des champs de tir, quand, ceux-ci, comme à Fontainebleau ou à Versailles, sont dans le voisinage des bois.

LES BATEAUX DE GUERRE.

Les bateaux de guerre qui se préparent au combat, ont un aspect différent de celui du temps de paix. La coque et les cheminées sont peintes de couleur sombre uniforme; les hauts mâts ont disparu, ainsi que toutes les superstructures inutiles; seule, à l'arrière se dresse l'antenne du télégraphe sans fil.



La cime d'un arbre alimée par les tirs de l'armée.

A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

Voici les principales questions traitées devant la savante compagnie, dans le courant du dernier mois :

Les recherches de la houille dans le Sabara, d'après l'étude des fossiles rapportés par la mission Foureau. M. de Lapparent a détruit les illusions qu'on aurait pu se faire à cet égard, en annonçant que ces fossiles étudiés par M. Hang ont révélé que les seules couches de terrain carbonifère existant dans la région de l'Erg sont de formation marine récente, et qu'il faut renoncer à l'espoir d'y trouver jamais de la houille en quantité exploitable.

Le tremblement de terre des Indes a exercé jusqu'ici une influence magnétique qui a été enregistrée, nous dit M. Mascart, par les appareils de l'observatoire du Val-Joyeux, près de Saint-Cyr.

M. Bertin, directeur des constructions navales, a fait une conférence sur la protection des cuirassés.

Je sais tout

1902 15



M. Théodore ROOSEVELT
Président de la Confédération des Etats-Unis d'Amérique

Galerie des Chefs d'Etat





A SAINT-SÉBASTIEN

Le roi d'Espagne, qui semble un collégien dans son uniforme, fait à chacun de ses voyages à Saint-Sébastien de longues promenades en voiture, au milieu de la curiosité sympathique de la foule.

S. M. ALPHONSE XIII

Alphonse XIII, qui sera prochainement notre hôte et qui a aujourd'hui dix-neuf ans seulement, reçut de la Providence le redoutable privilège d'être roi dès sa naissance. Au cours des diverses cérémonies officielles, le roi d'Espagne prend contact avec son peuple. — L'influence de la reine régente Marie-Christine sur son fils. — Alphonse XIII aime les sports et pratique avec passion le tir au pigeon. ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣



LE 17 mai 1886 tout Madrid attendait anxieusement sur les places de Oriente et de l'Armeria. Le premier coup de canon annonçant la venue au monde de l'enfant posthume d'Alphonse XII et de la reine Marie-Christine avait fait entendre un sourd grondement!

Seize coups devaient, selon la tradition, annoncer une héritière royale; vingt et un

coups, un roi. C'est dire avec quelle angoisse les spectateurs muets et immobiles de cette scène impressionnante, comptaient les détonations. Au dix-septième coup une clameur immense s'éleva :

— Viva el rey! (Vive le roi!)

C'était bien en effet un petit roi qui venait de naître; le verdict de la destinée avait été conforme aux aspirations de tout un pays; un successeur était donné à Alphonse XII fou-

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en dix grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.



EN GRANDE TENUE

Alphonse XIII dans son uniforme de général qu'il met pour la première fois, passe une revue au champ de manœuvres de Madrid.

droyé, si jeune, par l'impitoyable typhus ; ce fut du délire. Du palais en rumeur on entendait monter les acclamations et les hurrahs. Il était midi et jusqu'à la nuit l'enthousiasme de ce peuple ardent et spontané se manifesta par des cris, des bravos, des chants, la rumeur d'une mer humaine bouleversée par la joie.

A l'intérieur du palais, dès la nouvelle des premières douleurs, les ministres et les délégations officielles étaient accourus. A neuf heures tous ceux qui, d'après les statuts du royaume, doivent assister à l'accouchement de la reine, étaient réunis dans des salons qui précèdent les appartements privés. A midi trente la porte de la chambre à coucher s'ouvrit et la duchesse de Medina de las Torres, première dame d'honneur, apparut avec les médecins, portant dans une corbeille dorée doublée de soie rose le nouveau-né royal, complètement nu. Celui-ci fut présenté à M. Sagasta, président du Conseil, qui tourna vers ses collègues une face rayonnante en s'écriant :

— C'est un roi, messieurs !
C'est un roi !

— *Viva el Rey !* répétèrent tous les assistants.

Le ministre de la Justice, M. Alonzo Martinez, rédigea aussitôt le procès-verbal tandis que le souverain — première corvée ! — était présenté aux grands d'Espagne, au gouverneur général de Madrid, aux délégués du Sénat, des Cortès, au Conseil municipal, au clergé, aux autorités, aux membres du corps diplomatique, aux chevaliers de la Toison d'or, aux capitaines-généraux, etc. Cette formalité accomplie, le prince qui remuait éperdument dans sa corbeille d'or fut rendu à la duchesse de Medina qui rentra dans la chambre à coucher de la Reine.

Tandis que l'on s'installait autour de la table de la salle à manger où était servi un déjeuner de cent couverts, un convive arriva en retard, haletant. C'était M. Martos, président des Cortès.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, ému au point d'employer une formule assez peu protocolaire quand il s'agit d'un souverain !

— C'est un gros garçon, monsieur le président, répondit quelqu'un.

— A la bonne heure, fit-il, *maintenant nous*



DANS LA RUE

Le souverain a l'horreur de l'apparat, des bruyantes escortes. Accompagné de sa famille, il passe simplement dans les rues et répond aimablement aux saluts familiers de ses sujets.



A LA CASA CAMPO

Le roi, au tir aux pigeons, tandis que le chien va chercher l'oiseau frappé.

pouvons être tranquilles !

Cette phrase résume parfaitement l'impression générale en Espagne. Les menées carlistes, le républicanisme grandissant donnaient des craintes aux loyalistes dont la naissance d'un souverain devait renforcer les rangs.

Alphonse XII était mort au commencement de l'année 1885.

Au début de son second mariage avec Marie-Christine — il avait épousé en premières noces une de ses cousines, dona Maria, prématurément enlevée par le typhus — il avait donné à celle qu'il appelait, en bon bourgeois « ma femme » un bracelet fait d'un mince fil d'or et d'une perle.

— Tous les ans, avait-il dit, je vous en donnerai un semblable.

Il ne devait lui en offrir que cinq. La mort sépara ce couple tendrement uni et dont les fiançailles avaient été romanesques.

L'archiduchesse d'Autriche Marie-Christine

aimait en secret Alphonse XII. Elle ne l'avait pas vu sans chagrin s'unir à une autre, puis la mort de Dona Maria fit libre le souverain. Après le deuil cruel vint l'apaisement. Il se souvint de sa petite camarade avec laquelle il faisait du sport à Vienne, quand il était étudiant. L'enfant aux cheveux bouclés était maintenant abbesse du noble chapitre de Prague. Une entrevue fut sollicitée qui eut lieu à Arcachon et le 22 octobre 1879 François-Joseph donnait son consentement.

Ce qu'était Alphonse XII? Un souverain timide, faible, sceptique et artiste, très bon.

Ses études s'étaient déroulées en France, au collège Stanislas; il lisait beaucoup, faisait des vers, s'intéressait au mouvement littéraire: « Il sait tout, disait-on de lui, hormis le turc, le russe et la musique. » Nul dissentiment entre les deux époux sauf celui-ci: la reine adorait la musique, qui laissait le roi indifférent; ils se réconciliaient au billard où tous deux étaient de première force.

On ne peut guère étudier la jeunesse d'Alphonse XIII sans étudier la physionomie de celle qui veilla sur ses



DEVANT L'OBJECTIF

Le roi attend son tour pendant le tir de ses concurrents.



AU REPOS

Cet instantané, pris après le tir, montre la ressemblance frappante d'Alphonse XIII avec le roi de France Charles X.

premiers ans et dont la Régence le prépara à la royauté. « C'est le premier de nos hommes d'Etat, avait déclaré en parlant d'elle un ministre qui n'était pas un courtisan. Rudes tâches que d'élever un roi et de conduire un pays. Le roi était affectueux et récompensait sa maman par un amour précoce d'enfant tendre et délicat. Mais le pays! Marie-Christine restait pour lui l'étrangère, l'Autrichienne. On ne lui pardonnait pas d'avoir changé l'étiquette solennelle et surannée de la Cour d'Espagne, la remplaçant par les mœurs patriarcales et plus simples de la Cour d'Autriche. On ne l'excusait point de ne

Il s'agit maintenant de baptiser le roi. Ce n'est pas une petite affaire. Des noms sont mis en avant. Quelqu'un propose de l'appeler Carlos, pour dérouter les carlistes. Alphonse est, à la fin, choisi et voici que S. M. Alphonse XIII va être baptisée.

L E PETIT ROI EST BAPTISÉ. LA CÉRÉMONIE DU BAPTÊME. LA NOURRICE D'UN SOUVERAIN.

Douze hallebardiers ouvrent la marche. Viennent ensuite les officiers du palais; le majordome de semaine; les grands d'Espagne portant chacun dans un superbe plateau les



LA REVUE DE L'ÉCOLE NAVALE ESPAGNOLE
Le roi, en amiral, passe la revue des cadets de l'école navale venus à Saint-Sébastien à l'occasion de la remise de leur drapeau.

pas aimer le spectacle sanglant des courses de taureaux. On l'appelait tout bas « l'Autrichienne », surnom sinistre, en ce qu'il évoque celui qu'on appliqua à Marie-Antoinette. Des anecdotes couraient. Quand elle avait eu sa première fille, elle avait compté sur les soins de son médecin viennois, le D^r Rudel. La Faculté de Madrid entra en émoi et réclama l'usage de droits que la tradition avait, paraît-il, rendus imprescriptibles. Ce fut un tumulte auquel mit fin cet arrangement bizarre : l'infante entra dans le monde donnant la main droite au D^r Rudel, la gauche au médecin espagnol!

objets qui vont servir à la cérémonie; la nourrice, senora Raymunda, portant Alphonse XIII; à côté le Nonce représentant Léon XIII; suivent l'infante Isabelle, marraine, les grands dignitaires, les membres de la noblesse, les serviteurs de la maison.

La nourrice remet l'enfant à la duchesse de Medina qui le présente à l'infante marraine. Le cardinal Paya, archevêque de Santiago et Mgr Gonzalez, de Tolède, procèdent à la cérémonie au cours de laquelle le sel posé sur les lèvres du petit roi le fait pleurer et crier. Vingt et un coups de canon retentissent et il est rendu à la forte et belle paysanne qui lui sert

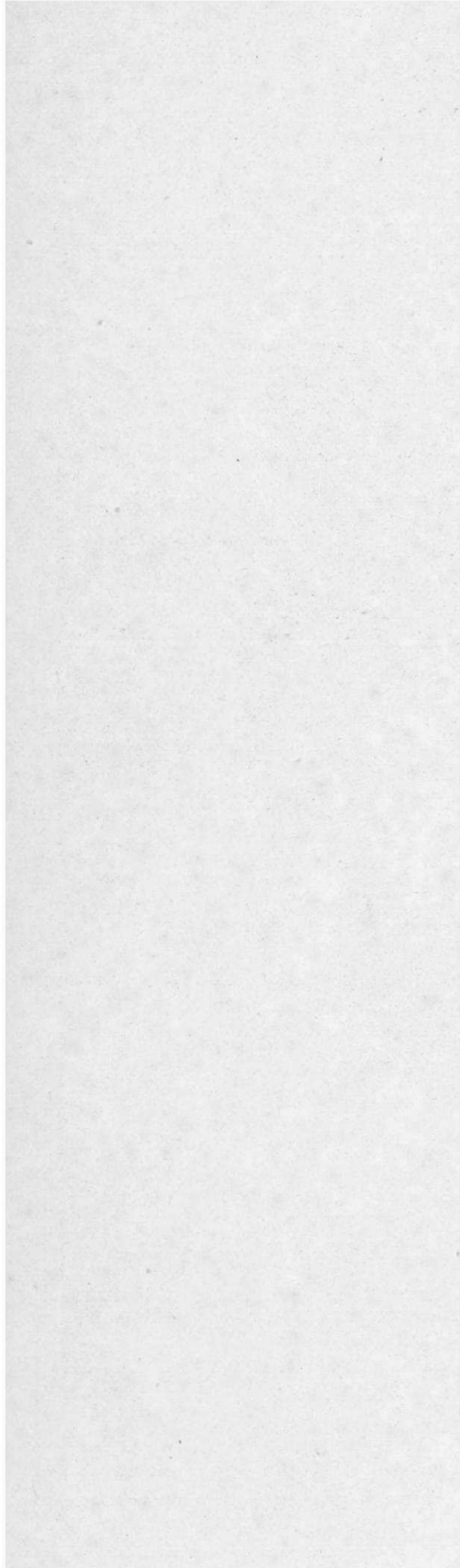
Je sais tout



S. M. VICTOR-EMMANUEL III
Roi d'Italie.

Galerie des Souverains





de nourrice. La senora Raymunda a déjà allaité un prince de la famille. Un tel honneur l'embarrasse peu et elle traite son illustre poupon comme son fils. Le petit roi est installé dans une *nursery* (chambre de bébé anglaise) établie dans une pièce attenante à la chambre à coucher de la Régente. Dans cette belle pièce claire et nue, deux somptueux berceaux constituent tout le luxe, l'un envoyé de Paris par la reine Isabelle II, et l'autre par l'archiduchesse Elisabeth. La nation, soulevée jusqu'alors dans de terribles luttes politiques, s'apaisa, selon, eût-on dit, le souffle pur et paisible du bébé.

M. Ernest Daudet, voyageant en Espagne à ce moment, reçut cette confiance caractéristique d'un paysan :

— En Espagne, nous sommes tous républicains.

— Alors pourquoi n'êtes-vous pas en République ?

— Que voulez-vous ? Une femme !... Un enfant !...

Le nouveau-né fut consacré solennellement à la Vierge au couvent de N. D. d'Antoche. Le jour de sa fête on distribua des cadeaux à 30.000 pauvres.

Passons maintenant rapidement sur sa première enfance, comparable à toutes les premières enfances sauf quelques incidents. En 1887, il préside l'ouverture de la session des Cortès, ce qui n'est pas banal, à un an !... Le 17 avril 1888 on donne en son honneur une fête à laquelle 12.000 enfants des écoles sont invités ; un mois après il inaugure l'Exposition et prend pour la première fois place sur le trône. Enfantélet aux cheveux bouclés, vêtu d'une petite robe blanche et d'un modeste

chapeau de paille, il semble perdu au fond de l'immense fauteuil sous la surveillance attentive de sa mère !

En 1890 il a l'influenza, si fort qu'on craint de le perdre ; fin août 1890 on lui coupe les cheveux, à sa grande désolation. On l'habille alors d'un costume de matelot, toujours très simple et le pauvre petit souverain commence à sentir tout le poids du pouvoir sur sa tête blonde. Sa gouvernante le ramène sans cesse au devoir, à l'étiquette.

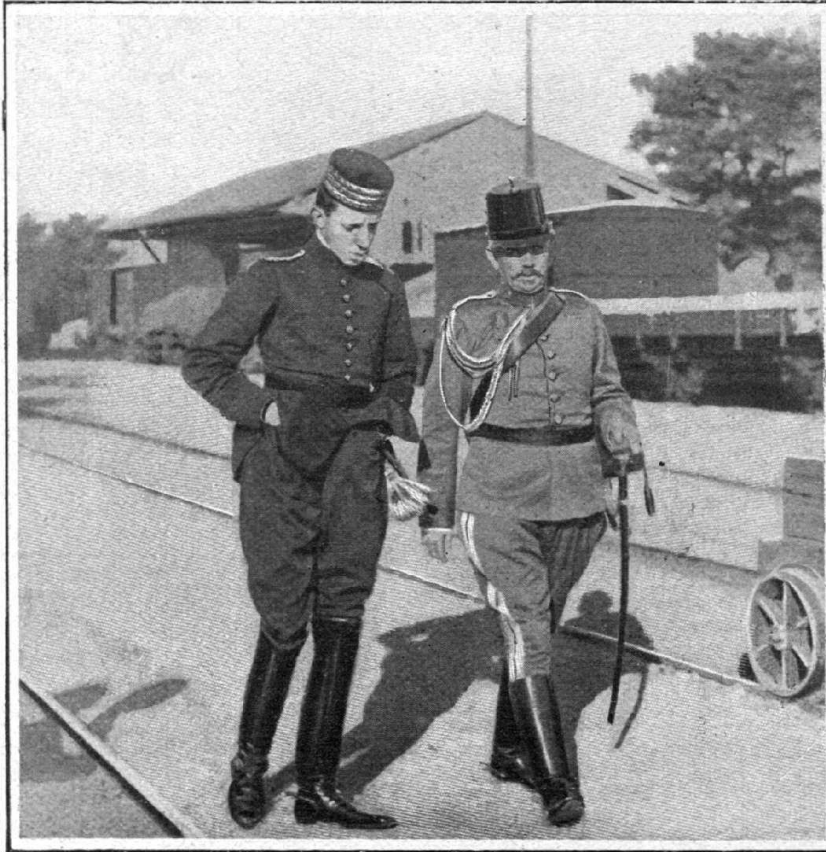
L'enfance prend fin. Un jour, un familier se permet d'appeler son souverain Bubi, nom que lui donnait seulement sa mère. Il le relève ver-

tement : — Je ne suis pas Bubi pour vous, je suis le roi, lui dit-il.

La farouche gouvernante est alors remplacée par les éducateurs qui s'arrachent le temps du malheureux prince, morcellent rigoureusement sa journée en études diverses : langues étrangères, géographie, arithmétique, sciences etc., même quand le beau soleil de là-bas illumine les jardins embaumés où il ferait si bon

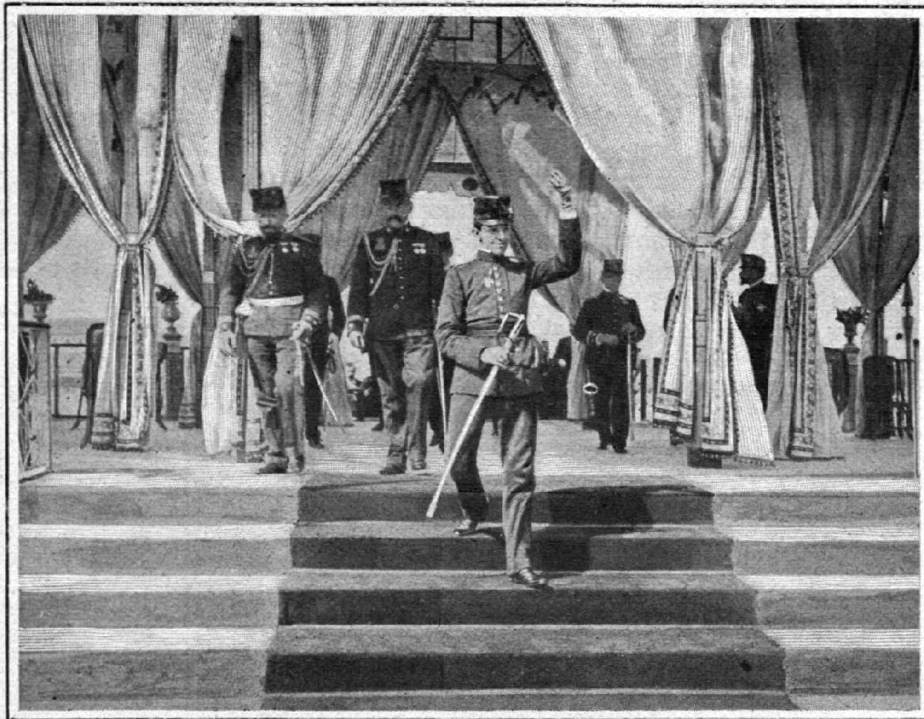
de courir ! On apprend partout, pendant la récréation, pendant le déjeuner, pendant le dîner et partout se dresse la silhouette austère, généralement en uniforme chamarré, d'un maître, le livre en mains. Les seules distractions sont l'équitation (dix poneys gras, solides et tranquilles, *mis au boulon* comme disent les écuyers, attendent dans l'écurie royale) et le piano dont on joue de 8 heures à 9 heures, pas une minute de plus, pas une de moins.

Les études terminées, une autre question se



AUX GRANDES MANŒUVRES

Le roi, à l'issue de la manœuvre, accompagné par un officier d'état-major, rejoint le wagon royal.



DEVANT LE PEUPLE

Alphonse XIII à son arrivée à Barcelone fait un geste de bienvenue à la foule qui l'acclame.

dresse, celle du mariage. Tout récemment encore on proposa au souverain deux ou trois de ces lourdes princesses germaniques dont la destinée est de faire des reines. Il regimba :

— J'ai bien le temps, je ne veux me marier que dans trois ans.

Mais les conseillers inflexibles mettent en avant la raison d'État. Raison d'État qui les

force à contrecarrer le roi quand celui-ci veut aller en automobile :

— Il y a trop de danger... Sa Majesté va si vite!

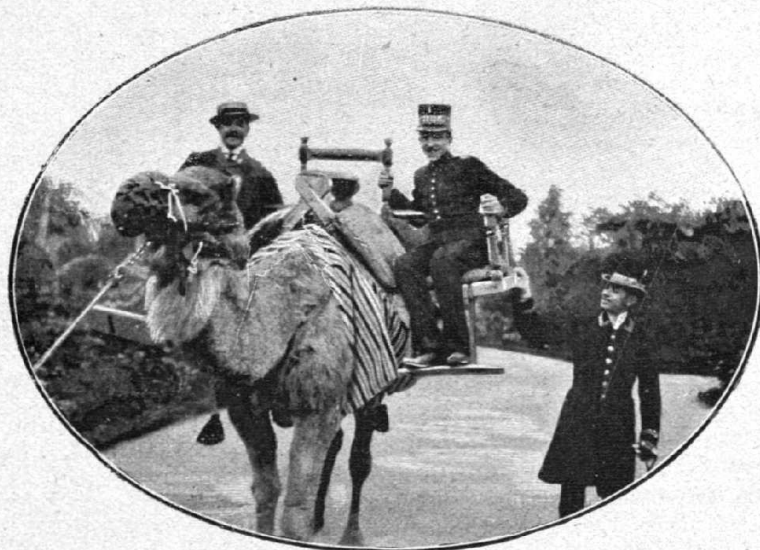
Ces conseillers prudents entendaient simplement forcer le souverain à ne plus employer ce dangereux mode de locomotion. On lui opposait sous les formes les plus respectueuses, les plus diplomatiques, quelque chose comme une défense formelle.

Quelques « panes », quelques incidents inévitables dans la carrière d'un automobiliste avaient provoqué cette émotion.

— Je continuerai à aller en automobile...

On dut céder devant cette volonté nettement exprimée... Mais demain on recommencera...

Où est-elle la douce époque où la reine Marie-Christine appelait le roi d'Espagne, espiègle dans son petit costume de matelot, de ce surnom de Bubi, caressant comme les diminutifs que trouvent les mères!



MONTURE ORIGINALE

Le roi et son ami le duc de Tarrencona sur un chameau dans les jardins du château royal d'Aranjuez.

LES SOCIÉTÉS D'INSTRUCTION MILITAIRE

La marche des sociétés d'instruction militaire parisiennes provo-



Les sociétés d'instruction militaire parisiennes, faisant des exercices au Polygone de Vincennes, le dimanche 16 avril.

quée par le Conseil municipal a eu lieu le dimanche 16 avril.

Sous la direction du colonel Derué, trente-neuf sociétés, précédées de leurs tambours et clairons et suivies d'un service d'ambulance ont effectué une marche de vingt-trois kilomètres coupée de haltes horaires de dix minutes.

La plupart des uniformes adoptés sont de drap bleu foncé avec casquette de même couleur.

De retour à une heure au polygone de Vincennes, les sociétés, après avoir pris un repas froid contenu dans le sac, ont exécuté divers mouvements avant de défilé devant le colonel Derué et les membres de la commission municipale.

MONSIEUR FAVIER

Monsieur Favier, nonce apostolique de Chine, est mort le 4 avril à Pékin, à l'âge de soixante-huit ans.

Monsieur Favier appartenait à la congrégation des Lazaristes, et avait passé quarante-trois ans en Chine où ses éminents services lui avaient fait conférer par l'impératrice régente le titre de mandarin de première classe. Il avait fondé dans toute la Chine des missions, des écoles, des orphelinats, des hôpitaux, et il fut pour les diplomates français un collaborateur précieux.

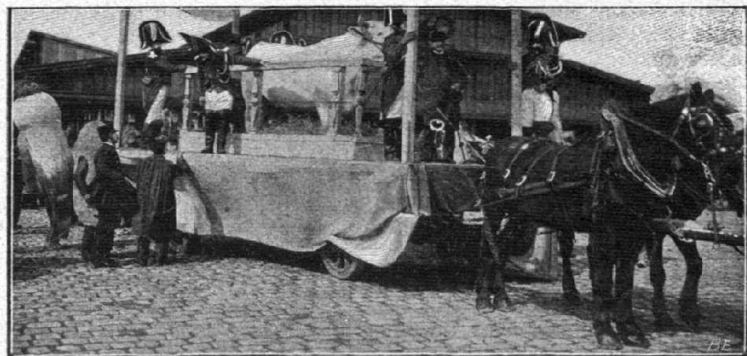
Il faillit perdre la vie au moment du siège que soutint la mission défendue par une poignée d'hommes lors de la révolte des Boxers.

Après un court séjour en Europe,

il retourna à Pékin; mais sa santé ébranlée par de longues et rudes épreuves ne lui permit pas de supporter plus longtemps les fatigues de l'apostolat.



Mgr Favier, nonce apostolique en Chine, décédé le 4 avril, à Pékin.



Le bœuf gras Romulus promené à la cavalcade de la Villette, le dimanche 9 avril.

LE BŒUF GRAS

La Villette a fêté le centième anniversaire du bœuf gras. Celui-ci avait été dénommé Romulus; c'était une superbe bête de 1.450 kilogrammes, grand prix d'honneur du Concours agricole.

Mille huit cents figurants, dont quatre cents cavaliers, composaient le cortège. Tambours et clairons en formaient la tête, suivis de la musique, puis des chars et des bannières: Chars de la Loterie, du Printemps, de l'Été, de l'Automne, de l'Hiver. Trente cuisiniers musiciens escortaient Romulus, tout fleuri de guirlandes. Quatre gendarmes veillaient sur lui.

LE FÉMINISME EN ANGLETERRE

Voici la dernière statistique des professions exercées en Angleterre par des femmes: 212 doctresses; 140 dentistes; 3 vétérinaires; 1.219 journalistes et littérateurs; 3.699 peintres; 382 voyageuses de commerce; 58 changeurs; 8 cochers d'omnibus; 660 cochers de fiacres; 54 ramoneuses; 4 chaudronnières; 6 armurières; 316 forgeronnes et enfin 387 femmes huissiers.

LA STATISTIQUE DES VOYAGES

On vient d'établir la statistique des voyages accomplis par habitant de chaque pays pendant l'année 1904 sur les principaux chemins de fer de l'Europe:

États	Voyages par habitant
Angleterre.	27.40

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.

Suisse	20 8
Allemagne	17.30
Belgique	17.19
France	9.57
Danemark	7.54
Autriche	6.33
Hollande	5.90
Hongrie	3.53
Suède	2.01
Italie (tout le réseau)	1.82
Roumanie	1.17
Russie	0.74

LE COMLOT

Le 1^{er} avril la police faisait une curieuse découverte en perquisitionnant chez différentes personnes inculpées de contraventions à la loi sur les courses.

En effet, on trouvait rue de Normandie, à Courbevoie, cinquante uniformes complets de soldats d'infanterie de marine. Le pavillon où ces uniformes se trouvaient avait été loué à M. Tamburini, capitaine en disponibilité.

Interrogé le capitaine Tamburini déclara que ces uniformes avaient été achetés par lui en vue d'une expédition projetée à la Côte d'Ivoire, expédition dont s'occupait une Société dite Société d'étude de la Côte d'Ivoire.

Le 5 avril on trouvait dans une cabane à Nanterre, 8.000 cartouches de guerre du modèle 1874 transformé appartenant à M. Mayer, mécanicien ajusteur. Celui-ci, arrêté, a été remis en liberté le 20 avril.

Les autres inculpés de cette délicate affaire dont l'instruction a été confiée à M. le juge d'instruction Chênebenoit sont le capitaine Volpert, en disponibilité également et M. Hansen, banquier.

Cette affaire a fait un bruit énorme, car on parlait d'une vaste conspiration ourdie contre la République et où plusieurs personnages très connus se seraient trouvés mêlés.

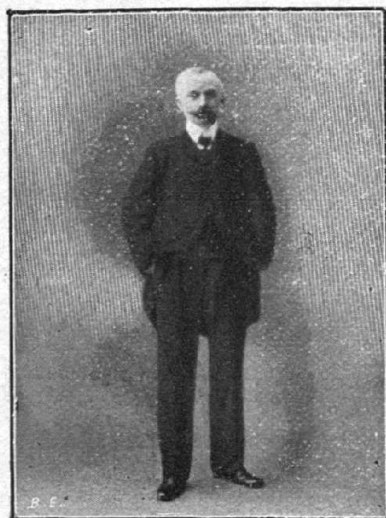
L'EMEUTE DE LIMOGES

Le 15 avril, la grève des ouvriers porcelainiers de Limoges a pris un caractère d'acuité extraordinaire. Après une journée de manifestations bruyantes un magasin d'armuriers a été pillé. L'usine Haviland a été saccagée par les émeutiers. La foule des grévistes est entrée en contact avec un escadron du 21^e chasseurs. Des ouvriers et des soldats ont été blessés.

Le 17 avril, les bagarres reprurent, des barricades furent dressées. Un manifestant fut tué, le nommé Camille Vardelle. Ses ossements furent suivies par une foule considérable. Au total, il y eut 5 of-



Statue de Gambetta, inaugurée à Bordeaux par M. Loubet le 25 avril.

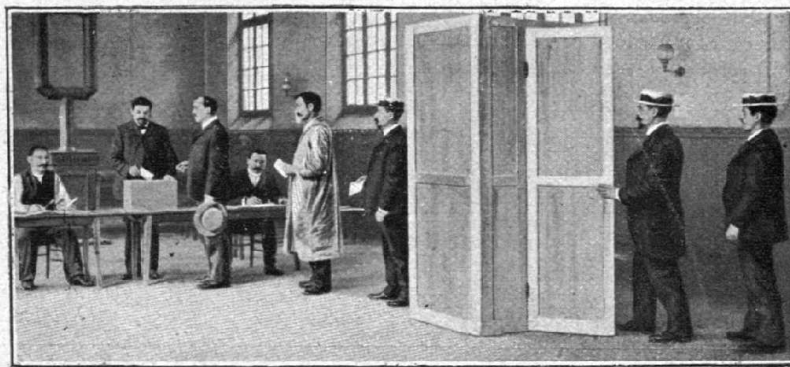


M. Chênebenoit, juge d'instruction commis dans l'affaire dite du "complot."

ficiers et 99 hommes blessés dans la cavalerie, 1 officier et 14 soldats dans l'infanterie.

Le 18 avril plusieurs interpellations eurent lieu à la Chambre.

Le 23 tout était rentré dans l'ordre.



Comment on votera en 1906 : le secret du vote assuré par les cabines électorales.

A LA CHAMBRE

L'événement saillant du mois au Parlement, outre l'examen du budget de 1905 sur lequel les deux Chambres se sont mises d'accord le 21 avril, a été le commencement de la discussion des articles du projet de loi sur la séparation des Eglises et de l'Etat.

L'article 1^{er} : « La République assure la liberté de conscience. Elle garantit le libre exercice des cultes sous les seules restrictions édictées ci-après, etc. » a été adopté par 422 voix contre 45.

Le point culminant de la discussion a été l'article 4, relatif à l'attribution des biens des fabriques. Il a été voté le 22 avril après plusieurs discours des principaux orateurs par 482 voix contre 52. Puis la Chambre s'est ajournée au 15 mai.

LE VOTE EN 1906.

Le secret du vote a été réclamé depuis bientôt dix années, aussi bien par la Chambre des députés que par le Sénat. Aujourd'hui, la question est résolue. La Préfecture de la Seine a été chargée de procéder à des expériences de cabines électorales, où les électeurs pourront remplir leur bulletin de vote sans être aperçus par quiconque.

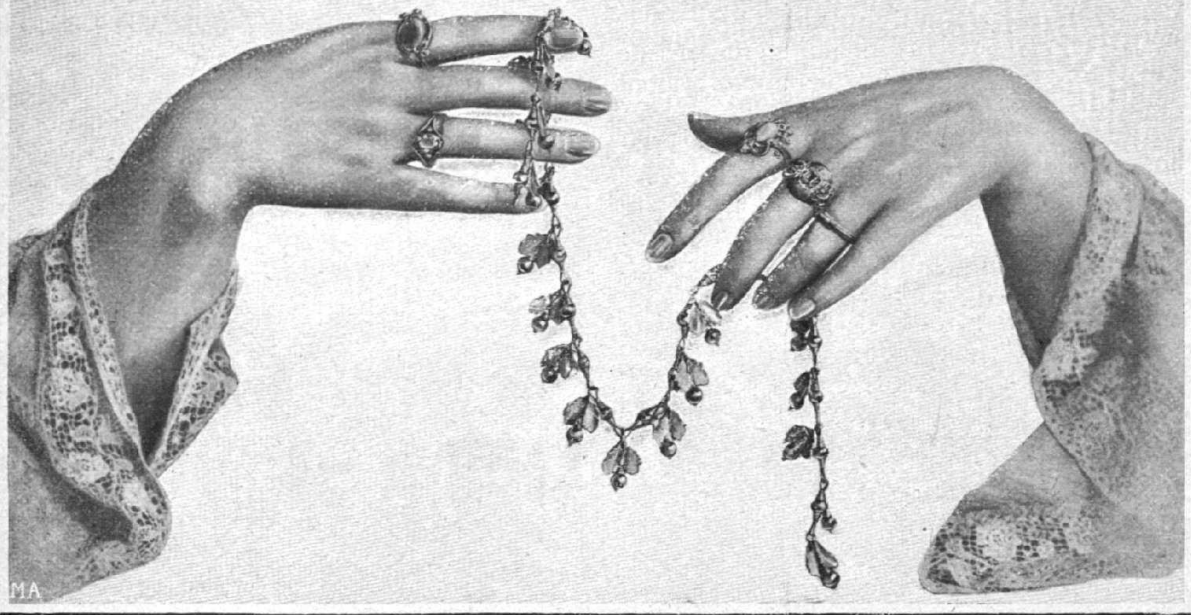
Ces expériences ont eu lieu à l'école de la rue du Renard et ont parfaitement réussi.

LA STATUE DE GAMBETTA

L'inauguration de la statue de Gambetta élevée par souscription publique à Bordeaux a eu lieu le mardi 25 avril.

Ce monument, œuvre des sculpteurs Dalou et Camille Lefebvre, est érigé dans les allées de Tourny.

Le président de la République, entouré des présidents du Sénat et de la Chambre, des ministres de l'Intérieur, de la Guerre, de la Marine et de la Justice, assistait à cette cérémonie.



UN COLLIER MODERNE

Ce collier d'or et de pierres fines, montre l'interprétation de la feuille de chêne dont s'est inspiré le joaillier. Les mains qui font ressortir si délicatement ces bijoux sont celles de M^{me} Georgette Leblanc. L'éminente artiste a bien voulu les poser devant notre objectif avec l'art qu'elle met en toutes choses. (Coll. Rivaud.)

BIJOUX D'AUJOURD'HUI

Un grand effort d'art a été réalisé pour les bijoux. — Le bijou modern-style, à proprement parler, a vécu. — Le Joaillier copie la nature. — L'interprétation de la feuille, de la fleur et du fruit. — On utilise les pierres les plus précieuses et les matières premières les plus humbles. — Quelques bijoux célèbres récemment exécutés. — Les bijoux modernes doivent s'allier à l'âge, la physionomie et le caractère de celles qui les portent ❧ ❧ ❧ ❧



UN jour, le grand sculpteur Gérôme, qui était épris des formes classiques et reprouvait les fantaisies des joailliers, parlait des bijoux modernes. Tout en causant, et à l'appui de sa thèse, il étala un énorme pâte d'encre sur une feuille de papier qu'il plia en deux. Puis il passa la main sur la feuille comme font les enfants, l'ouvrit et montra un informe gribouillis duquel sortaient des lignes bizarres, inexplicablement enchevêtrées : — « Voilà, déclara-t-il,

moitié sérieux, moitié souriant, ce que l'on appelle un bijou modern-style. »

C'était l'époque — il y a pas de cela très longtemps — où l'on voulait transposer en bagues, pendentifs, bracelets et colliers les lignes introduites dans notre art par le succès des meubles anglais. Il y eut un engouement, une détente et une lassitude, trois phases qui constituent l'histoire d'une mode. Quelques bijoux conservèrent leur vogue, par exemple ces broches de nuque qui forment des 8 si amusants ; le reste s'en alla rejoindre tant d'in-

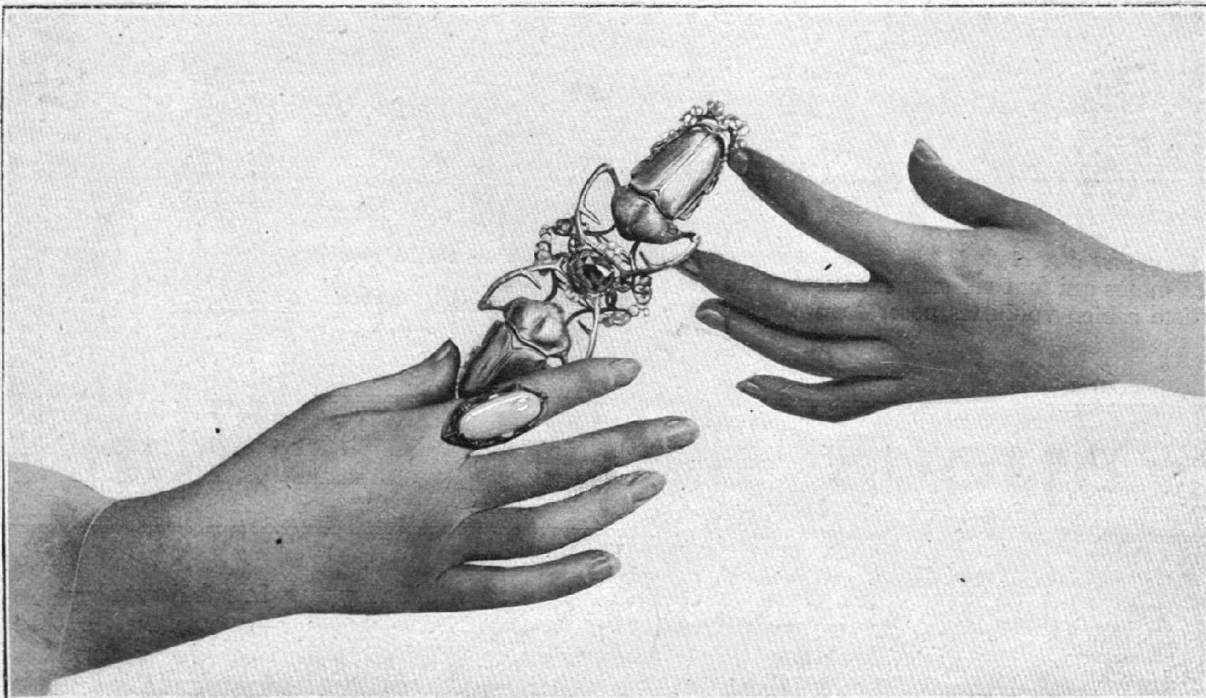
(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels

novations malheureuses dans des tiroirs profonds et inexorables comme des oubliettes, quoique plus parfumés. Néanmoins le vieux bijou avait vécu; sa forme sempiternelle lassait tout le monde, les femmes rêvaient d'avoir des bijoux artistiques dont les modèles leur appartiendraient; il fallait trouver autre chose; on le trouva et au bijou modern-style succéda le bijou moderne, tout simplement.

Que l'on ne se recrie pas contre cet adjectif : *moderne*; on l'employait déjà sous Louis XVI. En voici la preuve : en feuilletant les planches d'un orfèvre du roi nous avons trouvé cette légende : « Modèle de parure et dessin de *style moderne* à l'usage des orfèvres et des bijou-

en ont fait le brin de muguet qui semble dégager sa pénétrante odeur; ces diamants seront la rosée; l'or vert sera la tige; le peintre, grâce à l'émail, entourera la splendeur des pierres des teintes les plus délicates, les plus fraîches, les plus tendres de sa palette. En plein hiver, au cœur des salons surchauffés, dans l'atmosphère des calorifères à eau chaude, des fleurs vivantes palpiteront ainsi au corsage des mondaines, entoureront leurs fins poignets, cercleront leurs cous, fleuriront leurs doigts. Les bijoux ne s'exhiberont plus, mais sembleront éclore.

Les poètes s'en mêlèrent. Jean Lorrain mena une croisade en faveur des productions ori-



AGRAFE AUX INSECTES

Agrafe, composée de deux scarabées se faisant vis-à-vis. Certaines personnes ennemies des doigts surchargés de bagues ne portent, comme dans cette photographie, qu'une opale dont les feux irisés sont si étranges, si captivants.

tiers. » On connaissait donc déjà la puissance énigmatique de ce mot il y a cent vingt ans! Et voici le bijou d'aujourd'hui, conçu par des artistes qui mettent fièrement sur leur carte de visite ce joli mot de jadis, tombé en désuétude et qu'ils relèvent comme un drapeau : *artisan*. « Un bijou n'est pas fait pour durer un jour, se sont-ils dit, essayons donc de le faire éternel. »

BIJOUX D'AUJOURD'HUI : FLORAISON ARTIFICIELLE RIVALE DE LA NATURE.

Avec une irréfutable logique ils se sont évertués, non pas à copier, mais à interpréter ce qui est éternel : la nature, la nature, c'est-à-dire la fleur, la feuille, le fruit. Les perles s'alignaient bêtement, en rang d'oignons, ils

ginales qui réalisent avec des rimes de rubis, de topaze, d'or et d'émail le songe de l'écrivain. Ces vers inédits signés de lui dépeignent un pendant de cou :

Dans l'or vert émaillé de fauve des glycines,
La svelte nudité d'une nymphe apparaît,
Un orfèvre oiseleur a surpris dans un rai
De lune cette fée et, dans les pierres fines,
A fixé la chimère et sculpté le reflet,
Chair de femme et d'étoile enfin prise au filet
D'or d'un joyau de songe.

Le joaillier, rehaussé par ses propres productions, leur chercha un cadre digne d'elles. Ce ne fut plus la somptueuse et sommaire boutique de jadis, avec sa devanture éblouissante attirant les regards des badauds par



UNE MERVEILLE DE JOAILLERIE
Collier d'or vert serti de pierres précieuses et d'une légèreté exquise, malgré son apparence compliquée.

l'étingellement de gemmes fabuleuses, les grands comptoirs de chêne couverts d'un drap rouge sombre, les vitrines énormes et simples. Certains prirent des maisons entières, en surveillèrent l'architecture et les moindres détails.

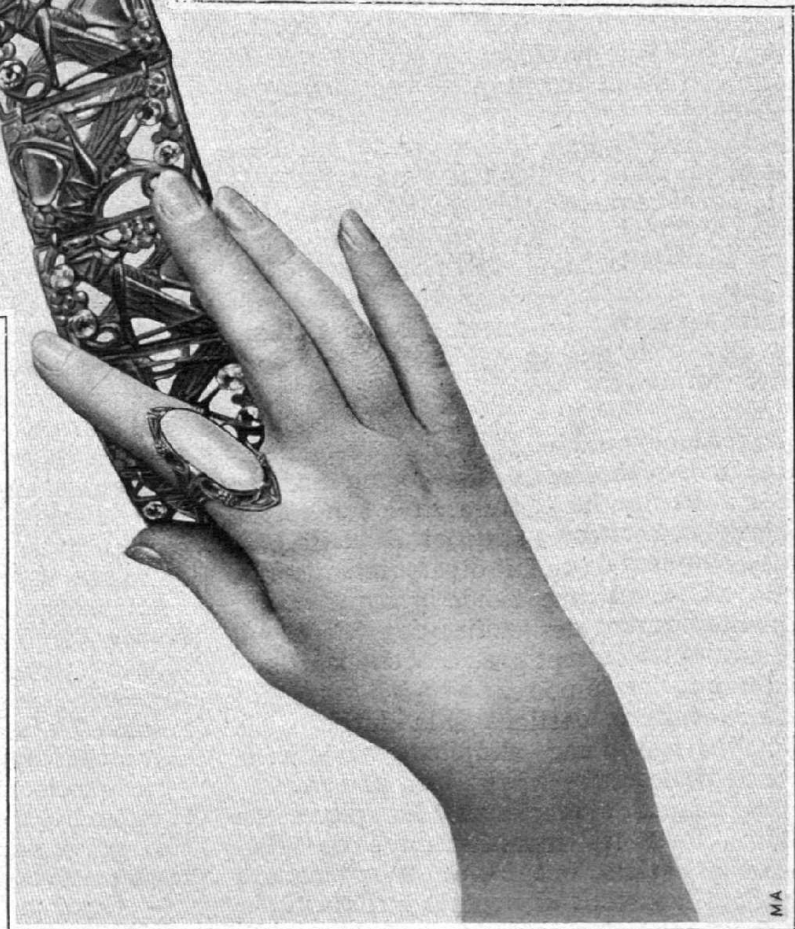
Dès le bouton de la porte, curieusement ouvragé, vous êtes prévenu. Le long de l'escalier courent ces chardons, ces lierres que d'au-

tres artisans, ceux du fer et du bronze, ciselèrent si finement et si vigoureusement. Le mobilier est sobre et original. Les larges fenêtres laissent entrer à flots la lumière qui allume des feux verts et rouges dans les opales, des lueurs sombres dans les saphirs, des éclairs sanglants dans les rubis. Les vitrines sont des meubles rares signées de noms célèbres. A voir les étoffes liberty sur lesquelles sont posés les bijoux on se croirait non chez un marchand, mais chez un collectionneur attentif et délicat.

Des bronzes, de menus sujets d'argent, des vases en grès flammé reposent la vue.

Si vous demandez le maître de céans, vous le trouvez non pas dans une arrière-boutique en train de peser les carats de quelque lot de diamants, mais dans son atelier. Cette pièce est en général en proie au désordre qui est, selon certains, un heureux effet de l'art. On y voit des toiles de maître, des moulages, des outils, des pinceaux, des livres de comptes, des balances, des fleurs-modèles dans des vases, des croquis inachevés, un tohu-bohu pittoresque qui tient de l'établi, du comptoir et de l'atelier.

— Ce dont je suis le plus fier, nous disait l'un d'eux, c'est de ceci...



Et il nous montrait son *chef-d'œuvre* exécuté du temps qu'il était apprenti : une scène du travail des ouvriers bijoutiers faite avec des bonshommes de bois hauts comme le petit doigt et au nombre de trente, tous penchés sur leurs établis, travaillant l'or, gravant, ciselant avec leurs outils microscopiques « qui fonctionnent tous », me fit-il remarquer avec orgueil ; un travail de trois ans montrant chez l'enfant qui avait eu la patience de le mener à bien, la plus grande dextérité jointe à la plus admirable patience.

Ce bijoutier, à l'exemple de quelques-uns de ses confrères, ne se contente pas, en effet, d'être un artiste, il est aussi un admirable ouvrier.

Il sait dessiner et peindre joliment à la gouache ces modèles inédits avec lesquels triomphent les mondaines, il saurait également « mettre la main à la pâte » et les exécuter.

Celui-là a triomphé avec les perles « robolles ». La perle robolle est cette perle irrégulière, sans grande valeur commerciale, mais que ses formes inattendues rendent inappréciables pour l'originalité d'un bijou. Ce diadème par exemple est exquis, fait d'un « arraché » de fleurs constitué par des perles robolles. Or, les diadèmes classiques sont parfois majestueux, mais toujours peu seyants, ils alourdissent un visage jeune ; celui-ci, conçu pour une princesse de vingt ans, est une parure en même temps qu'un ornement symbolique.

Autre utilisation de la perle robolle : une bague de fiançailles fait d'une branche de gui porte-bonheur ; les fleurs sont deux perles. Cette bague légère, virginale, remplace agréablement la bague d'autrefois tirée à des milliers d'exemplaires : une grosse perle ronde faisant vis-à-vis à un énorme brillant et qui n'avait d'autre avantage que d'exhiber sans autre forme de procès cette perle et ce brillant.

Regardons autour de nous : c'est le diadème de la princesse de Monaco, un diadème reconstitué : on lui en livra un à son hôtel à 3 heures et à 3 heures et quart il était volé ; on se souvient de ce fait-divers retentissant. Cette pièce est une bande grecque ou les brillants figurent des feuilles de trèfle et qui est surmontée de sept gros cabochons d'émeraude en forme de poire.

Cette ceinture, destinée à la duchesse de Richelieu, est d'une simplicité ravissante, faite de trèfles entrelacés en vieil or vert.

Des bagues symbolisent des pièces de théâtre. Pour les représentations de *Prométhée* à Béziers, une bague appartenant à M^{me} Cora Laparcerie-Richepin rappelle la *Vallée des Larmes* ; trois grandes perles en gouttes

sont serties dans des fleurs d'iris mauves ; la larme est une pierre de lune, cette pierre étrange, impressionnante sur laquelle Baudelaire eût écrit des vers pénétrants — si l'art de la joaillerie avait été aussi subtil du temps de Baudelaire.

La bague destinée à M. de Max est terrible. Elle symbolise le passage le plus tragique de *Prométhée* dont le foie, selon la Mythologie, était rongé par un vautour : les griffes cruelles de l'oiseau serrent un rubis poli d'un côté, non poli de l'autre, qui représente le foie ; au bas on voit une goutte de sang coagulé qui est un rubis non taillé.

Une bague d'une inspiration plus douce est celle de M^{me} Sarah-Bernhardt ; elle représente le lac de Constance, au bas un saphir foncé : le fond de l'eau ; en haut un saphir clair ; sur le rivage une naïade est nonchalamment couchée.

L'OS, LA PIERRE, LA CORNE ET LE CAILLOU UTILISÉS EN BIJOUX ; LE HANNETON, L'ESCARGOT, LE CRABE, LE CHEVAL DE MER, LA TORTUE, LE SERPENT, LE SCARABÉE RÉHABILITÉS EN JOAILLERIE.

Un louable souci d'originalité, la variété aussi qui leur est imposée, forcent les bijoutiers à utiliser des matières que la joaillerie ancienne eût repoussées avec horreur : l'os, la pierre, la corne, le caillou, — et jusqu'à la coquille de noix.

Les animaux ne sont plus seulement le papillon fatidique ou la sempiternelle libellule, mais le hanneton, l'escargot, le cheval de mer le serpent, le crabe, la tortue ! On a renoncé — heureusement ! — à la mode barbare qui sévit il y a quelques années et qui consistait à porter, enrichis de pierreries soit un scarabée, soit une tortue vivants. Rien ne saurait dépeindre la mélancolie d'une tortue à la carapace incrustée de turquoises et d'émeraudes que l'on portait en guise de pendant de cou et qui promenait sa tristesse sur les rebords de loge ou sur les tables de restaurant. La société protectrice des animaux n'eut pas besoin de mettre le hola ; le bon goût y suffit.

Dans *Medée*, M^{me} Sarah Bernhardt porta un bracelet dont le dessin avait été fourni par Mucha ; un serpent descendait sur le poignet et venait poser sa large tête sur le revers de la main. Un serpent formait bague et se reliait au serpent par une minuscule chaînette.

Le bracelet est la grande préoccupation de la bijouterie moderne. Doit-il être ou ne pas être, grave problème. Il a ses partisans et ses détracteurs, également acharnés.

— C'est un ornement digne des sauvages, a affirmé devant nous une des reines de la



UN COLLIER QUI FAIT UN COL

Quoi de plus original que ce collier fait de plumes et dont les fermoirs sont délicieusement ouvragés?

mode. Les Fuégiens portent ainsi autour du poignet des lanières de peau de phoque... Pauvre bracelet, tour a tour prôné et délaissé s'enfouissant dans le coffret à bijoux pendant des années, puis en ressortant un jour pour réintégrer sa prison! Il est victime de la tyrannie impérieuse de la manche. Si la manche est longue — et à certains moments elle tomba jusque sur la main — le bracelet disparaît; si elle redevient courte il fait une timide réapparition. Il faut dire qu'il synthétisa pendant fort longtemps tout le mauvais goût de diverses époques. On le fit en velours noir, en cheveux, en camées représentant des scènes de théâtre ou des vues de châteaux — cela pendant l'Empire et la Res-

tauration. Sous Louis-Philippe ce furent ces lourds et bêtes cercles d'or, si peu seyants, que nous pouvons encore voir parmi les bijoux de famille.

— Je ne porterai jamais de bracelets, disait une femme mutine à son mari, parce que le bracelet est le dernier signe de l'esclavage de la femme.

Elle disait vrai, mais du cercle de fer qui brisait le poignet de l'esclave déjà rebelle, les joaillers modernes ont fait un léger joyau de grâce frivole. Calculant, non sans habileté que le bracelet corrige parfois heureusement la déféctuosité d'un bras trop gras ou trop maigre, ils en ont fait d'imperceptibles, minces fils d'or de lignes délicates, d'épais



qui ne sont pas taillés
brutalement dans
la matière mais
sont, comme
celui-là, faits
d'œillettes de
deux tons
ciselés avec
un art ex-
quis dans
l'ivoire. Et
les bijoux
ne sont pas
seulement
les brace-
lets, bagues,
colliers,
pendants de
cou, etc.,
Notre soif
de confort,

derne ; on tire de sa
demi-transparence
des effets merveil-
leux. Et sur le
face à main de
corne deux
fleurs sem-
blent négli-
geamment
jetées, pein-
tes en deux
tons. Ce fla-
con de sel
a nécessité
la collabo-
ration de
deux ta-
lents ; celui
qui irisa le
flacon de
teintes si
rares, celui qui dessina
ce bouchon délicieux.
Car ces réalisations qui
semblent si aisées, n'ont
pas été obtenues sans
efforts colossaux. Pre-
nons ce pendant de cou,

de luxe, d'art aussi, a
voulu que tous les objets
touchés par la femme
eussent la même grâce
particulière :

— Il n'y a que les
bonbonnières qui sont
abjectes, nous disait une dame avec désola-
tion. Pour avoir une bonbonnière conven-
nable il faut en acheter une ancienne. Les au-
thentiques sont d'abord fort rares (il est facile
d'être dupé), et elles sont toujours hors de
prix.

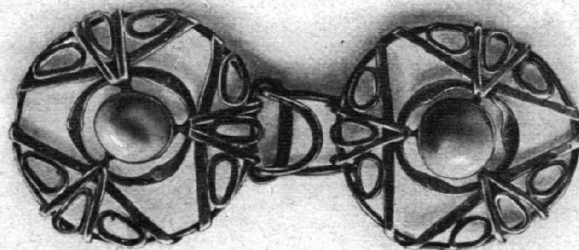
Mais les innombrables objets qui constituent
une trousse, depuis la boîte à poudre de riz
jusqu'à la bourse en passant par le tire-
bouton de gants, la brosse, le peigne, que
sais-je ! ont été ciselés par des artisans
merveilleux. Le face-a-main était jadis
d'une écaille im-
muable ; à peine le
chiffre en or ou
en brillants était-il
autorisé. Voici un
face-a-main d'une
svelteur incompa-
rable. Il est en quoi ?
En corne ! Parfaite-
ment ! Cette corne
humble et dédaignée
prend une place
prépondérante dans
la bijouterie mo-

LE DERNIER PENDENTIF CRÉÉ
*Pendant de cou, scarabée en émail, dont les
pattes, prolongées curieusement, forment
chaîne, terminé par un cabochon d'émeraude.*
(Coll. Lucien Gaillard).

destiné à une femme-sculpteur célèbre. Il est
composé d'un énorme scarabée en émail dont
les pattes se continuent à l'infini, forment
le collier. Voyons comment il a été fait.

L'EXÉCUTION D'UN BIJOU D'AUJOURD'HUI
RÉCLAME LA COLLABORATION DE NOM-
BREUX ARTISTES ET ARTISANS. — LE CARACTÈRE
ET LE JOYAU.

On a exécuté d'abord le dessin ; la pièce
principale, c'est-à-dire le scarabée, a été
modélée en cire :
on en a fait une
fonte qui a été
ciselée, la carapace
a été repoussée dans
une plaque d'or
épaisse ; toutes les
parties devant rece-
voir l'émail ont été
champlevées, c'est-
à-dire gravées.
L'émaillage a été
fait ensuite, puis
le sertissage des



L'INSPIRATION DE L'ANCIEN
*Agrafe d'un dessin primitif très artiste ; deux
grosses perles au centre. (Coll. Mangeant.)*



UNE ÉCLOSION DE BAGUÈS

Il n'est pas de mode de porter des bagues à tous les doigts (y compris le pouce), mais telle est la grâce et la finesse de ces joyaux qu'une pareille abondance ne semble pas de mauvais goût. Le bracelet moderne doit être simple. Exécution en matières diverses : or, argent, bronze. (Coll. Rivaud.)

pierres. Enfin la chaîne a été prise dans un morceau d'argent.

Pour ces opérations il a fallu, outre l'artiste, le dessinateur :

Des ouvriers sculpteurs,
Fondeurs,
Graveurs,
Ciseleurs,
Joailliers,
Émailleurs,
Lapidaires et sertisseurs.

Ces ouvriers dont certains mériteraient plutôt le nom d'artistes gagnent de 12 à 18 francs par jour. Rien ne peut exprimer la fidélité, l'exactitude scrupuleuse avec laquelle ils rendent les moindres détails du dessin qu'ils doivent suivre. Ils savent que tout a de l'importance pour l'harmonie définitive du bijou.

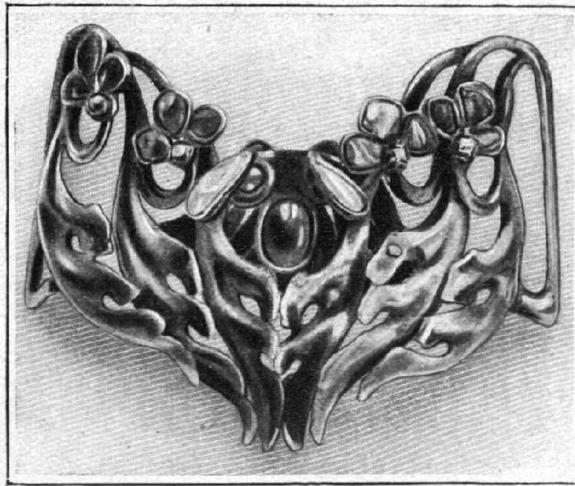
Maintenant il est entendu que le joyau mo-

derne doit être approprié à l'âge de celle qui le portera, à sa physionomie, à sa corpulence, aux circonstances dans lesquelles il sera montré. Il y a un bijou pour les robes tailleurs, pour les « trotteuses » du matin. Il y a un bijou de soirée, un bijou de bal, un bijou de théâtre. Celui que porte une femme svelte ne doit pas être semblable à celui d'une femme dont les lignes sont légèrement empâtées par l'embonpoint.

Aussi est-il nécessaire, pour ne pas dire indispensable, de faire dessiner le bijou dans un but spécial. La collaboration de l'acheteuse avec le marchand doit exister. Celui-ci est d'ailleurs toujours enchanté de créer des modèles nouveaux et de recevoir des inspirations inédites.

— « Rien n'est plus attristant, dit-il, que la vogue de telle ou telle forme portée par une personnalité en vue, immédiatement suivie

par les autres avec la docilité des moutons de Panurge. On se souvient du ridicule de ces snobs qui, sous prétexte que le prince de Galles (aujourd'hui Edouard VII), légèrement bedonnant, déboutonnait le dernier bouton de son gilet, laissaient également ouvert la deuxième boutonnière, quelle que fût leur maigreur ! Il en va de même pour les bijoux qui sont copiés à des centaines, puis à des milliers d'exemplaires quand ils ont reçu la consécration du succès. Deux ailes d'or vert, un cabochon d'œil de chat, de pierre de lune ou de turquoise au milieu, c'était exquis à son apparition ; aujourd'hui les bazars vendent des broches de ce genre, grossièrement imitées, c'est hideux ! Mais nous nous heur-



LE MODERN STYL

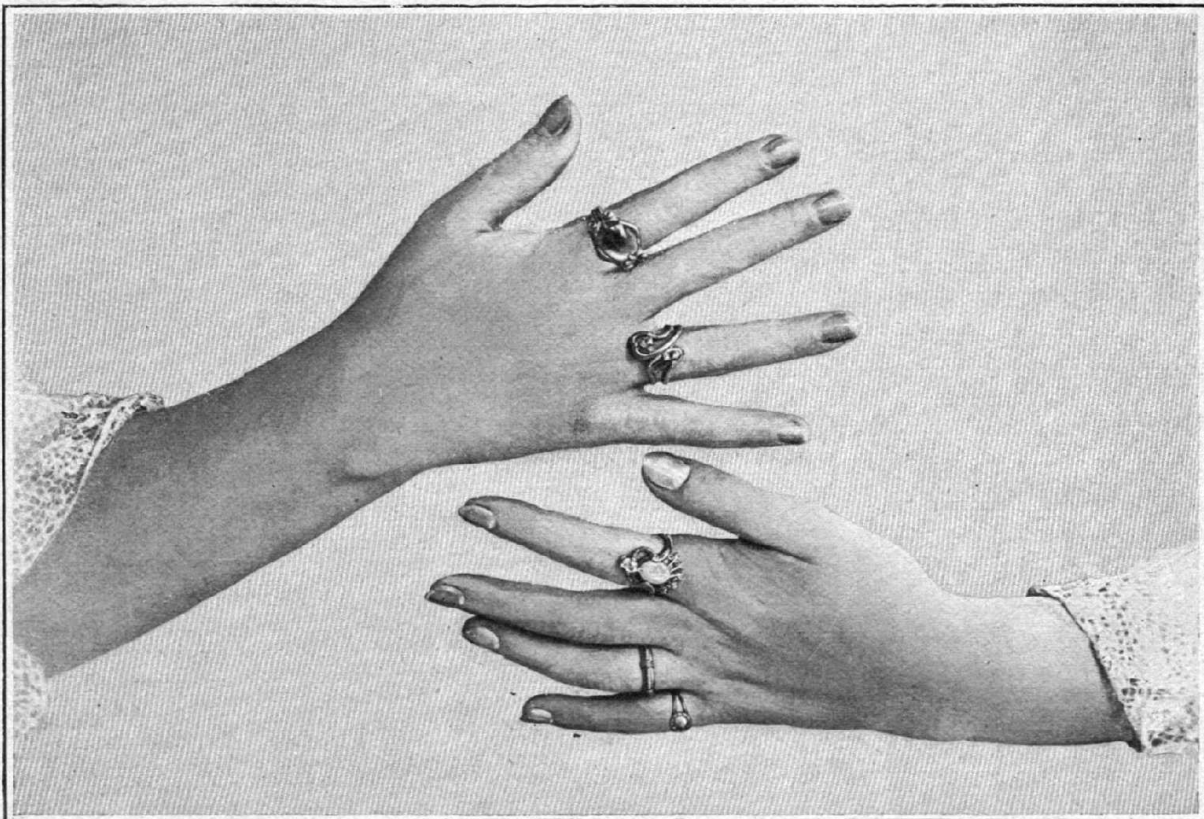
Cette boucle, d'une charmante originalité et d'une parfaite sobriété de lignes, rappelle le genre dénommé « modern styl ». (Coll. Boutet de Monvel.)

tons à une singulière forced'inertie ! On manque de confiance, d'esprit d'initiative. »

De semblables constatations pourraient être faites pour les bijoux religieux, jadis fabriqués avec une hâte et une insouciance regrettables et que certains artistes, non encore arrivés à la consécration qu'ils méritent, cisèlent avec une finesse délicieuse.

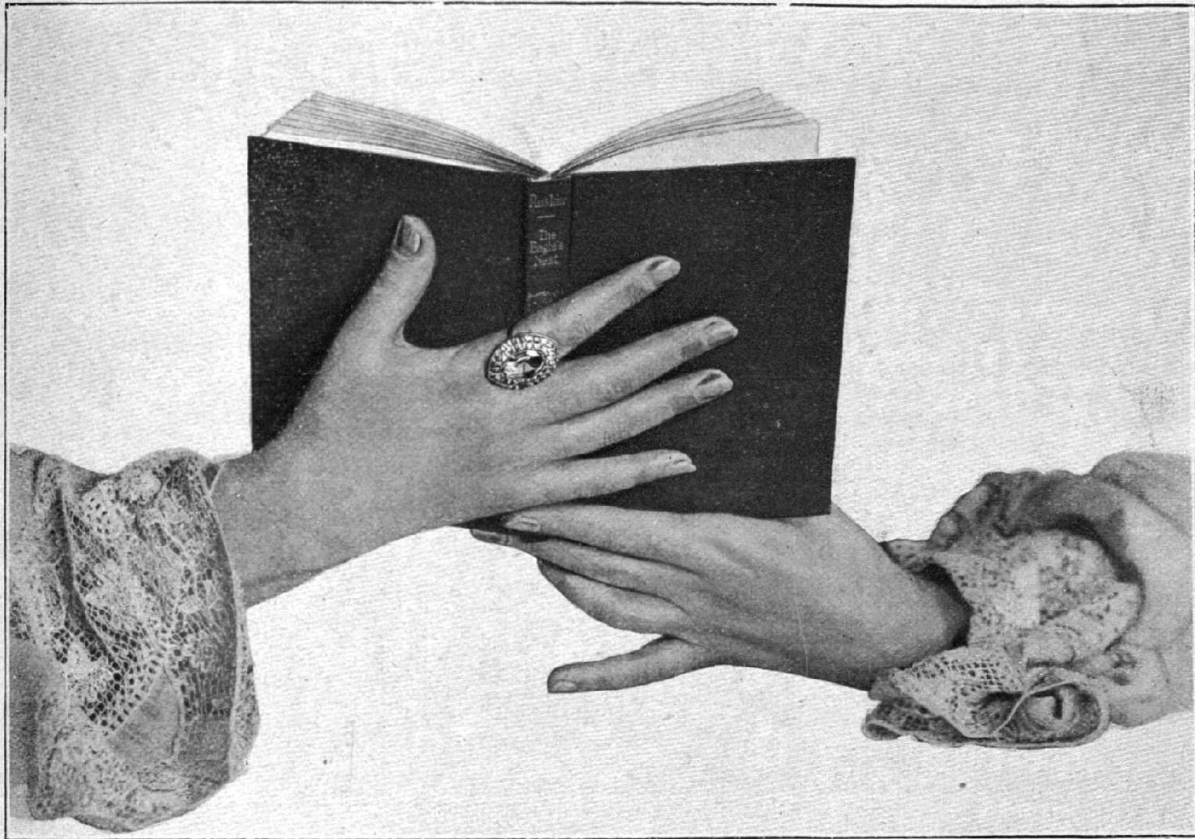
Donc, ayons des bijoux bien à nous, et, si nous le pouvons, des bijoux inspirés par nous, selon nos rêves et notre idéal.

On peut même aller plus loin : le bijou doit s'allier au caractère : il en est de tristes et de joyeux, de sévères et de pimpants, il en est de sombres et de mystérieux comme le crépuscule, il en est de roses et de frémissants



BAGUES MODESTES

L'ensemble des bagues ornant ces deux mains paraît convenir à une femme de la bijouterie moderne. (Coll. Révaud.)



BAGUE AU MISSEL

Bague ouragée rappelant le genre ancien, mais merveilleusement ciselée par un artisan moderne.

comme l'aurore; ils s'inspirent de la chauve-souris et du papillon, de la tubéreuse et du lilas, du chardon et de la rose, ils sont variés à l'infini comme la nature dont ils s'inspirent

et ne se ressemblent pas plus qu'une feuille n'est comparable à une autre feuille, une fleur à une autre fleur.

HENRI DUVERNOIS.



LA BROCHE DÉTRONÉE

Pendentif en triangle, fait de perles et de saphirs, remplaçant la broche d'autrefois

MODES MASCULINES

Madame Sarah Bernhardt a l'horreur du *tube* que les chapeliers défendent avec une ardeur non désintéressée. Interviewé par *Le Matin*, M. Le Bargy veut bien



Chapeau Gainsborough en crin béliotrope garni de rubans et d'une touffe de têtes de plumes mauve plus clair. Cl. Manuel.

nous donner une opinion certes assez autorisée pour faire loi en la matière. Le tube, d'après lui, convient à l'élégance moderne.

LE MARIAGE WORTH-LEMOINE

On a célébré le jeudi 6 avril, à Saint-Augustin, le mariage de M^{lle} Worth, fille du couturier bien connu, avec M. Lemoine. A ce mariage très parisien assistait une foule brillante que rehaussait l'élégance rare des toilettes féminines.

Dans le cortège on remarquait les hommes en redingote, gilet de soie, cravate claire. Comme on voit l'habit disparaît des cérémonies nuptiales pour faire place à la redingote, d'autant plus difficile à porter qu'elle ne fut jamais considérée comme une tenue officielle et demande, pour être élégante, une distinction toute particulière.

JUPES D'AMAZONES

L'Amérique nous les renvoie courtes, fendues au milieu



Nouveau modèle de robe exposé à Londres et nécessitant la crinoline.

comme une jupe de bicyclette, ce qui, assure-t-on, leur garantit d'une façon certaine l'absence de tout faux pli.

Lancée par M^{lle} Rita Del Erido, qui montait à califourchon, cette

jupe fut adoptée par nombre d'amazones n'ayant pas la même raison.

UNE TENTATIVE INTÉRESSANTE

Le bruit a couru que Londres s'apprêtait à remettre en vogue



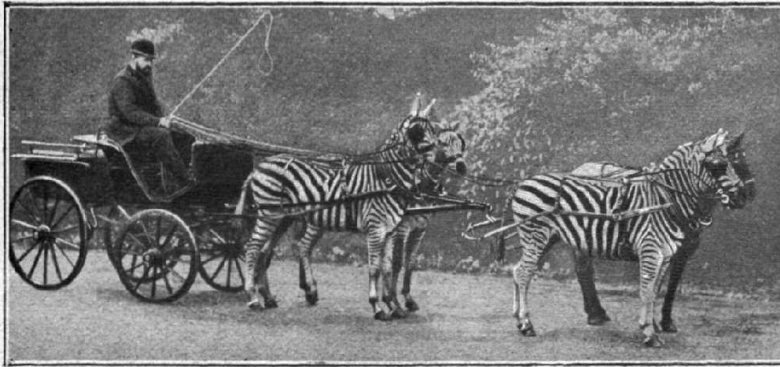
Grand chapeau en mousseline de soie noire entièrement coulissée, relevé sur le côté par une touffe de roses et uné amazone noire. Cl. Manuel.

la crinoline du second Empire. Ces rumeurs n'étaient que trop



Mariage célébré le 6 avril à Saint-Augustin de M^{lle} Worth et de M. Lemoine.

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



M. Walter de Rothschild sortant pour la première fois dans une promenade de Londres un original et magnifique attelage de zèbres.

MANTEAUX DIRECTOIRE

Pendant que son mari tranche définitivement la question de la coiffure masculine M^{me} Simone Le Bargy nous charme bien autrement par le lancement à un des derniers dimanches de Longchamp d'un sensationnel manteau de course, destiné à un gros succès de demi-saison.

C'est une sorte de redingote Directoire très courte de taille, à jupe très ample, tombant un peu plus bas que le genou.

Ce manteau était en drap prune; on en fait aussi en drap vert olive.

C'est la dernière nouveauté avec la petite veste Directoire tout à fait courte, encore plus difficile à porter.

Ils accompagnent la petite veste de même nuance ou bien la jaquette d'une teinte différente ou encore le petit paletot sac tout à fait fantaisie.

CHAPEAUX

On en fait de toutes formes, de toutes teintes. Les grandes capelines accompagnent mieux les grands manteaux très amples, mais le petit watteau conserve ses ferventes.

La dernière nouveauté est le béret Marie-Antoinette, celui que la charmante reine portait dans le portrait où M^{me} Vigée-Lebrun l'a si délicieusement peinte entourée de ses enfants. Ce joli béret se fait en paille souple, en soie de toutes teintes, s'empanache fort de plumes d'un ton tranchant.

On voit encore un chapeau dont la calotte est fendue comme un chapeau d'homme, et qui s'orne d'une couronne de toutes petites roses roses ou bleues.

Plus chic que joli.

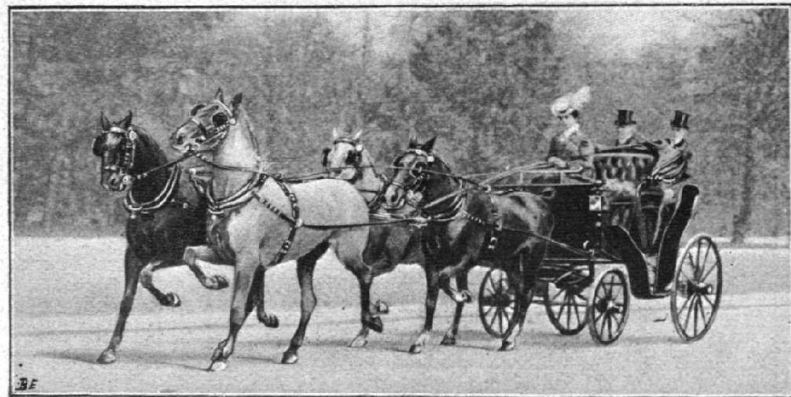
ATTELAGE ORIGINAL

Monsieur Walter de Rothschild, de la branche anglaise, est un amateur de bêtes rares. C'est ainsi



Le gilet d'habit à la mode: échancreure pointue, châles, boutons de fantaisie.

qu'il s'est amusé à faire une collection de... puces. Sa dernière idée est plus gracieuse. Il a attelé en Daumont quatre zèbres et, conduisant cet attelage original, a fait le tour de Hyde-Park, la promenade la plus mondaine de Londres.



M^{me} Rita del Eridó, l'écurière connue, conduisant au Bois de Boulogne un superbe attelage de quatre chevaux attelés en Daumont.

Inutile de dire que les zèbres ont eu le plus vif succès. L'exemple de M. Walter de Rothschild sera suivi et les promenades anglaises seront égayées par les rayures de ces jolis animaux.

VERNISSAGES

Ils furent sobres et élégants.

A l'un, le dernier en date, ce fut le triomphe des costumes tailleurs simples et corrects, comme il convient à la classique société des Artistes Français.

Le cachemire d'Ecosse y remporta une vraie victoire; les teintes furent douces, discrètes, un peu ternes peut-être.

A l'autre, un plus brillant coloris, plus de fantaisie, de luxe. Tout y fut au dix-huitième siècle: les robes légères en linon, mousseline ou broderie anglaise, les petits habits de taffetas Pompadour, les grands chapeaux frivolement empanachés, les coiffures volumineuses. Il n'y manquait que les cannes fleuries et enrubanées.

Cela viendra.

TENTATIVE EN FAVEUR DE LA CRINOLINE

Reviendra-t-elle? Non, espérons-le, malgré la tentative récente d'un grand couturier du West-End qui a convié la presse londonienne à venir admirer dans ses ateliers un modèle inédit.

Parmi toutes nos jolies célébrités parisiennes, seule la belle mademoiselle Sorel ne se montre pas hostile au projet.

Elle y fut préparée sans doute par les jupes très amples dont elle aime toujours magnifier sa beauté. Puis elle est trop jeune sans doute pour avoir connu dans la vie courante les inconvénients de cet encombrant engin.

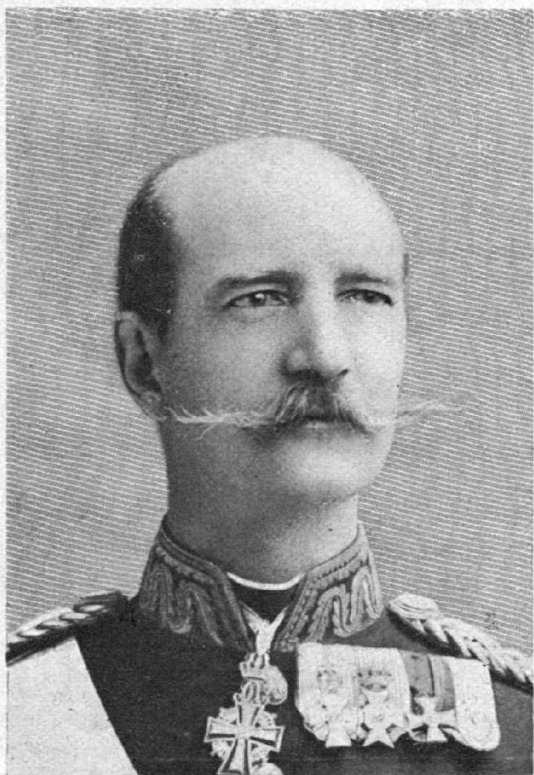
Peu pratique dans le métropolitain, la crinoline!



S. M. CARLOS
Roi du Portugal



S. M. WILHELMINE
Reine des Pays-Bas



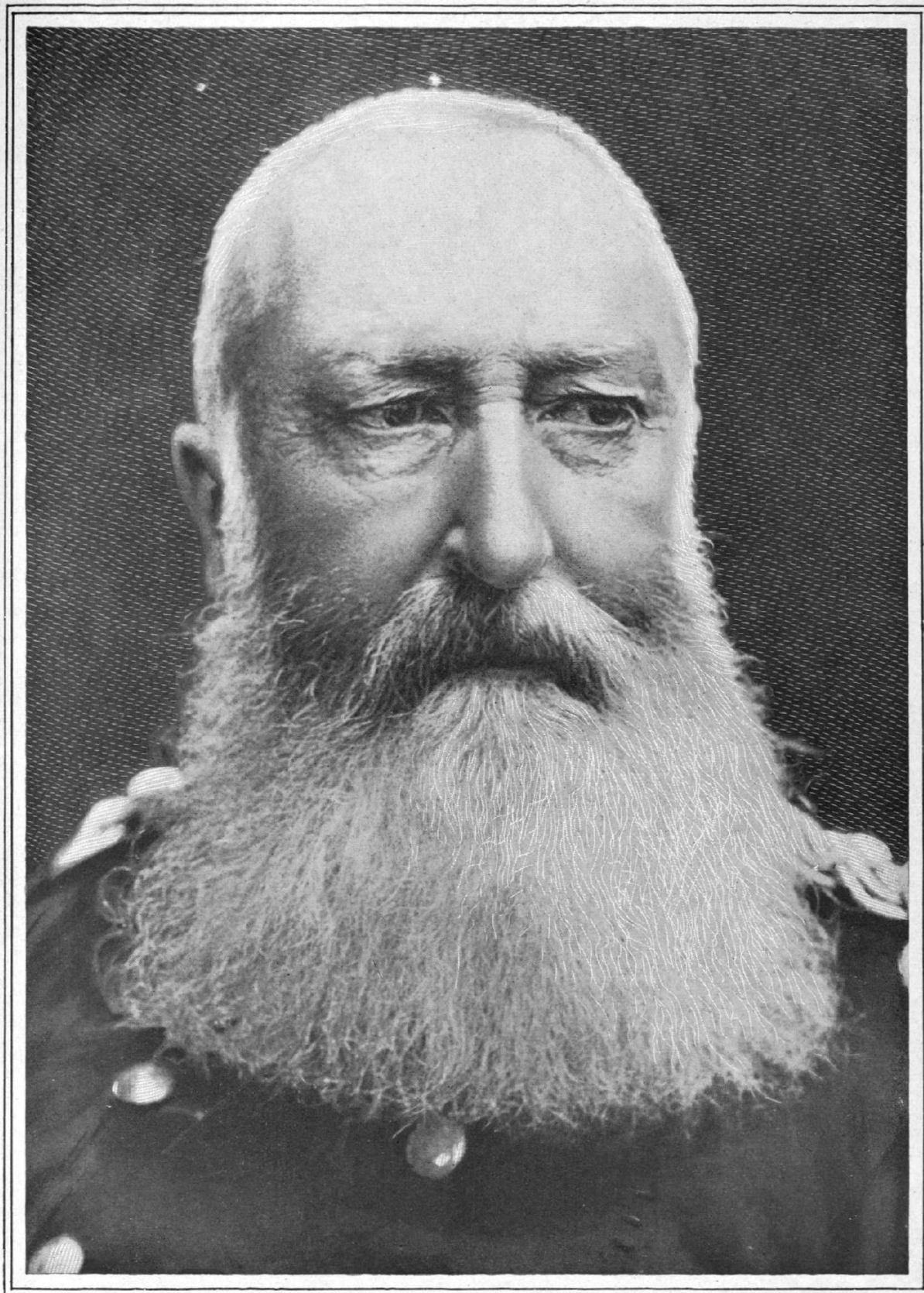
S. M. GEORGES I^{er}
Roi de Grèce



S. M. OSCAR II
Roi de Suède et de Norvège

Galerie des Souverains.

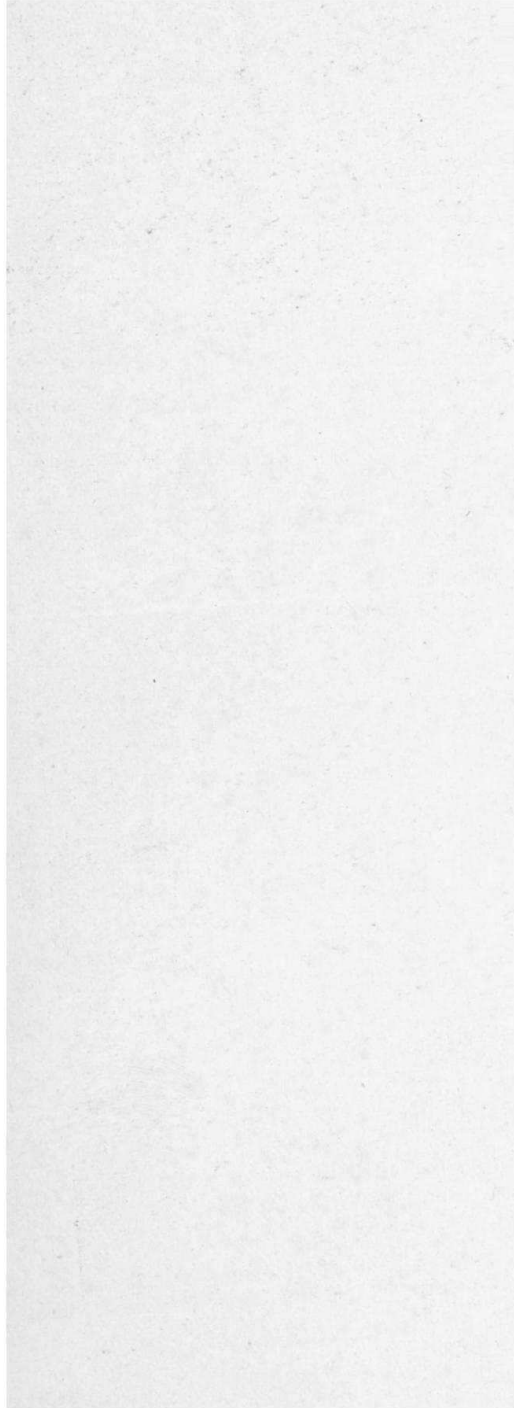
Je sais tout



S. M. LÉOPOLD II
Roi des Belges.



Galerie des Souverains





UNE PARTIE DE GOLF EN MARCHE... AUPRÈS DU TROU

Le golf consiste essentiellement à faire parcourir à une balle de vastes espaces de terrain pour arriver à la faire tomber dans un tout petit trou. Les difficultés varient suivant la nature du terrain et la distance à faire parcourir à la balle. Cette photographie montre une joueuse donnant « un coup d'approche » à sa balle dans la direction du trou marqué par le personnage du dernier plan.

UN SPORT A LA MODE : LE GOLF

Comment un exercice très simple, consistant simplement à frapper une balle avec un bâton, peut devenir un sport passionnant, non seulement pour les athlètes, mais pour tous, sans distinction de sexe, d'âge et de force physique. D'origine française, le golf, revenu à la mode après quatre siècles d'oubli, est aujourd'hui le sport national en Écosse, en Angleterre et en Amérique. ❀ ❀ ❀ ❀ ❀



Le « golf » est aujourd'hui le sport le plus à la mode. Au point de vue mondain, il fait, depuis quelques années, une redoutable concurrence au tennis, et le nombre de ses adeptes augmente chaque jour. Il est devenu ce que le bridge est au whist, l'automobile à la bicyclette.

Quel que soit le centre de distractions où vous vous trouviez en France, vous y rencontrerez aujourd'hui un terrain de golf. De Nice au Touquet, par Aix-les-Bains, Biarritz, Pau, Arcachon, Sain-Jean-de-Luz, Argelès, Bordeaux, Pornichet, Dinard, Deauville et Dieppe, le golf a ses terrains, en anglais, ses « links », et ses habitués, et je ne parle pas encore de Saint-Raphaël, Hyères, Compiègne et Paris, qui possède deux sociétés de golf à lui tout

seul, l'une ayant élu domicile à La Boulie, près Versailles, l'autre au Pecq.

Vous avez vu sur ces différents terrains, s'en aller par petits groupes, hommes ou femmes, des joueurs munis de longues cannes, avec lesquelles, en de grands gestes, ils frappaient de temps en temps de petites balles. Je voudrais ici, en expliquant leur jeu, expliquer un peu leur psychologie, et donner des raisons valables à la véritable passion qu'inspire la pratique du golf, lorsqu'une fois on s'y est adonné. Car si le golf est originaire de France, il est depuis longtemps, en Angleterre et en Amérique, « sport national ».

Il suffirait, pour s'en convaincre, de publier la liste de toutes les personnalités illustres de l'histoire de ces divers pays qui furent ou qui sont des golfeurs enragés. Mais plus

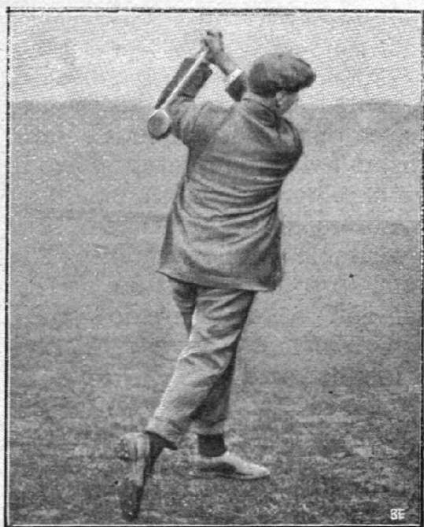
(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.



Le joueur vise et frappe sa balle avec un bâton spécial appelé « club ».



Puis, il renvoie le club derrière les épaules en le tenant solidement des deux mains.



D'un coup vigoureux la balle est envoyée à une distance qui peut dépasser 200 mètres.

encore en feuilletant les caricatures, on verrait à quel point la pratique du golf est entrée dans les mœurs des pays de langue anglaise.

Depuis l'an 1563, où l'histoire anecdotique nous montre déjà deux respectables lords conduits au cachot pour s'être laissés entraîner par leur passion à jouer au golf pendant le prêche, jusqu'à aujourd'hui, les dessinateurs humoristes puisent dans le golf une large partie de leurs inspirations, et sans cesse le golf intervient comme cause dans le cours des actions de la vie sociale. Il prépare des mariages, en brise, et retarde l'éclosion des événements politiques, il provoque des crises de colère et des tournois d'hilarité, il exhause des hommes ou les rapetisse, il les ridiculise ou les consacre adroits de corps, subtils d'esprit.

Il existe en Amérique un « A. B. C. du golf, par une victime ». Le titre seul est déjà suggestif. Feuillotez l'ouvrage, chaque lettre personnifie un joueur ou une joueuse, et en deux vers, qui accompagnent une caricature grotesque, hommes et femmes sont dépouillés de leur personnalité apparente et nous sont montrés tels qu'ils sont avec leur petits défauts, leurs petits ridicules de sportsmen, plus souvent encore avec leurs défauts simplement humains... tout cela à propos du golf, grâce au golf, développeur de muscles et confesseur de consciences.

LES ORIGINES DU JEU DE GOLF : BRÈVE DESCRIPTION DU JEU.

Le golf est Français. On doit le consacrer tel sur la foi d'auteurs autorisés qui en découvrent l'origine aux environs du *xiv^e* siècle, où le jeu de *coulpe* se pratique couramment avec la crosse et la balle, qui sont restés ses deux uniques instruments.

Avec l'une on chasse l'autre. Le principe ancien est demeuré le même. Perfectionnez la crosse, inventez pour la balle une matière et une fabrication spéciales, imaginez que la *coulpe* aille, pendant quelques siècles, occuper les loisirs des Écossais, puis des Anglais, et voici revenu en France, un nouveau jeu : le « golf ». Il a cette petite consonnance étrangère qui charme nos oreilles et séduit notre dilettantisme, il apporte avec lui une série de mots en *er* qu'on prononcera en *eur*, et qui passeront vite comme métaphores sportives dans le langage courant. Il nous plaît pour cela. La mode s'empare du nouveau jeu. Elle le lance. Accueillons le nouveau venu avec enthousiasme, c'est notre enfant.

Voici la description du jeu. Il consiste essentiellement à frapper une balle placée à un point donné d'une série de coups successifs, jusqu'à la faire tomber dans un trou éloigné du point de départ de 200, 300, 400, 500 mètres ou plus.

Imaginez que sur un terrain absolument quelconque, champs avec rivière, haies, barrières, et tous les obstacles naturels qu'on puisse rencontrer : dunes sablonneuses et ondulées, vallées, coteaux rocaillieux ou verdoyants, etc., etc., on ait, de plusieurs centaines de mètres en plusieurs centaines de mètres, aplani le terrain, sur un cercle de 20 mètres de diamètre environ (*green*), et creusé au centre de ce cercle un trou de quelques centimètres de profondeur, dont l'embouchure soit large comme celle



LE COUP D'APPROCHE : AVANT

Lorsque la balle est non loin du trou, au lieu de la frapper avec violence, on la frappe plus délicatement. Au lieu d'être ramené derrière l'épaule, le club est alors simplement élevé jusqu'à être parallèle au terrain.

d'une tasse à café. Vous avez des « links » de golf parfaits.

Jouons une partie théorique. Vous êtes placé pour commencer, par exemple, à 500 mètres du trou qui a été numéroté 1. Vous avez à la main un « club », c'est-à-dire une canne de golf, composé d'un long stick, terminé par un renflement. A terre, est posée une balle, assez légère pour voler en l'air, assez lourde pour que la pesanteur la ramène à terre rapidement. Il s'agit, en frappant la balle avec le club, de la faire tomber dans le trou n° 1,

dans le moins grand nombre de coups possible. Et voici, vraisemblablement, comment les choses se passeront.

1^{er} coup. — D'un coup de club très vigoureux, vous frapperez la balle dans la direction du trou n° 1. La balle s'élèvera en l'air, et tombera à 150 mètres du départ, peut-être plus si le coup est bien donné.

2^e coup. — Vous ferez ces 150 mètres à pied et vous retrouverez votre balle, tombée n'importe à quel endroit du terrain, peut-être sur une taupinière, peut-être dans l'herbe, peut-



LE COUP D'APPROCHE : APRES

La balle est touchée non loin du trou, le joueur la suit des yeux, tandis que le club, qui a frappé un coup léger, se relève simplement un peu.



plus délicat e' plus mesuré, amène votre balle tout près du trou. — mettons 10 mètres — à l'intérieur du cercle de 20 mètres de diamètre où le terrain a été parfaitement aplani.

5^e coup. — 10 mètres sont peu, mais le trou

est petit : tout doucement, d'un coup léger, vous tâchez d'envoyer la petite balle dans le trou. Vraisemblablement vous manquez, mais le coup a été si délicat que la petite balle n'a pas dépassé le trou de plus d'un mètre.

6^e coup. — D'un léger coup de club d'une précision mathématique, vous envoyez votre balle de 2 centimètres de large, dans le petit trou qui n'a pas plus de 5 centimètres d'ouverture.

Voilà le « golf ». Après le trou n° 1 vous essayez d'atteindre dans le moins grand nombre de coups possibles, le trou n° 2, puis celui-ci atteint le trou n° 3, etc., etc., en replaçant la balle après chaque nouveau trou accompli à un nouveau point de départ voisin. Un jeu de « golf » pour hommes comprend, comme à la Société de « golf » de Paris, 18 trous formant un parcours de 6 kilomètres

DANS L'OBSTACLE : AVANT

Une des conditions rigoureuses du golf est que la balle ne doit jamais être déplacée de l'endroit exact où elle tombe. Elle est tombée ici sur un talus couvert de hautes herbes. Avec un club spécial de fer, le joueur essaye de la faire sauter en plaine.

être dans l'eau. Il vous est interdit de la déplacer, fût-ce d'un centimètre. Ne compliquons pas et supposons qu'elle soit en terrain plat, assez lisse pour permettre un nouveau coup de club énergique. Votre balle repart et refait environ 150 mètres vers le trou n° 1.

3^e coup. — Vous n'êtes plus qu'à 200 mètres du trou n° 1, dont un nouveau coup de club, donné toujours dans des conditions supposées excellentes, amène votre balle à 50 mètres.

4^e coup. — Un coup de club,



DANS L'OBSTACLE : APRÈS

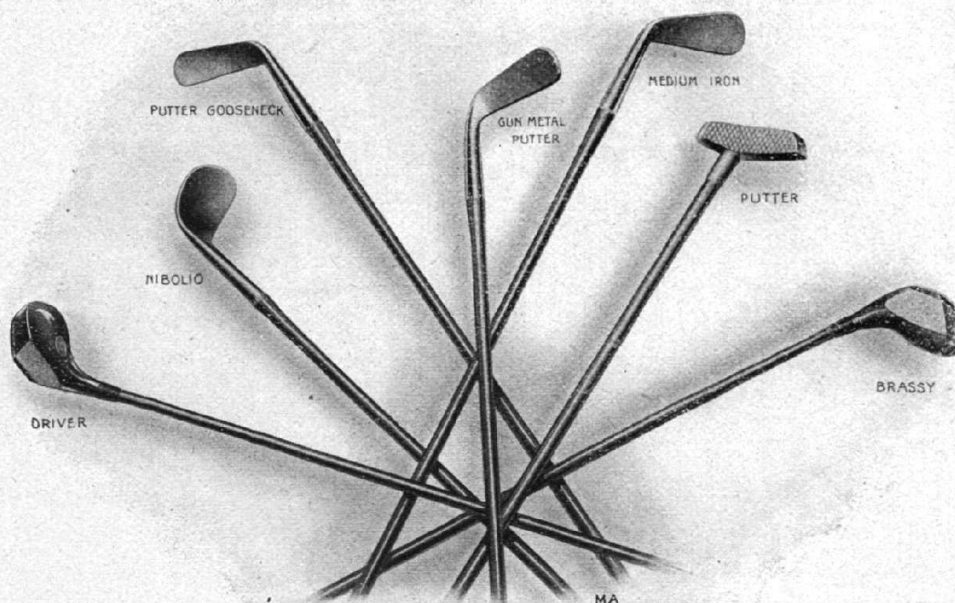
La précision du coup a renvoyé la balle en plaine. C'est une difficulté de la frapper utilement, dans une position aussi incommode.

Le Golf



LA JOUEUSE DE GOLF, PAR J. WÉLY

Le golf est à la portée de tous. Les femmes et les enfants peuvent y jouer et y prendre un vif agrément. Ce dessin, exécuté d'après nature, montre le joli mouvement d'une joueuse de golf, exécutant un « drive » ou coup de longueur.



QUELQUES " CLUBS " DE GOLF (BATONS POUR FRAPPER LA BALLE).

S'il y a sept clubs classiques de golf, l'imagination des joueurs et les variétés des terrain ont provoqué la création d'une infinité d'autres. Ce trophée de clubs donne une idée des formes variées qu'ils peuvent prendre. Suivant que la balle se trouve dans telle ou telle position, suivant que le terrain à lui faire parcourir est plus ou moins considérable, le joueur se sert de l'un ou l'autre de ces « clubs ».

environ et une superficie de 60 hectares. Le gagnant d'une partie est le joueur qui accomplit le « parcours » de tous les trous dans le moins grand nombre de coups de club.

UN SPORT QUI EST MOINS UN SPORT QU'UN EXERCICE PHYSIQUE NATUREL.

Cette extrême simplicité du « golf » est la raison primordiale de son succès. Il peut se jouer par tous les temps. Il n'exige aucun matériel important. Il demande simplement à ses adeptes d'user de leurs bras pour frapper une balle, de leurs jambes pour la suivre dans sa course. Les frais d'équipement y sont nuls, les frais de matériel n'y dépassent pas quelques francs. Le costume est quelconque. Il devient par là-même, universel, et reste à la portée des petits comme des grands, des hommes comme des femmes.

Entre joueurs de force inégale, on équilibrera les chances pour rendre la partie plus intéressante et plus disputée. Si les uns tapent moins fort et mettent dix coups pour atteindre un trou que d'autres atteignent généralement en sept ou huit coups, on fera un *handicap*, c'est-à-dire qu'on fera rendre deux coups, par exemple, aux joueurs les plus faibles, ce qui leur permettra de compter huit coups seulement alors qu'ils en avaient mis dix. Si les uns marchent moins vite, ils couvriront en 4 heures les trous que les autres couvrent en deux.

Mais le plaisir reste égal.

Une fois défini le « golf » un jeu qui consiste à faire franchir à une balle un certain espace de terrain quelconque, on pourrait en rester là. Il faut cependant expliquer les quelques détails qui transforment cet exercice en sport avec ses principes, ses règles, ses instruments spéciaux.

Les règles du golf varient suivant les sociétés, qui elles-mêmes les rédigent suivant la nature du terrain qu'elles ont à leur disposition. Les principes se résument dans l'art de frapper la balle de la meilleure façon possible, suivant les cas ; on trouvera ici, expliquées par la photographie, les principales manières de le faire suivant qu'on se trouve près ou loin du trou, en terrain plat ou dans un obstacle. Les instruments sont les « clubs ».

Arrêtons-nous à ce mot : le « club » est la caractéristique du jeu du golf, car ce club, ce bâton avec lequel le joueur frappe la balle, il n'est pas *un*. Ils sont une infinité dont il faut savoir se servir au moment voulu, et, comme on va le voir, du choix d'un « club » peut découler la gloire ou le ridicule d'un joueur.

Sept clubs sont classiques et se distinguent par le marteau qui termine la canne :

Le *driver*, terminé par un petit maillet de bois, sert pour les coups de départ. Grâce à lui, on peut envoyer la balle à plus de 200 mètres.

Le *brassy* sert pour les coups de lon-

gueur, lorsque la balle est sur un terrain plat. Le *click* également, mais lorsque la balle est dans l'herbe.

Le *fer* sert à dégager la balle du sable, des cailloux, de l'herbe épaisse.

Le *putter* sert à la pousser d'un coup très léger, lorsque parvenue tout près du trou, sur le *green*, uni presque comme un billard, il suffit de lui faire parcourir quelques mètres ou quelques centimètres pour la faire tomber dans le trou.

Le *newblick* et le *maschie* remplacent le *fer* ou le *click* dans des occasions spéciales.

Voilà qui est déjà assez compliqué.

Mais autour de ces sept clubs primitifs, on en a inventé d'une forme nouvelle pour faire sauter la balle par-dessus un talus, pour les cailloux fins, pour les terrains marécageux, pour... pour... et je crois bien qu'aujourd'hui on pourrait compter par centaines les différentes formes de clubs, créés une à une par les joueurs de golf de tous les pays.

On joue au foot-ball avec un ballon, le joueur de tennis a sa raquette, un chauffeur son auto, le joueur de golf a ses clubs, dont il se sert un peu comme un bostonneur préfère bostonner lentement avec l'une, vite avec l'autre de ses danseuses préférées. Savoir bien choisir son club, dans la série de ceux que porte sur son dos le *caddie* qui suit chaque golfeur, savoir bien s'en servir, voilà les qualités essentielles du joueur de golf.

Le joueur de golf ne *lutte* pas, en effet, contre un adversaire dont les fautes ou les prouesses peuvent l'obliger à modifier son jeu, comme au tennis, ou à tous les sports dérivés du foot-ball. Il se *compare* à lui simplement. Il cherche à faire mieux que lui, à couvrir par exemple, en 80 coups de crosse, un parcours que l'adversaire fera en 81. Bien plus, cet adversaire, il ne le voit pas, il ne connaîtra le résultat de ses efforts qu'au retour, lorsqu'il comparera sa « carte de coups » avec la sienne. Il peut lutter contre lui-même. Et vous rencontrerez souvent sur les « links » un homme déjà un peu âgé qui fait chaque jour une partie tout seul, suivi de son fidèle *caddie* porteur de clubs, essayant, en de

chimériques efforts, d'abaisser sans cesse le « total » de son « parcours » quotidien.

Cependant, dans les matches où sont inscrits un grand nombre de concurrents, les joueurs de golf, vont toujours deux à deux : ils se surveillent avec courtoisie, et comptent réciproquement leurs coups de clubs ou d'impatience.

Et que de belles émotions ménage cette promenade de golfers ! Un coup de vent, un peu de pluie, un faux mouvement peuvent ruiner la chance d'un joueur. Il faut qu'à chaque fois il mesure son coup exactement pour en tirer tout le profit désirable. Loin du trou : un coup de longueur dans la bonne direction. Plus près : un coup d'approche savant. Devant un talus : un coup à la fois de hauteur et de longueur. Dans le sable : un coup sec qui dégage la balle et l'envoie au loin. La variété des coups est infinie, suivant la nature du terrain, suivant le nombre des obstacles naturels ou artificiels qui s'y trouvent disséminés, suivant le calme du joueur.

Mais comme la perfection n'est pas de ce monde, comme il existe pour chaque jeu de golf une normale de X coups, qu'un amateur ne saurait diminuer de beaucoup, sauf par miracle, ce jeu de golf est une perpétuelle lutte contre plusieurs impossibilités : d'abord impossibilité d'accroître les forces musculaires à l'infini, puis impossibilité d'empêcher le vent de souffler, etc.

Ah ! les belles et bonnes contingences ! Elles inspirent d'amusantes caricatures et permettent des récits qui valent bien les histoires de chasse. Les chasseurs content : « Une chevrette, tout d'un coup, au coin d'un boqueteau, se présente à moi... j'épaule... je l'ajuste... je la tue... » — « Ma balle, dit le golfeur, était donc tombée dans les cailloux... Mon adversaire souriait... lorsque... d'un coup de *fer* formidable, je la dégage en plaine...

« Alors d'un coup de *click*... » etc., etc.

Ah ! les belles histoires, et comme on comprend que le golf vienne tant à la mode chez nous, en France, où l'on aime la musique des mots.

ANDRÉ FOUCAULT.



LE CADDIE

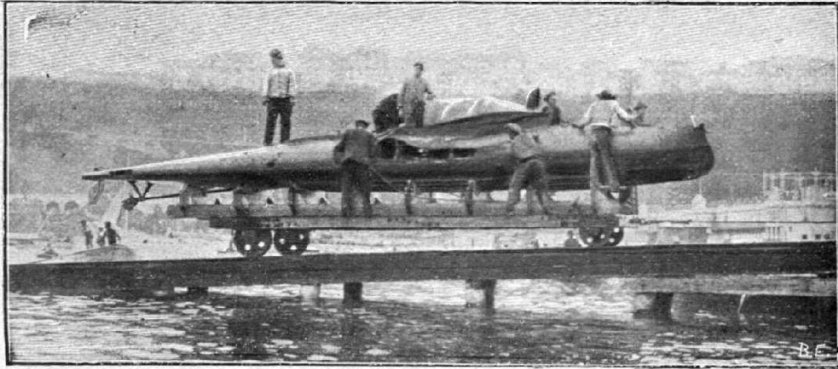
Le caddie est le groom qui porte les clubs, avec lesquels le joueur de golf frappera sur la balle, selon le besoin.

**LES CANOTS
AUTOMOBILES A MONACO**

L'Exposition des canots automobiles à Monaco, inaugurée le dimanche 2 avril par S. A. S. le prince de Monaco, a reçu la visite de S. M. Léopold II et de S. A. R. le Prince Ferdinand de Bulgarie.

Les courses ont débuté le 9 avril par une mer agitée qui a provoqué l'échouement du croiseur la *Marguerite* au Cap d'Ail. Les principaux vainqueurs du meeting sont parmi les racers : *Napier II* (construit par la maison Yarrow de Londres), la *Rapière* (coque Tellier de Paris); le *Pi-Ouil IV* (un vétéran de l'année dernière), le *Panhard Levassor* (qui, le jour suivant sa victoire dans le Championnat de la Mer a sombré en course), le *Dubonnet* qui a atteint la plus grande vitesse obtenue jusqu'ici (plus de 52 kil. à l'heure), le *Madrioto*. Parmi les croiseurs, l'*Excelsior VII* (construit sur les bords du lac Léman) le *Fiat X*, le *Dietrich II*, le *Nogentais*, le *Télu I^{er}* des croiseurs dans le Championnat de la Mer.

Le *Panhard-Levassor* a dépassé la moyenne de 45 kil. à l'heure sur 200 kil. (Championnat de la Mer). Le *Trèfle-à-Quatre*, grand vainqueur du meeting de 1904, a été sabordé et mis hors d'usage, pour arrêter un incendie déclaré à son bord le 13 avril.



Le Trèfle à Quatre à terre après son incendie du 13 avril dans le port.



Le grand coureur américain Kramer actuellement en France et son manager

d'113 de litre) s'est disputée le 5 avril au vélodrome du Parc des Princes. Elle a été gagnée par Anzani, en 1 h. 14 m. 37 s. (moyenne 80 kil. 507 m. à l'heure)

**LES PREMIÈRES COURSES
DE KRAMER EN FRANCE**

Kramer, le grand crack américain, a ouvert la série de ses victoires en France en battant notre jeune sprinter Poulain au Vélodrome d'hiver, le 9 avril. Il a gagné, malgré une belle défense de son rival, les deux manches du match.

Il s'est rencontré le 16 avec notre champion national Jacquelin qu'il a battu avec la même aisance.

Le lundi de Pâques, 24 avril, il a été battu par surprise dans une

semi-finale du Grand Prix de Pâques, par l'anglais Jenkins, au Parc des Princes.

**FIN DE LA SAISON
DE FOOTBALL.**

Le Racing Club a joué son dernier match important le jeudi de la Mi-Carême (30 mars) battant le Trinity-College de Cambridge, plutôt inférieur de qualité, par 8 points à 5. Un match plus intéressant a mis aux prises le 9 avril une équipe mixte française et le team anglais du comté de Kent; la grande discipline et la cohésion des Anglais ont triomphé malgré la finesse et le brio du jeu français (31 points contre 8).

Le dimanche 16, finale des championnats de France. En rugby le Stade Bordelais reste champion, en battant à Bordeaux l'équipe du Stade français par 12 points à 3. En association, victoire du Gallia



Le comte de Vogué, à la barre du Panhard et Levassor, gagnant du Championnat de la Mer, qui a coulé le 15 avril.

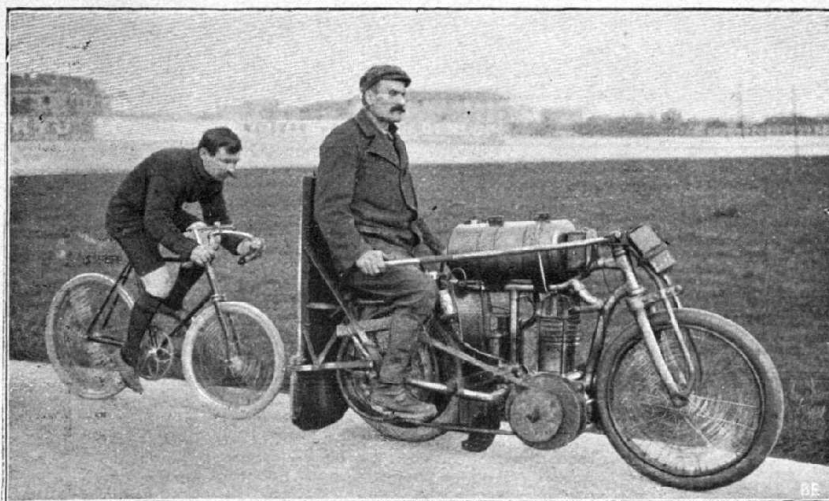
LA COUPE HYDRA

Cette épreuve (100 kil. pour motocyclettes d'une cylindrée



Kurtz capitaine de l'équipe du Stade Bordelais, champion de France de football rugby.

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



Guignard, recordman du monde de l'heure à bicyclette (89 kil. 904 m.)

Club de Paris sur le Racing-Club de Roubaix champion depuis trois ans, après une partie de 2 h. 1/2, au Parc-des-Princes, qui se termine par un but au Gallia.

LE NOUVEAU RECORD DE L'HEURE A BICYCLETTE

Guignard, un de nos plus vaillants stayers français, qui s'attaquait depuis plusieurs semaines au record de l'heure, a enfin réussi dans sa tentative : le 12 avril, au Parc-des-Princes, entraîné par Bertin, il a couvert dans l'heure 89 kil. 904 m., battant l'ancien record de près de 2 kilomètres.

NOUVEAUX RAIDS AÉRIENS

Monsieur de la Vaulx, parti le 1^{er} avril à bord de son ballon le *Sylphe*, du parc de l'Aéro-Club à Saint-Cloud, est allé atterrir à Prethz-sur-Elbe (Allemagne), ayant parcouru près de 1.000 kilomètres en moins de 20 heures. Il s'est attribué ainsi la possession momentanée de la Coupe du *Gaulois*.

M. Jacques Faure a accompli, le 7 avril, sa 3^e traversée de la Manche. Parti de Folkestone, il a pris terre à Pont-de-l'Ardre, près de Calais.

OXFORD-CAMBRIDGE

Ce match d'aviron qui chaque année passionne toute l'Angleterre a eu lieu le 1^{er} avril. L'équipe d'Oxford a battu le huit de Cambridge par trois longueurs. Le parcours de 7 kil. 240 m. entre Putney et Mortlake a été couvert par Oxford en 20 m. 35 s.

UN TOURNOI DE FLEURET DES PROFESSEURS

Un magnifique gala a réuni les plus célèbres maîtres français et étrangers. La poule finale a eu lieu dans la soirée du 5 avril au Nouveau Cirque. Le premier prix

est revenu à notre grand Kirchoffer, qui n'a pas subi une seule défaite, et les suivants à Rossignol (Français), Rabau (Belge), de Smedt (Belge), Weysi (Italien).

AU CONCOURS HIPPIQUE

La présentation des chevaux attelés seuls et à deux a été un gros succès pour l'écurie Roy, qui a remporté les primes extraordinaires d'appareillement, avec Barriole et Nougat, et Bel-Ami et Baba.

On a vu pour la première fois des tandems : remarqué ceux du comte d'Yanville.

M. Loubet est venu au concours le 4. Le Prix Mornay, l'épreuve la plus importante par le montant des prix, est remporté le 5 avril par Réveur à M. Lowenstein.

On a présenté pour la 1^{re} fois des « hunters » (chevaux de chasse); en réalité il en venu peu du type véritable.

Le Championnat du Cheval d'armes, commencé le 6, a pris fin le 8. Cette journée a été marquée par la présence de M. Berteaux, ministre de la guerre. M. de Sorat, avec son cheval Anniversaire a, gagné le championnat.

Deux soirées de gala : le 5, défilé de mail-coaches (succès pour MM. de Veaux, Thorn, Tardiveau, M^{me}

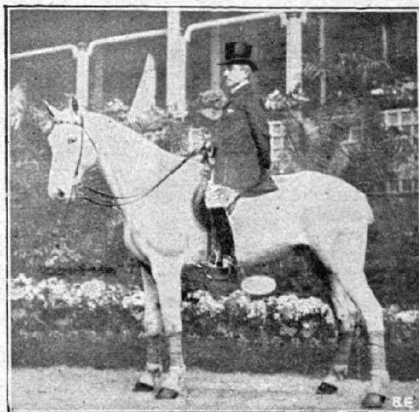
del Erido, etc.), — le 11, carrousel de Saumur (grand succès pour nos écuyers militaires).

Ce fut, cette année, la grande attraction de l'Hippique, Saumur.

M. et M^{me} Loubet ont assisté au premier de ces carrousels, qui a eu lieu le lundi 10 dans la journée.

Une autre épreuve nouvelle le 11 : présentation des « hacks », chevaux de promenade et de service; série meilleure dans son ensemble que celle des « hunters ». — A noter : Midas, le fameux cheval du capitaine Bausil, Alphonsine, gagnante du raid Bordeaux-Paris en 1904; plusieurs amazones : M^{mes} Diane Dupont, Goldschmid, Hensmann.

La Coupe, disputée le même jour, présentait des obstacles plus durs et plus variés que les années précédentes; les concurrents étaient tous d'excellente qualité. Elle fut

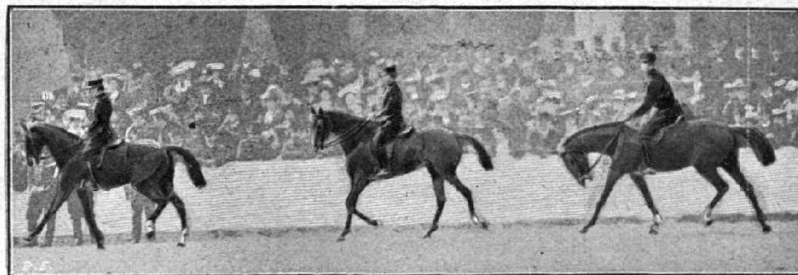


Le capitaine Crousse, champion du saut en hauteur au Concours hippique

gagnée par Rayon d'or monté par M. de Champsavin.

La journée de clôture, le 12, comprenait le Grand Prix de Paris, gagné par Drusus, à M. Garbarot.

Elle s'est terminée par le Championnat de Saut en hauteur, qui a été l'occasion d'un vif succès pour le capitaine Crousse, montant Conspirateur, à M. H. de Murau : son cheval a franchement passé 2^m 50.



La présentation des chevaux de l'Ecole de Saumur au Concours hippique.

LES COURSES DE CHEVAUX

Le mois d'avril a vu sortir quelques-uns des premiers sujets des grandes écuries, et en particulier les cracks de M. Ed. Blanc qui se sont partagés presque toutes les grandes épreuves.

Le 2 avril, à Longchamp, *Caius*, à M. Ed. Blanc, gagnait le Prix des Sablons, et *Phénix*, au comte Le Marois, le Prix Juigné.

Le 4 à Maisons-Laffitte, *Génial*, à M. Ed. Blanc s'approprie le Prix Lagrange.

Le Prix Hocquart (Poule d'essai



Muskerry, à M. Ed. Blanc, gagnante du Prix Pénélope (Maisons Laffitte 20 avril).

des produits) a lieu le 9 au Bois de Boulogne; *Brienne*, à M. de Saint-Phalle, l'enlève à *Génial*, favori.

Le 47^e Biennal, couru le même jour, revient à un autre crack de l'écurie Ed. Blanc, *Gouvernant*.

Le 14, à Maisons-Laffitte, *Macdonald II*, à M. Caillault, gagne le Prix Eug. Adam.

Génial gagne le 16, à Longchamp, le 48^e Biennal. La « Coupe » est enlevée le même jour par *Rataplan*, au comte de Mollike-Hoetfeld.

Le 20, à Maisons-Laffitte, *Muskerry*, une pouliche appartenant à M. Ed. Blanc, fille de *Flying Fox*, gagne le Prix Pénélope.

La grande journée du mois est celle de Pâques 23 avril, avec le Prix du Président de la République. M. Loubet assiste à la victoire de *Mal-au-Ventre*, à M. Ch. Liénart. *Touche-à-Tout*, à M. Archdeacon, se tue en tombant à la dernière haie.



Mal au Ventre à M. Ch. Liénart gagnant du Prix du Président de la République (Auteuil, 23 avril).

Charlotte II, à M. J. Liéux avait auparavant pris la première place dans le Prix Le Gourzy.

Le 24, lundi de Pâques, à Longchamp, *Jardy* encore un élève de M. Ed. Blanc, gagne le Prix Noailles. La casaque orange triomphe également dans le Prix du Cadran, avec *Gouvernant*.

Le 13^e Biennal, couru le 26 à Maisons-Laffitte est gagné par *Bal Masqué* à M. Pfizer; *Génial*, le 27, gagne le Prix Greffulhe, à Longchamp.

Enfin les poules d'essai, courues à Longchamp le 30, sont l'occasion de brillantes victoires pour la pouliche *Princesse Lointaine*, au comte Le Maroy et pour *Val d'Or*, à M. Edmond Blanc.

LE BOULEVARD AUTOMOBILE ARCACHON-BIARRITZ

Un comité s'est formé pour l'étude d'une route directe réservée aux automobiles et cyclistes,

entre Arcachon et Biarritz. Une caravane, composée, des organisateurs et des membres de la presse, à cheval et en voiture, a parcouru à la fin de mars le tracé probable de cette nouvelle voie des plus pittoresques.

PARIS-ROUBAIX

Paris-Roubaix, la première course cycliste sur route de l'année, s'est disputée le jour de Pâques, 23 avril. Elle a été gagnée par Trousselier, couvrant les 268 kilomètres du parcours en 8 h. 4 m.; second, Pottier, troisième Cornet, quatrième Aucouturier, vainqueur en 1903 et 1904.

Les coureurs étaient entraînés par des bicyclettes; le temps du premier est le meilleur qui ait jamais été fait, même avec entraînement par automobiles.

UN CONCOURS INTERNATIONAL DE PÊCHE A LA LIGNE

Dans l'île du Saussaÿ, à Ballancourt (Seine-et-Oise) a eu lieu le lundi de Pâques 24 avril un grand concours international de pêche. 300 concurrents, dont 52 Anglais, y ont pris part.

Le plus fort poids de poisson, 1 kil. 460 (15 pièces) a été pris par un Américain, M. Hundwep, de Boston.

LES PRÉLIMINAIRES DE LA COUPE GORDON BENNETT

La grande course d'automobiles du mois de juin se prépare. La route est aménagée par les soins de l'A. C. F. Les concurrents étudient le circuit, dans tous ses détails.



Sur la tracé de la route automobile des Landes.

La caravane qui va parcourir l'itinéraire du boulevard futur, composée en grande partie de « bros » attelés de mules, s'arrête à l'entrée de la forêt de l'Etat.



Curiosités ⁽¹⁾

LE 15 FÉVRIER 1905

Le jour de l'apparition de "Je sais tout" les abords du 9 de l'avenue de l'Opéra ont présenté l'aspect habituel de la foule lors des plus grands événements et manifestations extraordinaires.

La Création et le Lancement d'un Magazine

La création d'un Magazine français est une oeuvre considérable. — Ce que le public désire et ce qu'il faut lui donner. — Le photographe est le plus étonnant et le plus rapide des reporters. — Le papier et l'encre nécessités pour une masse formidable de 700.000 exemplaires, donnent lieu à des comparaisons stupéfiantes. — Le lancement : apprendre au monde entier l'existence du nouveau Magazine X X X X X X X X X



UN étranger qui avait fait des démarches pour contempler les traits d'Alexandre Dumas père, finit par trouver celui-ci au sixième étage d'une de ces maisons noires et branlantes où se fabriquaient les revues et les journaux de ce temps. Là, en manches de chemise, congestionné par le travail fou qu'il s'imposait, le bon géant « faisait de la copie » dans le bruit des machines, l'odeur d'encre d'imprimerie : — Vous tombez à merveille, dit-il à son interlocuteur ; ici vous vous rendrez mieux

compte de mon labeur, au milieu de l'activité matérielle qu'il crée. Tout ce monde mis en mouvement autour de la pensée, voilà ce qui est intéressant à savoir et ce que le public ignore. Pour ma part quand, piqué de la tarantule politique, je me présentai au suffrage de mes concitoyens, j'exposai comme unique titre que mes pièces et mes romans avaient donné du pain à des milliers d'ouvriers et mis en circulation des millions de francs pour le plus grand bien de la France... Et l'auteur des *Trois Mousquetaires* ajoutait, avec son large rire, que les électeurs ne l'a-

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.

vaient pas compris et lui avaient préféré un obscur rival !

Or, beaucoup de nos lecteurs nous ont demandé d'entrer avec nous dans les coulisses de la création et de la fabrication d'un magazine. Et nous voici, conviant nos lecteurs à la façon d'Alexandre Dumas père pour son visiteur étranger, à assister à la formidable éclosion intellectuelle et matérielle de cette œuvre énorme qui s'appelle : un magazine.

D'abord l'idée : créer un magazine en France était indispensable, mais insuffisante. Fallait-il encore trouver une formule à la fois universelle et française, les lecteurs étant Français. Il eût été facile de copier les magazines anglais et américains dont les couvertures multicolores

pourtant il réclame une nourriture plus substantielle. Et c'est ainsi que telles les lettres de feu : *Mane, Tecel, Pharès*, apparurent aux convives de Nabuchodonosor, ce titre : *Je sais tout*, s'imposa à notre esprit. Il résumait un programme formidable et comportait des obligations terribles : ne pas se nourrir de mots, mais d'idées ; laisser à d'autres la viande creuse des phrases inutiles et créer une vaste encyclopédie, présentant, sous tous les aspects, ce qui se passe dans le monde entier : grands faits contemporains, lettres et arts, à travers le globe, théâtre et musique, science et nature, vie sociale, élégance, sports et curiosités. Ces neuf rubriques embrassent la vie humaine, depuis la guerre russo-japonaise, où soixante mille

hommes sont massacrés en une seule bataille, jusqu'à ces petits événements qui peuvent avoir des conséquences incalculables : l'apparition d'un livre, la première représentation d'une pièce.

Il est incontestable que l'on désire aujourd'hui *des faits*, mais le Latin aime en outre — la constatation en a été faite bien souvent — la discussion. Or, les articles sont la discussion des faits et les pages de memento que nous avons instituées à la suite des articles, constituent l'exposé impartial et rigoureusement exact de ces faits.

Le plan était trouvé, il ne restait plus qu'à le réaliser. Réunir des sujets intéressants et aussi ceux qui devront les

traiter. Renan conseillait aux jeunes littérateurs de ne pas craindre les répétitions : « Il n'y a point de synonymes, disait-il, il n'y a qu'un mot, un seul, pour désigner une chose, et quand on l'a il convient de s'y tenir. » Il n'y a qu'un mot pour désigner une chose, il n'y a qu'un homme pour s'acquitter, à la satisfaction de tous, d'un article. Les autres ne seraient que des... synonymes ! Grave difficulté que d'arracher le consentement d'une collaboration à des célébrités en proie déjà au surmenage d'une vie fiévreuse, il faut les enlever à leur besogne quotidienne ou encore au plus délicieux des *far-mente*, ce qui est plus malaisé.

C'est dans son hôtel vaste et tranquille du boulevard Lannes, Edouard Lockroy, l'ancien ministre de la marine, vice-président de la Chambre, fumant nerveusement un cigare dans son immense bibliothèque donnant sur



L'AFFICHE

Aux premières apparitions de l'affiche légendaire, les badauds s'arrêtaient en foule, curieux et intrigués.

fleurissent par centaines les étalages de libraires à Londres ou à New-York. Ces magazines ont des illustrations superbes et sont imprimés sur du merveilleux papier... mais... mais ne sont pas conçus dans le goût français. Un homme de lettres éminent, M. Angelo de Gubernatis, retour de Chicago, disait récemment :

— Je lisais là-bas vingt journaux ou revues par jour et je m'apercevais avec stupéfaction, au bout d'une journée, que je n'avais rien lu ou du moins rien appris...

L E PUBLIC VEUT APPRENDRE. — DE LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE A LA PREMIÈRE D'UNE PIÈCE. — VISITES AUX CÉLÉBRITÉS.

Or, le public, chez nous, veut apprendre, veut *savoir*. Il apprécie, certes, la beauté d'une illustration, l'épaisseur soyeuse d'un papier,

le paysage mélancolique des fortifications, Edouard Lockroy qui nous parlera avec toute son expérience et sa combativité des cuirassés, torpilleurs et sous-marins; là-bas à l'Observatoire, dans son cabinet de travail encombré de cartes du ciel, c'est Camille Flammarion; les yeux fixés sur une réduction de son nouveau dirigeable, c'est Santos-Dumont; entre deux voyages, Jean Lorrain nous promet un article sur Venise; le grand chirurgien Doyen nous parlera de ces opérations terribles dont

Les plus grands peintres, les plus grands dessinateurs compléteront, avec leur talent et leur originalité propre, ces textes sensationnels.

Pendant ce temps, des correspondants de tous les points du globe nous adresseront, au fur et à mesure, des photographies des événements qui se produisent dans le monde. Des rédacteurs spéciaux, armés d'appareils perfectionnés, se chargeront de la partie parisienne. On ne peut fonder un magazine moderne sans



DE PARIS A SAINT-PÉTERSBOURG ET RETOUR

Le papier employé pour le seul premier numéro de "Je sais tout", en se déroulant, aurait couvert de sa bande la distance colossale de Paris à Saint-Petersbourg, et retour.

sa maîtrise se fait un jeu; l'illustre explorateur Nordenskjöld nous enverra un article; le marquis de Dion nous entretiendra des voitures et le comte Récopé des canots automobiles, etc.,

Tandis que Sarah Bernhardt nous concédera ses Mémoires, Jules Claretie, Catulle Mendès, Victorien Sardou, Abel Hermant, Daniel Lesueur écriront pour nous des œuvres tendres ou effroyables, sentimentales ou fantastiques.

une énorme organisation photographique. Jules Claretie disait récemment :

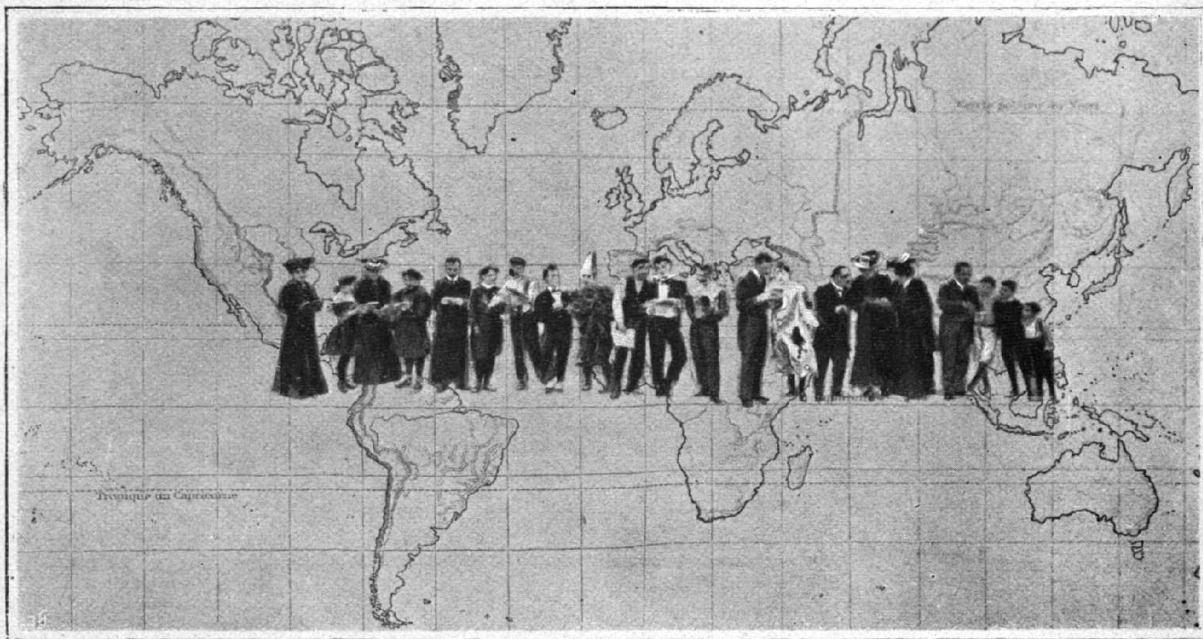
— « Le photographe qui demande à photographeur une élection à l'Académie ou une lecture à la Comédie-Française est tout naturellement le plus étonnant et le plus rapide des reporters. On lit énormément, on finira par se contenter de regarder. Pourquoi des articles quand on a des clichés? »

Ceci n'est qu'un paradoxe spirituel. Ce qui est nécessaire, ce sont les clichés et les articles. Mais les premiers nécessitent une peine dont on se rend peu compte. Pour prendre cette vue de la guerre russo-japonaise, le correspondant qui suit la bataille, son Kodak en main, fait simplement un geste héroïque : une balle peut lui percer le cœur au moment où il presse le déclic ; il risque la mort, c'est entendu, mais il supporte aussi les fatigues les plus écrasantes. Pour nous donner ces vues du Maroc, le photographe qui se rendit là-bas faillit se faire prendre par des bandits. Songez que le reporter parisien a besoin aussi, non pas d'héroïsme, mais de courage. Que de démarches

encore environ dix fois le poids de la grosse cloche de Notre-Dame de Paris pour arriver à ce total formidable.

La surface couverte par cette mer blanche est de 3 millions, 257,100 mètres carrés, à peu près la moitié de Paris : un seul exemplaire étalé, couvre, en effet, 4 mètres carrés 6,530 millimètres.

Un exemplaire comprend 7^m50 ; la longueur totale des feuilles employées atteint le chiffre colossal de 5 millions 25.000 mètres ; soit, 5,250 kilomètres. Tirez une ligne droite de Paris à Saint-Pétersbourg, mettez les feuilles bout à bout, ces feuilles couvriraient la distance de Paris à la capitale de la Russie et retour.



TOUT LE MONDE LIT "JE SAIS TOUT"

Depuis les Amériques jusqu'au Japon, il n'est pas un être humain qui n'ait entre les mains les numéros de "Je sais tout".

et de peines, pour arriver à saisir l'homme du jour, le fait culminant de l'actualité. Mais aussi quel résultat inappréciable : le document *vrai*, incontestable, pris sur le vif.

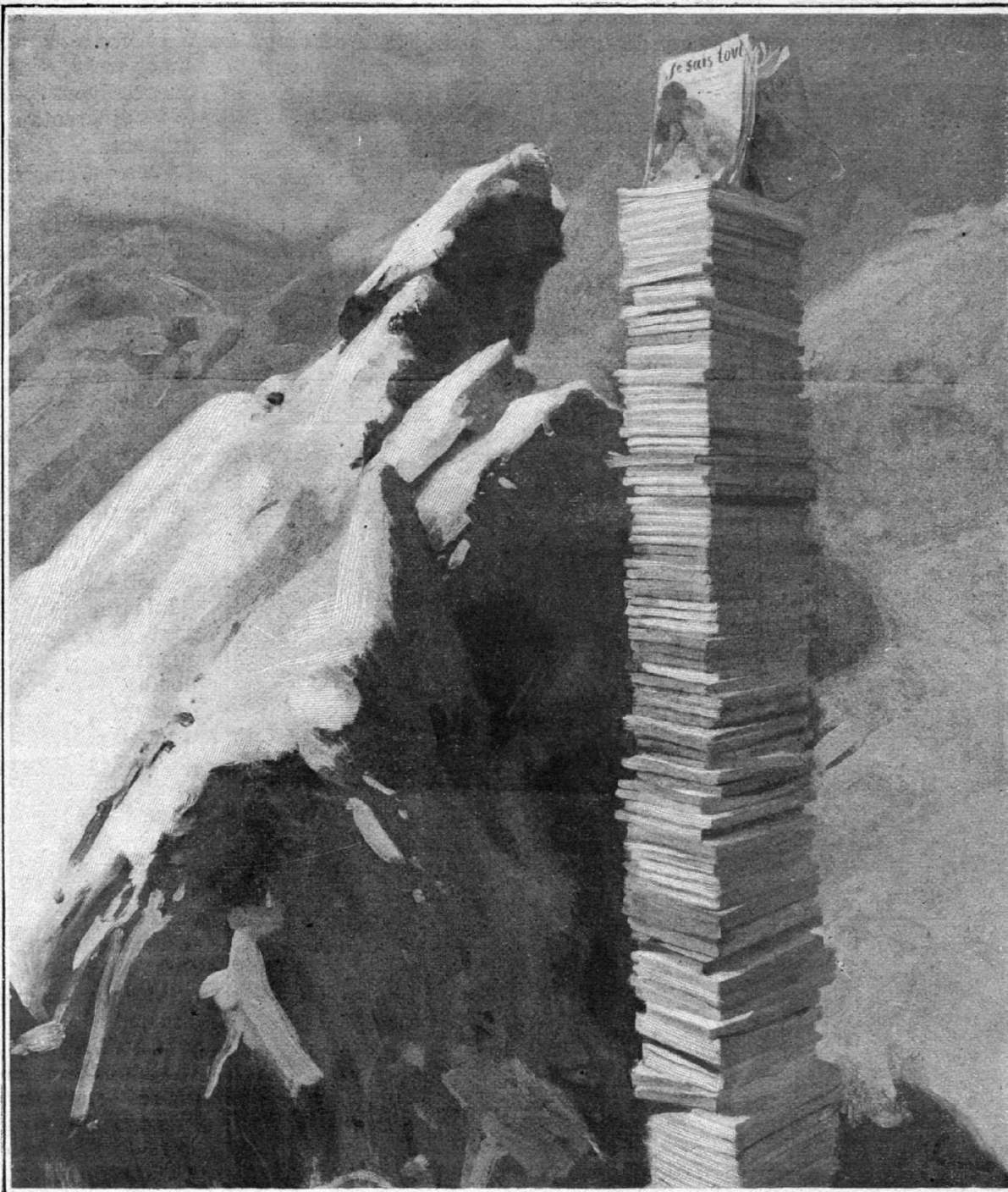
LA PARTIE MATÉRIELLE ENTRE EN JEU. — LES CHIFFRES DE POIDS ET DE SUPERFICIE DU PAPIER SONT COLOSSAUX.

C'est maintenant que la partie matérielle entre en jeu. Prenons comme exemple notre premier numéro qui se vendit à 700.000 exemplaires.

Le premier élément de fabrication est le papier. Pour 700.000 exemplaires, le poids du papier employé est de 350.000 kilogrammes ; mettons en comparaison la cloche la plus lourde du monde, le Kremlin ; elle ne pèse que 201.266 kilogrammes ; il faudrait y ajouter

La masse colossale de papier est livrée. A la composition d'entrer en branle. Rien n'est plus impressionnant que le travail de la typographie. Un grand écrivain parlait devant nous de l'émotion qu'il ressentait en entrant dans un atelier où le mystérieux travail, collaborateur de la pensée, se fait avec une telle vitesse et une telle précision. Le nombre de lettres nécessaires à un numéro est de 1 million 900.000. Cinquante ouvriers sont attachés à cette besogne particulièrement méticuleuse.

Pendant ce temps, les opérations relatives aux gravures sont menées à bonne fin. Tableaux, lavis, photographies, dessins, sont envoyés aux photographeurs. Chacun de ceux-ci emploie en moyenne quatre-vingts ouvriers ainsi répartis : 9 photographes, 6 bitu-



LES DEUX PLUS HAUTS SOMMETS DU MONDE

La pile phénoménale des 700.000 volumes du 1^{er} numéro superposés aurait atteint la gigantesque hauteur des pics de l'Himalaya, les plus élevés du monde.

mistes, 19 similistes, 4 retoucheurs, 3 retoucheurs au burin, 6 imprimeurs, 14 chromistes, 13 graveurs, 8 petites mains. Chaque document iconographique passe par toutes ces mains pour devenir le joli cliché brillant de tout l'éclat de son cuivre, qui supportera les tirages énormes. Chaque gravure est re-

produite en trois clichés, car les exigences de l'actualité d'une part, de l'autre le chiffre de notre tirage nous forcent à employer non pas un, mais trois imprimeurs.

La gravure est exécutée, revue par l'artiste lui-même; le texte attend. Les protes mettent en pages, c'est-à-dire qu'ils arrangent le plus

joliment possible texte et gravure dans les cadres de fonte. Sait-on, non-seulement le soin, mais encore l'art que doivent déployer ces

grammes, ce qui fait pour le journal entier 1.040 kilogrammes. Elle est envoyée à la galvanoplastie où vingt hommes font de chacune trois clichés que reçoivent ensuite les différents imprimeurs.

Passons maintenant dans le grand hall central de l'imprimerie. La description en a été trop souvent faite pour que nous y revenions. Au milieu du bruit les feuilles sortent de la machine qui ronfle, comme déchainée, et aligne les feuilles sur les tablettes de chêne, avec une délicatesse presque humaine.

Imaginez maintenant une gigantesque cuve qui contiendrait 2.450 kilogrammes d'encre. C'est l'encre employée pour l'impression. Les feuilles sont prêtes. Les pages de hors texte et la couverture ont subi les opérations de la couleur. Il ne reste plus qu'à brocher. Deux cent cinquante femmes et cinquante hommes y travaillent à raison de 60.000 exemplaires par jour. Prenons un accessoire insignifiant : le mince et petit fil métallique qui sert à réunir les pages de la brochure. Mis bout à bout chacun des fils des 700.000

exemplaires relierait par la voie ferrée la ville de Paris à celle de Beauvais.

Le volume est prêt, enfin terminé. Les piles s'élèvent à des hauteurs fantastiques : si nous mettions les exemplaires du *Magazine* les uns sur les autres, ces 700.000 exemplaires, d'un centimètre chacun, feraient un pic vertigineux



UNE PISCINE PEU ORDINAIRE

L'encre employée pour le premier numéro de "Je sais tout" aurait suffi à remplir une vaste piscine.

ouvriers? La mise en pages a ses beautés — elle a aussi ses déshonneurs. Une page soigneusement arrangée flatte l'œil, sans que le public se doute toujours pourquoi. Ce travail fait l'objet de longs conciliabules entre les protes et les secrétaires de la rédaction.

Les pages sont prêtes. Chacune pèse 5 kilo-

Je sais tout



S. M. MUTSUHITO
Empereur du Japon.

Galerie des Souverains





de sept kilomètres, c'est-à-dire vingt-trois fois la hauteur de la tour Eiffel et à peu de chose près la hauteur des pics vertigineux de l'Himalaya, les plus hautes montagnes du globe. Un voyageur qui gravirait cette pile à l'allure habituelle adoptée dans les montagnes et qui ne s'arrêterait pas une minute, mettrait quarante-trois heures environ à arriver au sommet.

LE LANCEMENT D'UN MAGAZINE SE FAIT PAR SA BEAUTÉ ET SON INTÉRÊT PROPRES. — LA PUBLICITÉ DOIT ÊTRE ORIGINALE.

Le choix de l'affiche de *Je sais tout* nécessita une peine énorme. Une sorte de concours fut établi; les artistes les plus connus nous apportèrent des esquisses inspirées par l'originalité du titre; il y en eut huit cents qui furent examinées soigneusement, les meilleures furent réservées et parmi ces meilleures on sortit définitivement l'extraordinaire affiche de Grün dont le succès fut colossal et qui restera célèbre. Quand elle fut collée dans Paris cette affiche provoqua des attroupements.

Peu de jours avant la mise en vente on résolut de téléphoner au hasard de l'annuaire à cent cinquante personnes. La France entière avait été prévenue auparavant par des échos parus dans les journaux que cette question serait posée cent cinquante fois:

— Que savez-vous?

Il s'agirait simplement de répondre:

— *Je sais tout!*

A la personne qui avait donné cette réponse un abonnement au magazine était réservé. A tous les collaborateurs déjà cités, il convient

donc d'ajouter cette entité si injustement calomniée: la demoiselle du téléphone, qui fut ce jour-là vraiment surmenée par nos employés! quinze personnes seulement ignoraient les conditions de ce concours original; les autres tirées au sort dans l'annuaire répondirent, comme on pense, avec empressement. Le sort désigna parmi elles une personnalité illustre, M. Paul Bourget, de l'Académie française.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à jeter un coup d'œil rapide sur les opérations de départ, si compliquées pourtant, sur les abonnements qu'une des plus ingénieuses idées modernes a faits remboursables, de telle sorte qu'une publication comme la nôtre arrive à ne plus rien coûter au souscripteur.

Et une fois le magazine exécuté et lancé, faut-il encore le continuer en l'améliorant chaque jour, en ne perdant pas un pouce de terrain dans la lutte; en gardant toujours l'objectif premier.

Un Anglais désireux de donner aux étrangers une idée exacte des mœurs, des coutumes, de la littérature, des sciences de son pays, eut l'idée intéressante de se servir comme modèle d'un numéro du « Times ». Il en fit les commentaires depuis la tête jusqu'aux et y compris les annonces...

Cet Anglais avait trouvé là le meilleur programme d'une revue comme *Je sais tout*, à cette différence près que le magazine doit être le reflet de tout ce qui se passe *partout* et porter le monde dans ses flancs, comme le monstre de la légende.

X.

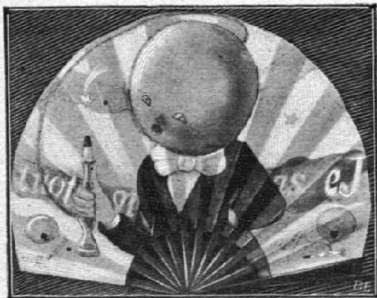


UNE CRAVATE A LA TOUR EIFFEL

Le fil de fer employé à brocher le 1^{er} exemplaire de "Je sais tout", aurait pu faire une large cravate entourant plusieurs fois la Tour Eiffel.

ÉVENTAIL ORIGINAL

Cet éventail est inspiré par l'amusant bonhomme de Grün que l'on voit sur l'affiche de *Je sais*



Éventail de M. Lachelin, inspiré par l'affiche de Grün pour "Je sais tout".

tout. Le petit ballon qui forme la figure du joueur de bilboquet se gonfle avec la bouche et prend une rondeur tout à fait divertissante.

LE CHAMPION DES BOULEDOQUES

Il a nom *Royal Stone* et a été acheté 20.000 francs par un éleveur américain. Il n'a que deux ans et n'a encore participé à aucun concours. Son père, *Rodney Stone*, avait été acheté 25.000 francs.

CLOCHER VÉGÉTAL

À Tacoma, ville importante de l'Etat de Washington, le tronc d'un arbre géant, décapité par la foudre, a été transformé en beffroi.

Une cloche, disposée au sommet du vénérable débris, que la vignevierge eut bientôt recouvert d'un manteau verdoyant, rappelle aux fidèles de la chapelle de Saint-Peter l'heure des offices.

FANTAISIE AMÉRICAINE

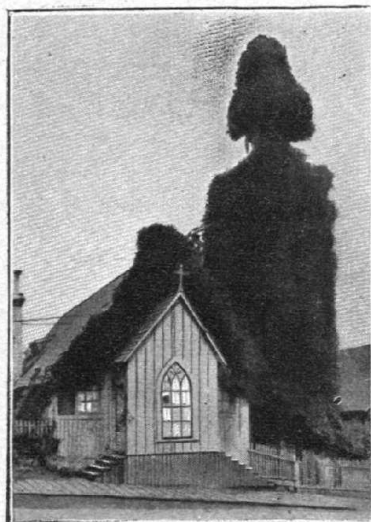
Une société américaine, qui monte en ce moment dans le Strand, à Londres, un restaurant destiné aux classes riches, a fait incruster des dollars tout battant neufs dans la mosaïque qui

décore le sol de l'Entrance Hall, le vestibule d'entrée.

Pour une fois, les Américains, qui formeront en grande partie la



Le bouledogue Royal Stone qui a été acheté 20.000 francs par un éleveur américain.



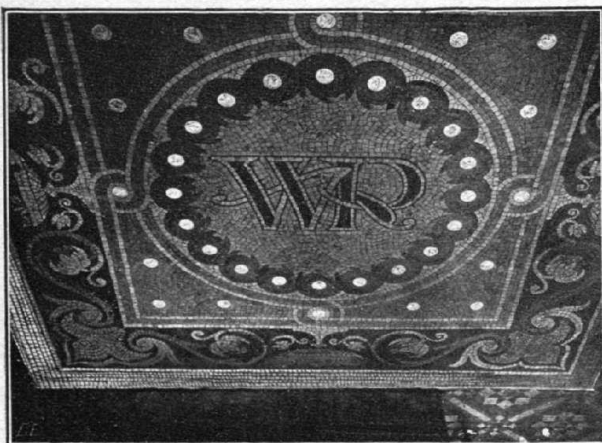
Tronc d'arbre décapité par la foudre servant de beffroi à Tacoma.

clientèle du nouvel établissement, auront la satisfaction de pouvoir dire qu'ils foulent les dollars aux pieds, sans que cela soit une vaine figure de rhétorique!

CONCOURS D'HOMMES GRAS

Un amusant concours d'hommes gras se tient en ce moment à Berlin. Les 100 kilogs parisiens sembleraient sveltes à côté de la corpulence de ces énormes buveurs de bière dont certains atteignent jusqu'à 160 kilogs.

La scène de la mensuration des candidats a donnée lieu à des scènes inénarrables, chacun examinant avec inquiétude la taille de ses rivaux.

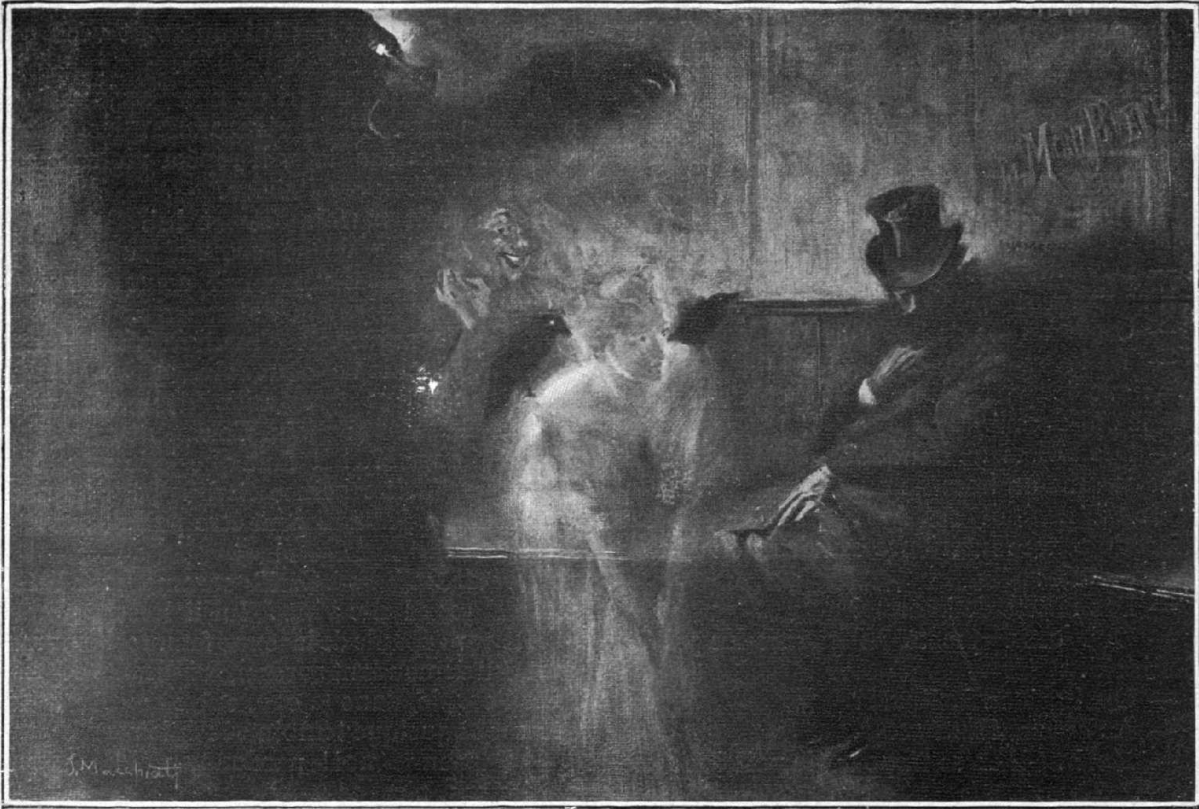


Mosaïque incrustée de dollars (pièce de monnaie américaine valant 5 francs), posée dans un restaurant de Londres.



Le concours des hommes gras à Berlin : Scène de la mensuration des candidats.

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



André Fortis, échoué sur un banc de la salle d'attente de la gare de Versailles, est banté par les spectres que se forge son imagination malade.

MOI ET L'AUTRE

Roman Inédit

Par JULES CLARETIE, de l'Académie Française (Suite) (1)

Le mal bizarre dont souffre le peintre André Fortis se manifeste par des crises pendant lesquelles sa personnalité se dédouble : il oublie qu'il est "Lui" et il devient un "Autre". — Depuis qu'il est marié, il n'a eu que deux accès : le soir de son mariage, et une nuit où, au cercle, il gagna une partie fantastique. Le lendemain, André Fortis étant redevenu lui-même, découvre cette fortune et en apprend la provenance ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



IL avait prononcé ces derniers mots le plus naturellement du monde, et Cécile sentait bien qu'en effet, il disait la vérité. Il ne se souvenait certainement pas de l'aventure du cercle, il avait oublié le prince Stalinski. Et c'est bien là ce qui rejetait à toute son angoisse la malheureuse éperdue!

Si la mémoire d'un fait datait de

(1) Voir les nos 1, II et III.

quelques heures échappait au cerveau d'André, c'est qu'une lacune s'était faite en lui, c'est que, pendant un moment, il avait de nouveau vécu de cette autre vie, cette vie dont il n'avait plus connaissance maintenant, mais, qui était aussi réelle dans son étrangeté que sa vie propre, sa vie quotidienne. Il n'était pas guéri. A tout instant, l'amnésie, la suppression de sa personnalité pouvait l'atteindre.

Au risque d'endolorir cette pensée, Cécile alla droit à la vérité, déchirant le voile, voulant savoir.

— Mais, dit-elle en le regardant au fond des yeux, doucement, non pas comme un juge qui interroge mais comme une mère qui sourit en posant une question — ces billets de banque, oui, ceux que tu as rapportés hier?

— Des billets de banque?

Il se mit à rire, de bonne humeur.

— Quels billets de banque?

— Tu les as comptés devant la cheminée, mis dans le portefeuille à ton chiffre, celui que je t'ai donné.

— Des billets de banque?

Et comme un homme qui cherche à se souvenir, il arrêta ses yeux sur Cécile. Un effort de pensée intérieure se faisait en lui.

Il répétait :

— Des billets de banque?

— Oui, ceux que tu as gagnés au prince Stalinski.

— Quel prince Stalinski?

— Au cercle, l'autre soir.

— Moi? fit-il en se frappant la poitrine avec force.

Il y avait un tel doute, une souffrance si soudaine dans ce cri que Cécile eut peur, regrettant cette épreuve.

— Voyons, voyons, dit-il, rassemblant ses idées, le front plissé comme devant un problème à résoudre; — qui t'a parlé du prince Stalinski, d'un argent gagné?...

— Au jeu, l'autre nuit. Tiens! dit-elle.

Elle lui tendit le journal qui traînait sur la table et André eut un mouvement de colère nerveuse en lisant l'article de Frédéric Clément.

— Est-ce possible! dit-il.

Il porta la main à son front. Il balbutia comme un homme assommé :

— Oui, possible!... C'est possible!...

Le *Boulevard* qu'il relisait lui faisait l'effet de quelque lambeau de cinématographe où soudain il eût aperçu, se mouvant, allant, venant, courbé sur une table de jeu, abattant des cartes, un fantôme agissant et agité qui était lui-même...

Il répétait, la lèvre tremblante :

— C'est possible! Eh! oui, c'est possible!

Puis, rejetant loin de lui le journal froissé avec colère :

— Et tu m'as vu compter des billets de banque? Où sont-ils?

Elle répéta : « Le portefeuille. » Il n'avait pas ce portefeuille dans sa poche. Où l'avait-il mis? Il ne se souvenait pas. De ce qu'il avait fait, de ce qu'il avait dit, là-bas, au cercle, puis, au retour, lorsque Cécile l'avait aperçu tenant ses billets entre ses doigts, il ne savait

plus rien. Ce n'est pas lui qui avait vécu ces heures de fièvre, c'était *l'Autre*.

Alors il poussa un cri de rage, se jeta dans un fauteuil, se prit le visage entre les mains et, parmi des sanglots, il répéta violemment ces mots : *L'Autre! L'Autre!*

Il regardait parfois devant lui. Son geste bref, son poing ferme semblaient menacer une vision dans l'espace. Il avait dans les yeux un flamboiement de meurtre.

Et Cécile regrettait d'avoir déchainé cette douleur, réveille ce souvenir.

— Où est-il, ce portefeuille? demanda André en se redressant soudain. Comment cet argent a-t-il été gagné?... Il faut que je le retrouve, cet argent!... Le prince Stalinski! Je le connais à peine. Je lui ai peut-être parlé deux fois dans ma vie!

Il tendit ses bras à Cécile comme pour l'attirer, et quand elle vint à lui il laissa tomber sa tête sur l'épaule de la jeune femme, l'embrassant, lui demandant pardon, lui disant tout bas dans l'oreille, dans le cou, entre deux baisers, comme si quelque témoin eût épie et entendu :

— Pardonne-moi! pardonne-moi! Tu me pardonnes, n'est-ce pas?

— Te pardonner, quoi?

— D'avoir menti. De n'avoir pas tout dit. A toi, ma chérie, à toi! De t'avoir fait épouser un malade, un fou, est-ce que je sais, moi?

Elle le calmait, le serrait contre elle comme un enfant dolent et qui en pleurant vient se plaindre.

— Mais non, mais non, tu as toute ta raison. Tu es bon, tu as bien fait, je t'aime!... De toutes mes forces, je t'aime, André! je t'adore!

Et lui, furieux, parmi les hoquets de douleur :

— Le docteur Chardin m'a menti. Il s'est trompé, le docteur Chardin! Ah! la science! Leur science! Ils ne savent rien! Ils mentent!

Ils se disent : « Consolons toujours cet être qui souffre! Et puis, quoi! il peut guérir! »

Alors il m'a consolé, en effet, assuré que j'étais un homme comme tous les autres. Ce qu'un autre savant m'avait dit, il me l'a redit à moi, la veille de notre mariage. Il a eu peur que, pouvant te perdre, renonçant à toi, je me tue... Je l'aurais fait... Il ne m'a pas dit ce qu'il aurait dû me dire : « Mieux vaut disparaître! » Certains êtres n'ont pas le droit d'aimer, n'ont pas le droit d'être heureux. Ils ont une tare, là!... Et voilà!... Et je t'ai donné mon nom et tu m'as, toi, donné ta vie en toute confiance! Et nous nous réveillons devant cette réalité... — il regardait le journal, il poussait du pied le numéro du *Boulevard* — je suis incapable de savoir ce que j'ai fait l'autre nuit et je me serais déshonoré, que, quoique inconscient, j'en serais responsable!

C'est idiot, c'est insensé, bête, atroce! Ah! ma pauvre Cécile, que je suis malheureux!

Les sanglots lui remontaient à la gorge, il avait l'air d'un enfant. Elle essayait de le calmer par les caresses, les mots tendres dits tout bas aux tout petits qu'il faut endormir. Pour assoupir la douleur, il est des berceuses aussi. André sentait se fondre un peu sa colère désespérée sous ces paroles de douceur. Elle tentait de consoler. Elle trouvait en elle des paroles délicieusement apaisantes. La sœur de charité qui sommeille en toute femme devenait pour le malheureux, bien vite, dans ce qu'il y a de plus dévoué et de plus doux, une ambulancière morale. Le blessé sentait une fraîcheur sur sa blessure.

Elle disait d'espérer. Elle ne le disait pas comme le médecin, affirmant que la volonté peut tout, que l'on guérit quand on veut guérir; — elle changeait en larmes presque douces les pleurs de rage d'André affolé à l'idée qu'encore une fois il était en proie à l'Autre.

— Il faut pourtant, dit-il, que je retrouve ces billets. Je veux les rendre. Ils ne sont pas à moi.

— Les rendre? Le prince Stalinski a-t-il joué avec toi ou avec un fantôme? Il a joué avec toi. Il a perdu avec toi. Donne cet argent aux pauvres si tu veux. Perds-les dans une partie nouvelle avec le prince. Mais tu ne vas pas dire que celui qui jouait, l'autre nuit, n'était pas toi. Ce qui est ton secret, André, notre secret, mon André, doit rester entre toi et moi. Ne laisse rien soupçonner... Que personne ne devine... Et, je te le jure, nous chasserons celui que tu appelles l'Autre, je te promets, je te promets, nous le chasserons!

— Ah! oui, au fait, il y a l'exorcisme! dit brusquement André, la voix stridente. Au vingtième siècle! Un possédé! C'est ridicule!

Et, tout à coup, obsède, les sourcils froncés :

— Ou est cet argent?

— Dans l'atelier, j'y vais! ajouta-t-il en s'arrachant à Cécile.

Elle voulait le suivre.

— Non, je t'en prie, laisse-moi! J'ai besoin de solitude... J'ai besoin de me détendre les nerfs, de pleurer.

— Pleure avec moi, ce sera un plaisir comme un autre, dit-elle en essayant de rire.

Il était déjà dans l'escalier, montant les marches rapidement, et, une fois seul, il essaya de se souvenir.

DÉSESPÉRÉ, ANDRÉ ERRE A L'AVENTURE, QUETTÉ PAR LA CRISE.

De la partie de cartes, du prince Stalinski, de son retour, du portefeuille que Cécile avait aperçu entre ses mains, il ne se rappelait rien.

Il y avait dans sa vie une lacune. Et cette coupure ne datait pas de longtemps, elle était d'hier!

— Voyons, voyons... Je suis entre ici... J'ai mis cet argent dans quelque tiroir...

Il cherchait, ouvrait les bahuts, fouillait les meubles. Sa mémoire ne lui rappelait rien. L'article de Frédéric Clément eût été, d'un bout à l'autre une invention, qu'André eût trouvé ce roman d'un reporter absolument naturel. Aucune circonstance à laquelle il pût accrocher une sensation passée ne lui revenait à la mémoire. Il y avait là un trou.

A chercher la vérité dans ce noir, il sentait la fièvre peu à peu s'emparer de lui, ses veines battre à son front, une espèce de sensation vague s'emparer de lui comme si les objets eussent pris des aspects fantomatiques. Il avait besoin d'un effort de volonté pour garder son sang-froid, conserver sa raison.

Puis, tout à coup, l'argent trouve dans un carton ou d'ordinaire il glissait ses dessins, lui prouvait que le *Boulevardier* n'inventait rien, avait précisé un fait.

Il compta les billets de banque.

— Cinquante-deux mille francs!

De la façon dont il les avait gagnés, il ne savait rien. C'était une façon de somnambule, ce n'était pas un être conscient et agissant qui avait lié partie avec le prince Stalinski. Mais devant la réalité absolue, André s'inclinait broyé par l'évidence. Pendant des heures, sa vie d'habitude avait été supprimée. Cet être humain fait de chair et d'os qui était son *moi* était devenu la proie de l'Autre. C'était l'Autre qui avait gagné les billets de banque.

— L'autre! L'autre!

Tout haut André répétait ces mots, regardant autour de lui comme s'il eût dû apercevoir le spectre de sa propre personne.

Il tenait les billets entre ses doigts, les froissant, se demandant si ces bank-notes n'allaient pas devenir tout à coup des feuilles sèches, comme cet argent que donne le démon des légendes à ceux dont il achète l'âme.

— L'argent de l'autre!

Et l'autre, cette fois, pouvait dans sa pensée, être le prince Stalinski, son partenaire.

Il lui semblait que ce paquet de papier, il le détenait contre toute loi, que cette somme était volée.

— Voyons, où demeure-t-il, ce prince?

Il cherchait dans le *Tout Paris* l'adresse « *Stabad... Stabard... Stalinski (prince Ladislav) 70, Avenue des Champs-Élysées...* »

— Bon! J'y vais! Je saurai bien quelle impression il a eue de moi, l'autre nuit!

Il remit les billets dans le portefeuille à

son chiffre, redescendit, demanda un chapeau, des gants.

Cécile l'attendait.

— Tu sors ?

— Oui.

— Où vas-tu ?

— Chez le prince Stalinski.

— Pourquoi ?

— Je veux savoir ce que j'ai dit, ce que j'ai fait. Ce qu'il a fait *lui, lui*, celui qui est *moi* ! Ah ! l'atroce bouffonnerie !

Il essayait de rire et Cécile voulait le calmer, l'empêcher de sortir.

— Non, non, je veux aller voir le prince. D'ailleurs l'air me fera du bien.

La marche, en effet, dissipa un moment l'espèce de migraine qui lui serrait le front. Il montait à pied les Champs-Élysées, essayant d'oublier, l'œil du paysagiste embrassant du regard la longue avenue aux arbres grêles, pareils à des frottis d'estampes japonaises et que terminait, là-bas, dans le brouillard, la trouée de l'Arc de Triomphe. Devant la nature, l'artiste reprenait possession de soi-même. Il était arrivé, en oubliant presque pourquoi il venait là, devant la maison du prince Stalinski.

Il s'arrêta net, se posant brusquement une question qui l'effraya.

— Que vais-je dire à cet homme que je reconnaitrais à peine ? Il a joué, il a perdu. Je puis lui donner sa revanche au Cercle. Mais pourquoi l'interroger ? Pourquoi et sur quoi ? S'il me déclare qu'il m'a trouvé bizarre, l'autre nuit, vais-je lui déclarer que je n'étais pas responsable de mes actes et que celui qui lui a gagné son argent était... quoi ? Un fou !...

... Non, attendons.

Il ne monta pas chez le prince. Il le verrait au Cercle. Il se remit à marcher, mais cette fois sans but, accélérant le pas, allant vers le Bois, se disant que le vent d'hiver calmerait ses nerfs, et à mesure qu'il marchait, revenant comme poussé par un magnétisme à cette pensée obstinée : « Il n'était donc pas guéri, pas maître de ses actes et de ses pensées, il était donc toujours la proie de cette épouvantable psycho-névrose, puisque, pendant des heures, en plein Cercle à une table de jeu, parmi ces Parisiens qui suivaient des yeux la partie, il avait pu, automate étonnant, jouer, causer, interroger, répondre, sans que même l'ombre d'un souvenir lui restât de ses propos, de ses réponses, de ses actions.

— C'est effrayant, voilà tout, c'est effrayant.

Et maintenant une colère grondait, grandissait en lui, une colère qui visait le docteur Chardin, coupable de n'avoir pas dit vrai, le docteur qui s'était trompé, qui l'avait trompé.

— Si je dois revenir à cette torture, retomber à ce mal, pourquoi ne m'avait-il pas dit que je ne devais pas, que je ne pouvais pas me marier ? Il a menti, il n'a pas fait son devoir !

Ah ! oui, sans doute — comme tout à l'heure le malheureux le criait à Cécile — le docteur Chardin avait eu peur du désespoir de ce désespéré qui parlait de charger un revolver, au sortir de la consultation, et d'en finir tout de suite. Il avait eu pitié, le docteur Chardin. Il s'était refusé à condamner un homme à mort. Il avait fait grâce.

— Grâce de quoi ? Grâce d'une peine qui était une délivrance ? Je serais mort, ce serait fini !

André s'enfonçait dans les allées du Bois, marchant vite, parlant tout haut, fuyant le bruit, trouvant un charme aux sentiers désertés, dans l'atmosphère glacée d'un décembre humide.

Il faisait un de ces temps d'hiver pourri où l'arthrite tord comme des ceps les membres des rhumatisants. Ce temps gris, ce froid mouillé, tombant des arbres morts d'où pendaient des gouttelettes comme si les branches eussent pleuré, ce temps lugubre plaisait au peintre affamé de solitude.

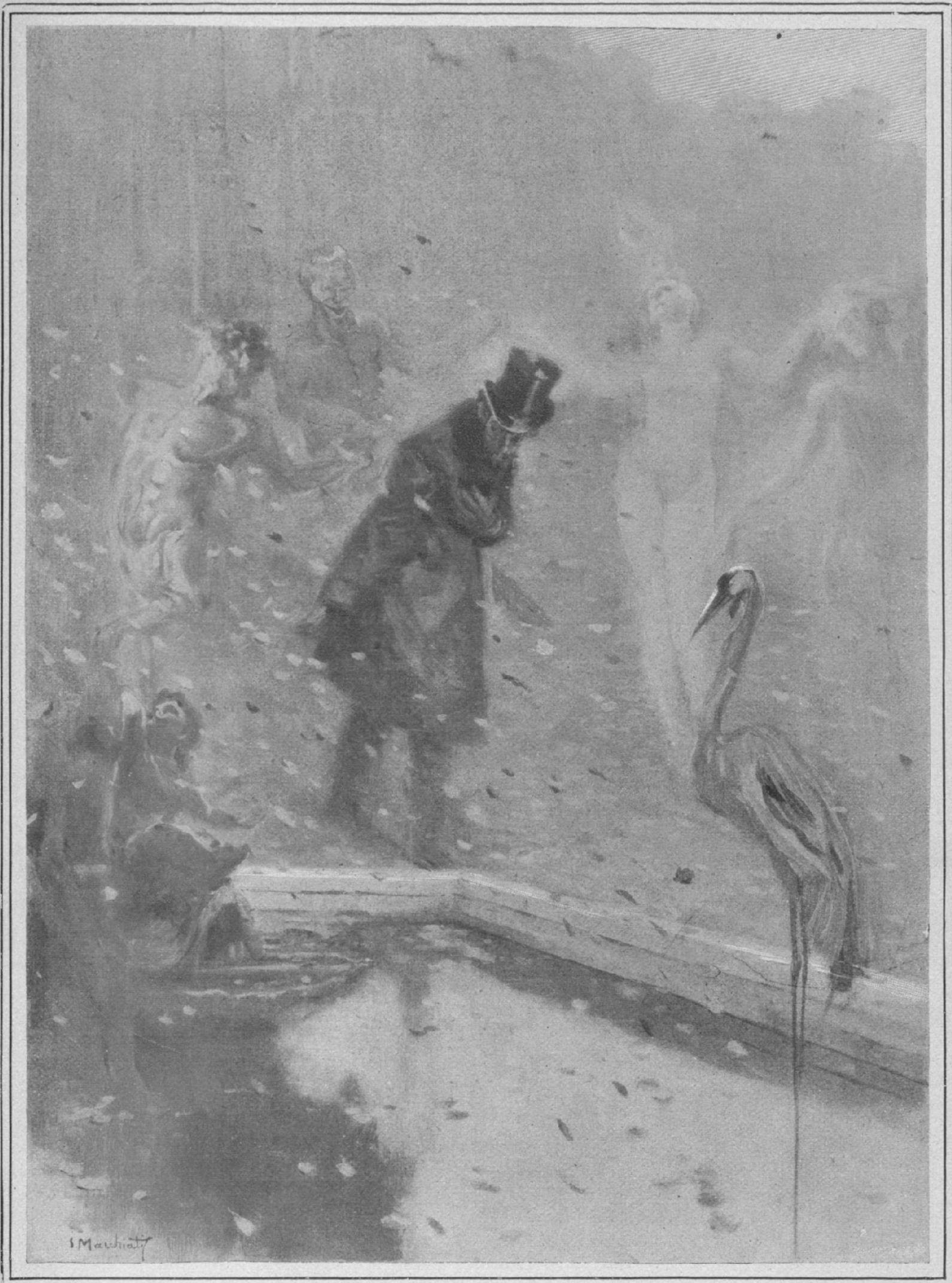
Il allait, allait sans savoir, portant sa pensée, poussé par elle, et le sentiment poignant de son impuissance devant le mal dont il souffrait devenait plus lancinant à mesure qu'il se répétait ces mots : — Il a menti ! le docteur a menti !

Ainsi, à toute heure, à tout propos, il était exposé à l'apparition de ce « double » qui l'expulserait de sa vie ? Il ne s'appartenait décidément pas. Il pouvait sourire à Cécile et, brusquement, entre Cécile et lui voir se dresser un étranger ? Tout ce qu'il avait espéré — la guérison, l'oubli — était impossible.

— Malade ! Je suis un malade ! Ah ! mon beau-père, avec ses rêves de succès, ses ambitions d'honneur ! L'Institut ! Pauvre général ! Il est à Sainte-Anne, ton Institut, mon petit André Fortis ! A Sainte-Anne !

Il s'exaltait dans cette marche rapide, qu'il voulait harassante, comme s'il eût souhaité dompter la bête — chasser l'obsédante pensée douloureuse, celle qui l'étreignait plus fortement à chaque pas : la possibilité d'être séparé de cette femme qui était la sienne, qui portait son nom, qui en était fière, et que, de toutes les forces de son être, il adorait comme la créature idéale, la meilleure et la plus dévouée.

— La perdre ! Être, quelque jour, jeté dans un cabanon et la laisser, veuve sans être veuve, veuve d'un mort vivant, à un avenir



Il allait devant lui, pénétrait dans le parc, regardait comme des apparitions nouvelles les trilons de bronze dans les bassins vides (Page 504, col. 2.)

sans issue — ou a un autre homme qui l'aimerait peut-être!... Une jalousie sans raison — la jalousie de l'avenir — le torturait. Allons, plutôt que de subir une telle obsession, de vivre sous cette menace suppliciente, autant vaudrait en finir tout de suite. Et cela vraiment est-ce vivre?

Il allait devant lui, comme un errant, dépassant les allées du Bois, marchant, marchant toujours, ne se rendant pas compte du chemin parcouru et la fatigue même ne l'atteignait pas dans cette accélération continue. Il ressemblait — machine humaine — à une de ces machines de fer dont la vitesse éperdue grise celui qui la conduit. Il avait — allant sans but — comme la folie de la vitesse, la fièvre du jockey qui fouette sa bête. Et à mesure qu'il avançait, son exaltation prenait une autre forme : les objets, les maisons, les arbres, les fonds de paysages, noyés de brume, se métamorphosaient en des aspects inattendus. Il traversait des rues de banlieue qui lui étaient familières, des sous-bois qu'il avait étudiés, et pourtant il n'y retrouvait rien des aspects accoutumés. Les maisons lui semblaient, avec des yeux ouverts, regarder curieusement ce passant inconnu. Les arbres, noircis par l'hiver, tendaient vers lui des membres tordus, menaçants et hostiles. Était-ce le brouillard, le soir qui tombait, le crépuscule, d'hiver — il ne savait pas — mais il avait la sensation vague d'être comme entouré de nuit, enveloppé d'une de ces atmosphères épaisses et froides qu'il avait quelquefois traversées à Londres.

Et il allait, il allait, — perdant peu à peu le sentiment même de sa personnalité, ayant devant les prunelles de ces éclairs rapides, zig-zags d'orage qui autrefois avaient précédé les étranges crises dont le docteur Burke, puis M. Chardin, l'avaient déclaré affranchi.

Il se demandait maintenant où il se trouvait et dans quelle ville inconnue il entraît. Une immense avenue large et comme souveraine s'ouvrait, de grands arbres formant de chaque côté des masses sombres. Des tramways y passaient, jetant leurs appels de cors. Il avait franchi une grille coupant en deux cette avenue. Des gens en képi l'avaient regardé et l'uniforme des douaniers lui avait semblé aussi singulier que celui de soldats étrangers. Au fond de l'avenue, là-bas, dans la brume, la silhouette d'un vaste château barrait la vue.

Il le connaissait bien, ce château. Il l'avait vu déjà. Certainement il l'avait vu,

— Qu'était ce bâtiment qui grandissait ainsi à l'horizon à chaque pas fait en avant?... Ou se trouvait-il?

Il interrogeait les maisons bordant l'avenue. Quelques-unes, constructions du siècle passé, dominaient des murailles hautes qui longeaient la route. De vastes constructions au style solennel se dressaient avec des portails énormes et des blasons sculptés. Tout cela lui était connu. Ce château, là-bas, apparaissant en un brouillard de rêve, il le reconnaissait aussi, c'était Versailles. Il se trouvait à Versailles.

Que venait-il faire à Versailles?

Sans but, il continuait son chemin! Il traversait maintenant la grande place vide, balayée par le vent d'hiver. Il allait devant lui, pénétrait dans le parc, regardait, comme des apparitions nouvelles, les avenues, les horizons, les tritons de bronze dans les bassins vides, l'immense jardin dépeuplé par le froid et cette solitude l'étonnait. Il lui semblait visiter un cimetière. Les statues de demi-dieux, de héros, de déesses lui paraissaient sur leurs socles de pierre des images de morts dressés sur des tombeaux. Et la bise, la bise de décembre, sifflant à travers les arbres dépouillés, ajoutait une note de plainte à cette tristesse majestueuse.

Et il allait toujours, descendant le tapis vert, marchant comme sous une force impulsive. Lorsque le sentiment de la faim le fit rebrousser chemin, revenir instinctivement vers la ville. La bête affamée se réveillait tout à coup en cet errant. Il trouverait un restaurant, s'y arrêterait. Il entra aux Réservoirs par l'issue qui donne sur le parc et s'assit dans la grande salle à une table.

DES VISIONS HANTENT FORTIS, REDEVENU "L'AUTRE". — UNE AFFAIRE D'HONNEUR

Des dineurs étaient installés, achevant leur repas, causant — des Anglais, une jeune fille toute blonde qui ressemblait étrangement à Cécile et dont la vue amenait à la pensée d'André Fortis cette interrogation :

— Où ai-je donc vu ce visage?

L'homme nouveau qu'il devenait en cet état second ne se rappelait que confusément celle qui était sa femme.

Il éprouvait d'ailleurs une sensation de bien-être à s'arrêter dans sa fièvre ambulatoire, à se reposer et il mangeait de bon appétit, agacé seulement par le bruit des voisins qui dinaient gaiement. Leurs rires lui semblaient ironiques. Il se demandait si ce n'était pas de lui qu'ils riaient.

Pourquoi? Il ne se l'expliquait pas. Mais il eut voulu être seul, ne voir personne, n'entendre aucun bruit. Des jeunes gens au bout de la salle, descendus tout à l'heure de leur automobile, paraissaient lui jeter de temps

à autre, des regards narquois. Une jolie jeune femme dont il n'apercevait que la nuque, le chignon de cheveux noirs, se retournait vers lui de temps à autre. Et toujours cette même question, cette question éternelle : *Pourquoi?*

Avait-il donc l'air ridicule?

Il éprouvait une sorte de gêne à se savoir regardé et, d'un mouvement impulsif, il voulait aller droit à ces inconnus et leur poser la question. Des vers, entendus autrefois, lui revenaient à l'esprit :

Par la sambleu, messieurs, je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis !...

Puis, sa pensée dérivait vers les souvenirs de théâtre que ces mots évoquaient et il oubliait un moment ces regards fixés sur lui, cette ironie qu'il avait cru saisir tout à l'heure. Il ressentait une impression de soulagement, comme dans une halte heureuse. En une sorte de vague singulier la réalité lui semblait enveloppée d'une brume, mais cette brume maintenant avait le charme de ces brouillards légers qui semblent des fumées claires, une gaze d'argent.

Il ne se préoccupait plus de ses voisins. Ou plutôt il ne se préoccupait plus de rien. Sans préciser pourquoi il était là, dans la tiédeur douce de cette salle de restaurant, il se laissait vivre.

Son repas achevé, il demanda l'addition, se leva et sortit, le garçon d'hôtel lui ayant mis sa pelisse. Il partait sans savoir encore où il irait, restant un moment debout au seuil de la porte et regardant devant lui les larges rues presque désertes.

Comme il était là, un automobile entrant aux Réservoirs le frôla et de la voiture il entendit une voix brusque lui crier :

— Gare donc, imbécile!

Instinctivement, il se rangea, s'effaçant contre la muraille. Une lourde voiture rouge aux grosses lanternes de cuivre passa près de ses pieds qu'elle faillit écraser. Et il éprouva brusquement la colère irrésistible de l'homme, du piéton que menace un danger fait en apparence de violence et d'insulte.

La voix sortie de l'automobile lui semblait un ordre brutal et il en ressentait une espèce de révolte comme s'il eût subi une offense personnelle.

Il fit rapidement quelques pas vers la cour intérieure où l'automobile s'arrêtait. Une sorte d'esquimau, vêtu de peaux de bêtes, en descendait, tendant la main à un paquet de fourrures qui ressemblait à un sac velu et qui était une femme, probablement une jolie femme. L'esquimau n'avait pas quitte les énormes lunettes bleues qui faisaient à son

visage un masque de pulcinella napolitain arrangé à l'américaine.

— Vous pourriez être plus poli, dit André Fortis en s'avançant vers le samoyède mondain.

Les deux fourrures vivantes échangèrent un mouvement de tête qui signifiait : « D'où vient celui-là? » et de dessous le masque et les lunettes rondes, une voix sortit, ironique :

— Vous dites, Monsieur?...

— Je dis que vous avez failli m'écraser tout simplement et que pour toute excuse vous m'avez parlé comme un malotru!

De ses gants fourrés, l'automobiliste arracha les lunettes qui lui cachaient le visage et une mâle figure de jeune homme apparut dans la peau de bête, des moustaches blondes poudreuses sous un nez fin et des yeux très bleus sous des sourcils gris de poussière.

— Je n'ai pas l'habitude, monsieur, de m'entendre parler ainsi, dit le voyageur. Je me suis laissé aller à vous jeter en passant un mot qui ne s'adressait qu'à un obstacle entrevu; mais vous mettez dans vos paroles une intention évidente, et vous allez retirer, vous, le mot que vous venez de prononcer.

La femme enveloppée dans sa touloupe, la tête dans une sorte de capeline grise, posait sa main lourde de fourrure sur la manche grossie par la peau de loup et répétait en suppliant :

— Henri! Henri!

— Je ne retirerai rien du tout, fit André en regardant le jeune homme dans les yeux. La vitesse n'exclut pas la politesse!

— Monsieur!

Le bras velu comme une patte d'ours se leva dans un geste impulsif et menaçait André. Mais, à son tour, le peintre repoussant d'un même mouvement rapidement instinctif ce bras qui se dressait, effleura de ses doigts la joue de cet inconnu et le voyageur eût, pareil sous le hérissé apparent de ses fourrures à un animal blessé, bondi sur lui si la jeune femme, effrayée, ne l'eût arrêté en répétant son même cri, ce même nom :

— Henri! Henri!

Le bruit avait d'ailleurs attiré les garçons, le chauffeur enveloppé de poil de chèvre accourait, il y eut un silence brusque et l'automobiliste, devenu très pâle, dit en fouillant dans sa houppelande :

— J'espère, Monsieur, que nous n'en restons pas là!

Et, fouillant dans son portefeuille, il y prit une carte et la tendit à André.

Le peintre ne la regarda même pas. Lui aussi donna sa carte et saluant la jeune femme

qui s'était comme blottie contre son compagnon de voyage :

— Pardon, Madame, fit-il, le geste nerveux.

Puis il s'éloigna, allant droit devant lui, sans savoir où...

LA CRISE EST FINIE. — MAIS HÉLAS, QUE S'EST-IL DONC PASSÉ ?

André Fortis se retrouva, se réveilla pour mieux dire sur un banc de bois, dans la tristesse froide de la gare où de rares voyageurs, pareils à des ombres sous la lueur du gaz allumé, arrivaient, demandant des billets pour le train de Paris. Il était venu là une heure auparavant, poussé par l'instinct, machinalement et comme on lui avait dit qu'il avait près de quarante minutes à attendre, — il s'était, après avoir essayé de tuer le temps en regardant dans la pénombre les vieilles affiches polychromes des bains de mer du dernier été, tristes comme des joies disparues, assis sur un banc. Épuisé de fatigue, malgré le repas qui venait de le reconforter, — il s'était, dans un engourdissement qui le gagnait, invincible, endormi, endormi en rêvant à quelque bête monstrueuse, quelque colossal ours des cavernes étendant vers lui ses griffes au bout d'énormes pattes velues...

Et il était demeuré là, ramenant ses vêtements sur ses genoux, cherchant instinctivement l'angle de la muraille pour sommeiller en paix — indifférent au bruit, au froid, berce plutôt par le bruit des pas, le roulement des voitures, des tramways, au loin; — il était resté dans cet état réparateur de sommeil devenu profond jusqu'au moment où une sensation de froid plus vif, une impression de souffrance presque le réveillait — et sa stupéfaction était profonde de se trouver là, dans cette gare, sans se douter même comment il y était venu.

— Voyons, voyons, où suis-je ici? Que m'est-il arrivé?

Il ressemblait maintenant à un homme ivre dont l'ivresse se serait dissipée, à un dormeur tiré d'un cauchemar. Il s'était endormi dans l'état second qui faisait de lui-même un autre être; il se réveillait dans la plénitude de sa personnalité propre. Crise passée, rêve effacé. C'était André, c'était bien André Fortis qui maintenant avait la perception nette du lieu, des hommes, des choses, du décor dans lequel son *moi* évoluait.

Et, par cela même, il se rendait compte qu'il y avait eu une lacune dans son existence — qu'il n'était pas venu, de sa propre volonté, dans cette gare, que ce n'était pas lui mais *l'autre* qui y était venu.

Depuis combien de temps était-il ici? Quand l'accès effrayant l'avait-il pris? Il ne se souvenait de rien, il ne lui restait dans le cerveau aucune image, même vague ou fugitive, de ce qui s'était passé aux Réservoirs ou ailleurs. De cette traversée du Bois qui l'avait amené à Versailles, rien ne subsistait en sa mémoire. Il se réveillait, la nuit, dans une gare inconnue, frissonnant de froid, les pieds glacés et la tête ensermée par la migraine — voilà la seule perception qu'il avait de la vie extérieure.

Il se rappelait seulement qu'il était sorti de la rue Murillo pour aller trouver le prince Stalinski. Oui, mais après? Après, il y avait encore dans sa vie une coupure et ce qui s'était passé — pendant des jours ou pendant des heures, il ne savait pas — lui échappait comme s'il se fût agi de l'existence d'un autre. Et c'était, en effet, la l'existence, les actes, les pensées, les faits et gestes d'un autre.

Alors, et encore une fois, une douleur atroce, désespérée, le secouait tout entier. Il l'avait espérée pourtant, la délivrance! Il avait cru qu'il pouvait se ressaisir, échapper à la griffe de la névrose. Et, si rapidement, à si peu de distance, le mal revenait, démon ironique, enfoncer ses ongles dans ce cerveau en détresse!...

André étouffa — devant ces gens qui pouvaient l'entendre — le sanglot qui lui gonflait la poitrine. Il n'avait qu'une idée: regagner son logis, retrouver Cécile qui, s'il avait erre pendant des jours et des jours, devait l'attendre, éperdue.

Mais d'abord il fallait savoir où il se trouvait. Il connaissait cette gare de province, cet escalier de bois montant aux salles d'attente. Il fit quelques pas hors de la gare, regardant le monument de style banal avec l'horloge au milieu, lumineuse comme l'œil au front de ces cyclopes dont parlait le docteur Chardin, l'autre jour, chez M^{me} de Vernière.

C'était la gare de Versailles. Il était donc venu à Versailles sans même s'en douter. Le temps qu'il avait passé à Versailles, sur ce banc de bois, il lui était impossible de le mesurer. A Paris seulement, et par cette malheureuse Cécile, il pourrait savoir depuis combien de temps il avait quitté l'hôtel de la rue Murillo.

Quant à lui, il ne savait rien. Interruption brutale de sa vie normale, substitution d'une seconde existence à sa vie coutumière.

— Ah! misérable, misérable, forçat de cette double vie!

Le train partait. Il demanda un billet pour Paris. Un moment, il eut peur de n'avoir pas d'argent sur lui. Que serait-il advenu s'il s'était trouvé sans un sou dans cette ville ou, comme un chemineau, il eût frappé à une



L'ascenseur s'élevait lentement, et sur la porte vitree, des ombres dansaient... Arrivé à la hauteur du premier étage, André entendit la porte s'ouvrir et sur la vitre dépolie deux silhouettes se profilèrent subitement.
(Page 508, col. 1.)

porte amie, chez quelque peintre de sa connaissance, — ou, s'il n'avait pas osé, — il eût repris à pied, sous le froid nocturne, le chemin de Paris, les membres las, brise de fatigue?

Il éprouvait, en son wagon, une hâte d'arriver, pour savoir plus vite. Les horizons d'hiver, baignés d'une lune claire, glacée, reposaient ses yeux. Viroflay, Chaville, Ville-d'Avray, ses coins familiers, passaient, éclairés d'une lueur spectrale, avec les fenêtres rougies des logis qui trouaient l'horizon. Il n'était pas très tard : neuf heures. A dix heures, il serait chez lui, rassurant Cécile qui devait être inquiète. Et, dès son arrivée à la gare Saint-Lazare, il se jeta dans un fiacre pour arriver plus tôt.

Le portier lui dit que Madame était dans l'atelier, et, comme il était las, malgré cette halte en wagon de Versailles à Paris, il prit l'ascenseur qui montait jusqu'à son *studio*. En ouvrant la porte, la lumière électrique s'alluma, et il se laissa aller, harassé, sur le coussin de cuir jaune.

— Ce n'est pas bien haut, mais je me repose!

L'ascenseur s'élevait lentement, et sur la porte vitrée, des ombres dansaient pendant la montée. Arrivé à la hauteur du premier étage, André entendit une porte s'ouvrir, et, sur la vitre dépolie, deux silhouettes se profilèrent subitement, celle d'un homme et celle d'une femme, et il entendit la voix de Cécile qui disait à quelqu'un des mots de remerciement. Elle n'était donc pas à l'atelier comme le portier l'affirmait!

Les deux silhouettes disparurent, s'enfoncèrent comme dans une trappe pendant que l'ascenseur continuait sa montée et André entendait toujours, plus atténuée, affaiblie, la voix de Cécile. Il sortit vivement de la cabine, renvoya l'ascenseur en poussant la boule de cuivre et se pencha sur la rampe de l'escalier. Cécile, à l'étage inférieur, saluait encore un petit homme, d'allure étrange, maigre, avec des cheveux blancs très longs, qui descendait, son chapeau à la main.

Il ne connaissait pas ce visiteur. Quelque étranger. Un marchand de tableaux. Un client peut-être!

Il descendit alors bien vite et rejoignit Cécile qui parut étonnée.

D'où venait-il? Elle interrogeait. Elle l'avait attendu. Toute une longue journée, toute une soirée, se demandant si quelque malheur n'était pas arrivé. L'accident, l'horrible imprévu, survient si vite parfois dans la vie. André expliqua qu'il était allé à Versailles, mais sans oser parler de cette lacune nouvelle

dont il avait souffert et dont cette fois, il avait honte.

Et à son tour il demandait :

— Qui était ce vieux petit monsieur que tu reconduisais et à qui tu disais merci?

— Ce n'est pas un vieillard. Ses cheveux blancs ne sont pas les cheveux de son âge. C'est le docteur Klipper.

Ce nom rappelait brusquement à André cette conversation qui l'avait trouble chez M^{me} de Vernières et il regarda Cécile d'un air étonné.

— Le docteur Klipper, ici?

— Oui. J'ai voulu le consulter. Je n'avais pu parvenir à forcer la porte de son laboratoire. Je lui ai écrit et il est venu pour s'excuser.

— Consulter le docteur Klipper? Pour toi?

— Non, dit-elle, pour un autre.

André essaya de rire. Mais ce nom, Klipper, il avait peur que ce nom ne réveillât en lui toutes ses angoisses.

— Et tu ne m'en avais rien dit? Tu as des secrets pour moi.

— Je voulais savoir d'abord si nous pouvions avoir recours à ce savant et le docteur Chardin s'était offert à nous conduire lui-même chez Klipper. C'est M. Chardin qui m'avait donné pour son confrère une lettre d'introduction.

— Et je n'apprends cela que par hasard, en écoutant une conversation à travers le vitrage d'un ascenseur!... Une situation de vaudeville, dit-il. Ou de drame. Un mari rentre et il voit deux ombres chinoises sortir de son logis. Il sort et il tue. Ou il divorce. Otello en ascenseur!

Il lui prit les mains, touché de constater qu'elle pensait ainsi à lui, mais inquiet aussi de la savoir inquiète. Après tout elle avait eu raison. Eh bien! puisqu'elle avait appelé le docteur Klipper, il irait avec Chardin consulter le docteur Klipper. D'ailleurs il était curieux de voir de près cet homme de génie.

— Si j'étais arrivé un peu plus tôt je l'aurais consulté tout de suite.

Mais il éprouvait le besoin de ne plus penser à cette hantise que Klipper semblait incarner. Il évitait même de répondre aux questions de Cécile, étonnée de le voir las, les vêtements poudreux, les bottines grises, grises de toute la poussière de quelque longue route.

— Tu as beaucoup marché?

— Beaucoup. L'air m'a fait du bien.

Il fuyait toute explication, ayant cette impression tragique qu'il ne pouvait rien expliquer et éprouvant le besoin de passer, sous la lampe avec Cécile, une de ces soirées de causerie calmante où les êtres qui s'aiment

trouvent dans le tête-à-tête, fût-il même silencieux, la suprême douceur de l'amour absolu.

— As-tu faim?

Il n'avait pas faim. Il prendrait du thé si Cécile en prenait, et là, tous deux, elle oubliant la journée d'attente qu'elle venait de subir, lui chassant avec obstination toute pensée qui le ramenait vers cette froide salle d'attente de Versailles, ils restèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit, heureux de cette solitude, dans le grand silence nocturne de Paris endormi.

— Rester ainsi, disait-il, se blottir ainsi tous les soirs après avoir travaillé tout le jour ce serait le bonheur!

— C'est le bonheur, répondait Cécile, comme pour ramener à la réalité de cette halte la pensée inquiète du peintre.

Mais par un phénomène singulier d'oubli, André maintenant n'éprouvait aucune impression d'angoisse. Sa vie tout entière lui semblait tenir dans la minute présente. Il concentrait dans la tiède jouissance d'un repos inattendu toute sa joie de savourer l'exqu Coast d'une halte heureuse, arrachée, volée à ses fantômes. Ce thé dont la fumée montait comme une haleine, cette jolie tête de blonde pensive, ces yeux d'un bleu doux, si tendres sous la lumière du grand abat-jour, cette causerie à ailes rompues, ces silences mêmes, avec des tendresses de regards échangés longuement, lui semblaient la vie qu'il avait toujours vécue. Il n'y avait que cela au monde. Le reste disparaissait, s'effaçait. Brouillard plus léger que celui qui trainait sur les arbres du parc Monceau entrevus dans la nuit claire, sous le ciel pâle. Visions plus fugitives que cette fumée sortant comme une buée des tasses de Chine. Rien n'était vrai que ce repos, cette soirée silencieuse dans ce salon familial, loin de tous, près de l'aimée. Le reste était vain, le reste était faux!

— Et sais-tu, disait le peintre, que mes plus beaux tableaux je les fais comme ce soir, sans toucher à un pinceau, en causant avec toi, en rêvant près de toi? Ah! les belles visions, là, les doux paysages, en te regardant, en te plaçant, par la pensée, toi, au milieu de ces toiles imaginaires que je ne ferai jamais, soit, mais qui valent mieux que toutes celles que j'ai faites!

— Mais dont les marchands ne voudraient pas! répondait Cécile, riieuse.

— Oh! que si, ils en voudraient, s'ils les voyaient comme je les vois!... Nous sommes tous ainsi. Nos meilleures œuvres, nous les rêvons. « Mes plus beaux tableaux, disait Jules Dupré, je les ai imaginés pour moi seul, au coin de mon feu en fumant ma pipe. » Je

ferais volontiers les mêmes en te contemplant et en regardant la fumée de la théière. Ah! qu'on est bien! Je ne dirai pas qu'on est heureux, ma bien aimée Cécile!... Mon bon petit être!... Il ne faut jamais dire qu'on est heureux, cela porte malheur. Mais la chère et douce soirée! Il n'y a dans la vie que ces minutes qui comptent!

Et après s'être endormi sur cette sensation de quiétude exqu Coast, André s'éveilla, le lendemain, avec une ardeur de travailler, une confiance et une gaieté qui rasséréna Cécile et lui rappela une parole du docteur Klipper: « Que votre mari se croie guéri, il sera guéri. »

— Je vais, ma chérie, dit André Fortis, abattre de la besogne aujourd'hui.

— De vrais tableaux? Non pas de ceux qu'on fait en fumant sa pipe ou en regardant fumer le thé?

— Méchante!

Il l'embrassa sur les yeux longuement, comme lorsqu'ils étaient fiancés, et il monta à son atelier, alerte, heureux de vivre.

Ah! la joie du labeur, le plaisir de faire sa palette, d'étaler ses couleurs, — peintre, de sentir l'huile délayer la pâte des tubes, écrivain, l'encre couler de la plume sur le papier lisse, comme le sang même d'une veine. André l'éprouvait cette joie, dans cette fièvre d'allégresse que se promet l'artiste qui, devant soi, ardent, résolu, a une journée de travail, de bon travail libre et entraînant.

Il avait mis sur son chevalet un tableau qui évoqu Coast, dans une sorte d'apothéose de coucher de soleil, le Campanile écroulé, le Campanile de Venise que n'apercevront plus les barques venues de la mer.

Il s'était assis sur son tabouret, enchanté d'avoir de longues heures de bonne solitude, dans l'activité sans rien de fébrile d'un travail joyeux, lorsque de petits coups successifs, frappés à sa porte, le tirèrent de ces premiers moments d'allégresse active.

DEUX VISITEURS INATTENDUS — UNE RÉPARATION DE "LUI" POUR "L'AUTRE".

Il connaissait cette façon d'avertir qu'Aurèle, son domestique, n'avait ordre d'user qu'en des circonstances graves, lorsqu'il s'agissait d'une demande importante ou d'une nouvelle décisive.

— Entrez, dit-il, ennuyé, prévoyant une de ces visites inévitables qui coupent l'inspiration et rejettent la pensée loin de l'idée caressée.

Le domestique s'excusa, sachant bien que le premier mouvement de Fortis en pareil cas était une sorte de brusquerie nerveuse.

— Qu'est-ce que c'est, Aurèle?

— Monsieur, dit le domestique, ce sont deux Messieurs qui désirent voir Monsieur.

— Deux Messieurs?

— Je leur ai dit que Monsieur ne recevait pas, que Monsieur était sorti. Ils ont insisté répétant qu'ils reviendraient et qu'il fallait absolument que Monsieur leur fasse savoir à quelle heure ils pourraient voir Monsieur. Ils m'ont dit : « Vous lui remettrez nos cartes. » Voici leurs cartes.

Aurèle tendit sur un plateau deux cartes que Fortis examina, le domestique ajoutant :

— Ah! ils ont dit encore : vous avertirez Monsieur Fortis que nous venons de la part de M. de Morlière. J'ai pensé qu'il valait mieux faire savoir à Monsieur...

André regardait les cartes, répétait ce nom, *M. de Morlière*, et relisant les autres noms gravés sur les morceaux de carton : *Comte de Lartiges et le commandant Vignal, de l'Etat-Major général*, se demandait ce que signifiait cette double visite de gens inconnus venant de la part d'une troisième personne.

— Vous êtes sûr que ces messieurs ont bien demandé M. Fortis?

— Oh! oui, monsieur, parfaitement sûr, répondit Aurèle. L'un des deux, le plus grand a même dit : « Il doit être dans son atelier. » Preuve qu'ils savent bien que Monsieur est peintre.

— M. de Morlière? Qu'est-ce que M. de Morlière? prononça André Fortis tout haut.

— Faut-il faire monter, monsieur?

— Faites monter.

— Deux hommes qui viennent de la part d'un troisième : on ne se présenterait pas autrement pour un duel, pensait André. Mais après tout, on peut venir aussi voir à deux des tableaux dont a parlé un troisième amateur.

Il avait hâte de savoir ce dont il s'agissait et, posant sa palette sur le tabouret, il regardait avec un peu de tristesse ce flamboyant coucher de soleil auquel l'arrachait la visite inattendue.

Aurèle réapparut au seuil de l'atelier faisant signe d'entrer à deux hommes fort élégamment vêtus et qui saluèrent André d'une façon correcte, un peu solennelle, diplomatique.

Ce n'était pas là une visite d'amateurs de tableaux.

— C'est bien à M. André Fortis que nous avons l'honneur de parler? dit l'un deux.

— Oui, monsieur.

Il leur fit signe de s'asseoir, avança même un fauteuil et, les enveloppant d'un coup d'œil, les étudiant rapidement, il attendit.

L'un — celui qui avait parlé — était un homme d'une cinquantaine d'années, chauve, avec de fines moustaches encore blondes, le

col raidi, cravaté de bleu et la taille svelte serrée dans une redingote à la dernière mode. Il avançait en parlant ses bottines vernies, guêtrées, comme pour montrer ses pieds, qu'il avait très petits. Un type élégant de clubman, de gentilhomme chasseur.

L'autre, maigre, sec, avec un profil à la Don Quichotte, la moustache à la russe, jeune encore : ce devait être un officier de cavalerie.

— Monsieur, — dit-il, en martelant ses mots, les coupant entre ses dents, comme par une coquetterie de diction, — le nom de notre ami vous apprend assez nettement le but de notre visite.

— Le nom de votre ami? fit André un peu surpris.

— M. de Morlière nous a chargés de vous demander des explications, ou plutôt, puisqu'il faut parler net, des excuses à propos de l'altercation qui a eu lieu entre vous et lui, hier, à Versailles.

André écoutait, scrutait chaque mot, comme un homme qui pénétrait pour comprendre chaque syllabe d'une langue étrangère.

Il se trouvait brusquement devant une réalité dont il ne connaissait rien, qui se dressait, pareille à une vision inattendue brutalement matérialisée. De quoi, de qui venait-on l'entretenir? Qui était ce M. de Morlière, et à quelle altercation ignorée ce visiteur faisait-il allusion?

Ces deux hommes inconnus étaient les témoins d'il ne savait quel adversaire dont il ne soupçonnait même pas l'existence.

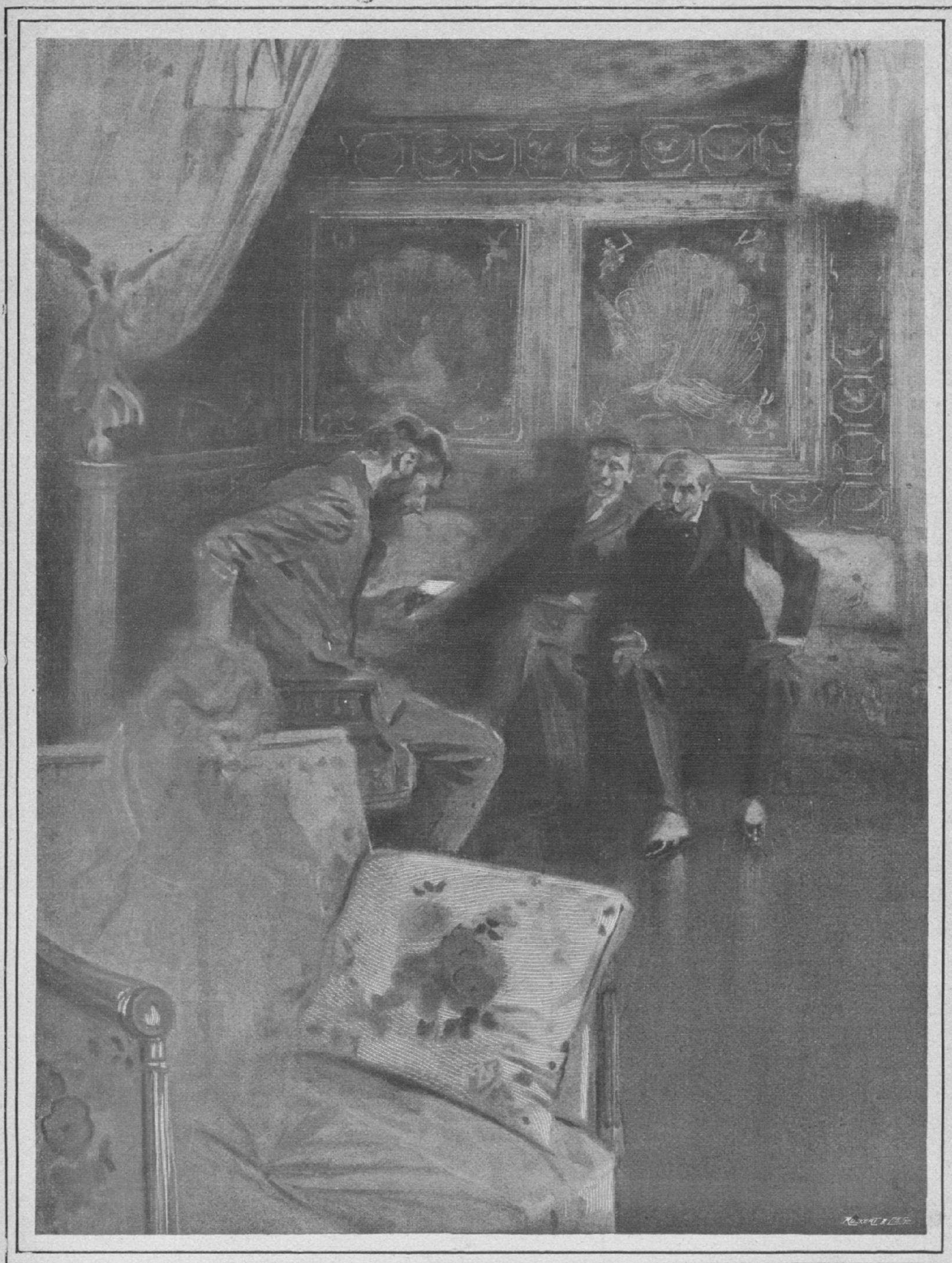
— Voyons, voyons, se dit-il, faisons appel à tout notre sang-froid, gardons toute notre raison.

Ce qu'il voulait, ne sachant rien de ce dont on venait lui demander compte, c'était apprendre la cause de cet envoi de témoins, sans laisser entrevoir à ces représentants de M. de Morlière qu'il ignorait tout, absolument tout de ce qui faisait l'objet de leur mission.

Et ce fut comme une sorte d'escrime particulière où André, ne se découvrant pas, se dominant par un terrible effort de volonté pour ne pas laisser deviner sa stupeur — cette incroyable ignorance d'un fait où, visiblement, certainement, il avait été acteur sans le savoir — cherchait à apprendre par bribes un secret dont il était responsable sans en être conscient.

— Une altercation avec M. de Morlière! Je n'ai pas l'honneur de connaître M. de Morlière, dit-il froidement.

— Nous savons parfaitement que vous ne connaissez pas M. de Morlière — pas plus qu'il ne vous connaissait hier. Personnellement tout au moins, dit le comte de Lartiges,



Ces deux hommes inconnus étaient les témoins d'il ne savait quel adversaire dont il ne soupçonnait même pas l'existence. (Page 510, col. 2.)

car notre client n'ignorait pas le nom d'un artiste célèbre. Mais, bien que l'offense n'ait pas été adressée volontairement au vicomte de Morlière, elle n'en est pas moins une offense et, devant une femme, elle prend un caractère plus vif, dont notre ami exige, je vous le répète, une réparation.

— Je suis prêt à donner à M. de Morlière toutes les réparations qu'il souhaitera, dit André, domptant son émotion, pourvu qu'il me dise en quoi je l'ai offensé!

Le commandant qui n'avait pas desserré les lèvres, interrompit avec une sorte de brusquerie :

— Comment, monsieur, parce qu'un automobile vous frôle un peu et que vous ne vous garez pas assez vite, on vous jette — assez vivement peut-être, trop vivement si vous voulez — un cri, une épithète qui vous déplaît et vous répliquez par un geste, effleurant presque la joue d'un homme que vous ne connaissez pas, soit, qui a, mettons les choses au pire, failli vous écraser, mais que vous insultez matériellement, et vous demandez en quoi vous avez offensé M. de Morlière!

Les yeux d'André Fortis ne quittaient pas ceux du commandant Vignal. Il cherchait à y lire ce que le soldat ne disait pas, le complément même de cette scène dont il ignorait tous les détails et qu'on lui révélait à lui comme s'il se fût agi d'un autre.

Et ce mot éternel, *l'autre, l'autre*, lui revenait à l'esprit. L'autre qui avait contracté la dette que ces hommes venaient lui demander d'acquitter!

Cette effroyable lacune de sa vie s'ouvrait beante, pleine de mystère.

— Etes-vous certain, dit-il lentement, se dominant par un effort puissant, comprimant son cœur qui battait, tremblant de paraître effrayé alors qu'il était foudroyé et comme stupide, — êtes-vous bien certain que ce geste, impulsif dans tous les cas, je l'ai fait, réellement fait?

— Le personnel de l'hôtel des Réservoirs en a été témoin fit M. de Lartiges.

— Et nous sommes étonnés que vous cherchiez de la sorte un moyen dilatoire, ajouta le commandant.

André répondit nettement, bien résolu dès à présent à couvrir l'autre, le coupable, pour ne point, par un aveu qui lui eût semblé une honte, se découvrir soi-même :

— Pardon, pardon, je ne cherche aucun faux-fuyant... Je demande ce qui s'est passé exactement entre M. de Morlière et moi! Voilà tout.

Les témoins de M. de Morlière s'entre-regardèrent un peu surpris :

— Eh bien, dit le commandant Vignal, bien que j'aie déjà précisé, je vais préciser mieux encore.

« Hier à sept heures un quart, dans la rue des Réservoirs M. de Morlière revenant en auto d'une promenade avec M^{me} de Morlière vous a crié : « Gare, imbécile! » Vous vous êtes avancé vers lui lorsqu'il est descendu de sa voiture, des propos ont été échangés, vous avez levé la main sur lui, et vous avez pris la carte qu'il vous a remise, pendant que vous lui remettiez la vôtre.

André pensait : « Cette carte, je ne l'ai pas retrouvée. Elle doit être encore dans mes vêtements. »

Et le comte de Lartiges tendait à André Fortis le bout de carton portant l'adresse du peintre.

— Cette carte, monsieur, est bien la vôtre?

— Parfaitement.

— *André Fortis, rue Murillo.*

— C'est ma carte, c'est mon nom et c'est mon adresse.

— Alors, monsieur, il ne nous reste qu'à revenir à l'objet de notre visite : M. de Morlière vous demande, comme nous avons eu l'honneur de vous le dire, ou des excuses formelles ou une réparation par les armes.

(*A suivre*)

JULES CLARETIE
de l'Académie française.

(*Illustrations de Macchiati*).



Je sais tout



Cl. Otto.

SON ALTESSE LA PRINCESSE LOUISE DE COBURG

Fille de Léopold, roi des Belges, et dont "*Je sais tout*" publie aujourd'hui une interview, au sujet de son évasion de la maison de santé, où elle fut enfermée sur l'ordre de son mari.

